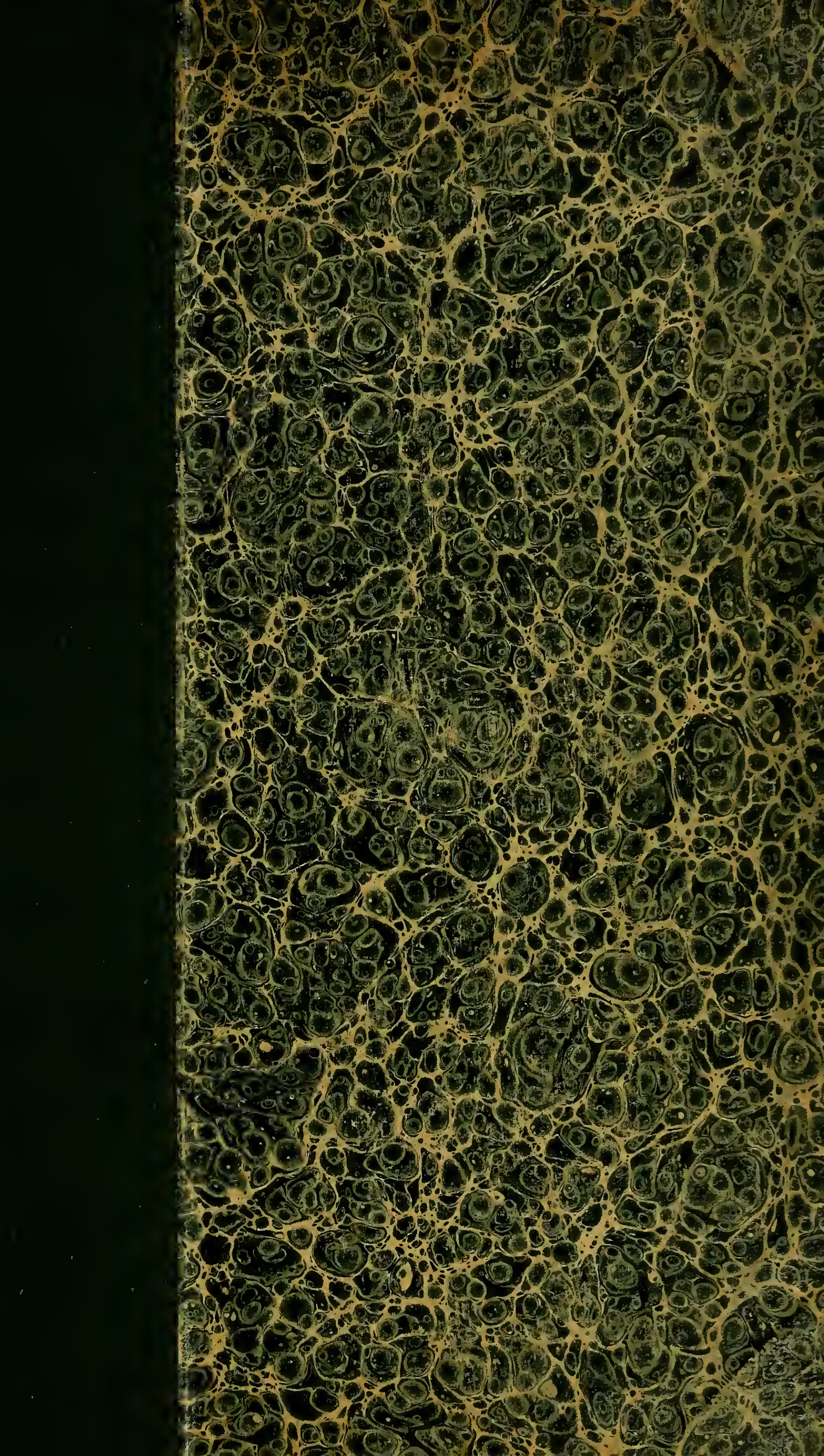


HYPNOTISME

RELIGION



Dr FÉLIX REGNAULT

HYPNOTISME
RELIGION

PRÉFACE

DE

CAMILLE SAINT-SAENS

MEMBRE DE L'INSTITUT

Dessins de A. COLLOMBAR

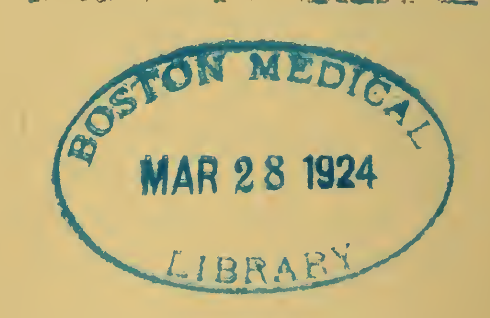
PARIS

LIBRAIRIE C. REINWALD

SCHLEICHER FRÈRES, ÉDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1897


BOSTON MEDICAL
MAR 28 1924
LIBRARY

PRÉFACE

Nous sommes, sans y songer, à un moment très curieux de l'histoire du monde ; ce moment sera relativement court, et n'aura plus d'analogue dans l'avenir. Tandis qu'au sommet fleurit l'élite des nations policées, à la base un reste des populations préhistoriques subsiste encore, montrant les racines de l'arbre gigantesque dont les rameaux multiples et divers constituent l'humanité. Au point de vue spécial où s'est placé l'auteur de ce livre, c'est un moment précieux. Une étonnante variété de cultes s'offre à notre étude, depuis les superstitions grossières des sauvages jusqu'au spiritualisme le plus raffiné, et aux deux extrémités, chez quelques peuplades voisines de l'animalité

comme au point extrême des civilisations avancées, nous trouvons l'irréligion : en bas, due à l'état rudimentaire de l'intelligence; en haut, produite par deux causes opposées : tantôt par une sorte de régression, de dégénérescence amenée par les vices de la société, tantôt par le développement extrême de la raison, qui ne veut plus demander la vérité qu'à elle-même. Orgueil et folie, disent les théosophes; évolution naturelle, disons-nous, et nous nous efforcerons de le prouver.

En effet, comme l'établit judicieusement l'auteur de ce livre, les religions ont eu pour premier mobile la recherche de la vérité, le désir de tout savoir et de tout comprendre joint à l'impuissance d'y parvenir. Ne pouvant expliquer par la seule raison les phénomènes de la nature, l'homme s'est adressé à l'ordre surnaturel, découvert pour les besoins de la cause. Cet appétit du merveilleux, ce besoin d'une religion, général dans l'humanité, n'est donc pas nécessairement, comme on l'a prétendu, une preuve de l'existence du surnaturel; il ne prouve que le besoin de vérité dont est travaillée l'espèce humaine.

Obéissant à ce même sentiment, l'homme en

pleine possession de sa raison commence à rejeter les explications chimériques données par les religions et à chercher la vérité directement, par ses propres forces, quand il entrevoit la possibilité de le faire avec succès, ou de le tenter seulement. Les individus capables d'un tel effort n'étant dans l'espèce qu'une minorité infime, la grande masse humaine est encore forcée de demander aux religions l'appui moral dont elle a besoin ; et tandis que la Religion continue à suivre la route qui, suivant elle, mène droit à la vérité, la Science en trace audacieusement une autre par des voies inexplorées. Les deux routes sont divergentes ; aussi, comme le dit l'auteur de ce livre, « aujourd'hui, entre la science et la religion l'antinomie est complète ».

Avec beaucoup de grands penseurs, il croit à la réconciliation future entre la religion et la science. Par quel moyen? « Au lieu de combattre la vérité, la foi doit s'édifier avec ses matériaux. » Grave question, impossible à résoudre *a priori*, mais qu'il est permis d'étudier.

On cherche de tous côtés, en ce moment, à établir scientifiquement l'existence du surnaturel, que la science avait combattu d'abord

avec acharnement. Si l'on y arrive, une religion de l'avenir, d'accord avec la science, est possible. Jusqu'ici, le surnaturel s'est évanoui en fumée sur tous les points où il s'est rencontré avec la science, mais rien ne prouve qu'il en doive être toujours ainsi. Y a-t-il du surnaturel irréductible en naturel, comme il y a des nébuleuses irréductibles en étoiles? nous l'ignorons.

Mais si la science parvient à démontrer, de façon irréfutable, la non-existence du surnaturel, aucune réconciliation n'est à espérer : elle équivaudrait à l'identification de deux termes contraires, à moins qu'on ne veuille donner aux mots « foi » et « religion » un tout autre sens que celui qu'ils ont eu jusqu'à présent. Là est peut-être, après tout, la solution du problème, les hommes s'attachant d'ordinaire bien plus aux mots qu'aux idées qu'ils représentent.

Quoi qu'il en soit, l'existence du surnaturel une fois affirmée ou niée d'une façon définitive, une religion « édifiée avec les matériaux de la vérité » ne pourra plus être une « religion » dans le sens actuel du mot. Qui dit religion dit révélation, qui dit religion dit croyance,

c'est-à-dire acceptation d'une vérité non démontrée, reçue comme telle sur une simple affirmation. Ce qui est cru sous bénéfice d'inventaire, après enquête et estampille de la science, n'est plus du domaine religieux, mais du domaine scientifique. On aura beau retourner la question, on trouvera toujours en dernière analyse le triomphe définitif de la science.

Et l'on a osé parler de sa banqueroute! La science, dit-on, ne nous rend pas heureux. La science a-t-elle jamais promis le bonheur à personne? nullement. Elle a promis de chercher la vérité, elle la trouve de temps en temps; on n'a rien de plus à lui demander, la recherche de la vérité étant le but le plus élevé que l'homme puisse se proposer; et sa possession donne le bonheur à ceux qui l'aiment par-dessus tout, comme elle mérite d'être aimée.

Ceux-ci forment, ainsi que nous le disions plus haut, une infime minorité dans notre espèce. Le rameau détaché de la souche primitive, l'élite, sortie de la race sauvage, qui devait plus tard donner au monde le spectacle étonnant de l'humanité civilisée, était aussi, à son début, une bien faible minorité; c'est à ces minorités-là qu'appartient l'avenir.

Regardons en arrière; essayons d'explorer par la pensée les forêts de siècles que nous montre la géologie; mesurons, autant que nous le pourrons, les laps fabuleux des temps préhistoriques, tâchons de comprendre combien fut longue notre existence à demi animale; considérons, à l'heure présente, les vestiges de cette humanité préparatoire subsistant encore sur quelques points de notre planète, les civilisations ne remontant qu'à quelques pauvres milliers d'années, à quelques misérables dizaines de siècles; et nous acquerrons cette conviction que l'homme, digne de ce nom, est encore bien jeune; il n'est qu'adolescent, il se débat dans le douloureux passage de l'enfance à la virilité. Passage redoutable, en effet! Au crépuscule succède la pleine lumière, et l'on est d'abord ébloui; cachant ses yeux sous un bras replié, on regrette le demi-jour peuplé de gracieux fantômes et de séduisantes chimères. Il était doux, autrefois, après la lecture des contes de fées, de nous endormir, ignorants de la vie, sous les baisers de nos mères! Il était doux à la jeune fille de s'abriter sous les voiles blancs de son lit virginal, et elle tremble en s'avançant vers l'époux; mais quel homme voudrait sérieusement redevenir

enfant, quelle mère voudrait redevenir vierge?

Ah! qu'ils font une œuvre néfaste, ceux qui nous prêchent la crainte de la vérité, la recherche du bonheur dans l'illusion, dans un impossible retour en arrière! Ils énervent nos forces, ils nous désarment pour la lutte nécessaire et inévitable ; car il faut marcher. Rien ne saurait s'opposer au cours des fleuves, au cours des astres; comment arrêterait-on l'évolution de notre espèce, qui est, elle aussi, une force fatale? Aucune société n'a pu vivre, dans le passé, sans une religion à sa base; ce qui était impossible à l'humanité adolescente, le sera-t-il à l'humanité virile, en possession d'une part de vérité supérieure? Qui pourrait le dire?

Il semble que cette évolution soit commencée. Déjà notre société chrétienne est en contradiction complète avec les principes du christianisme, et la partie même qui se proclame chrétienne ne l'est que de nom; cet état de choses dure depuis plusieurs siècles, et si la société est malade comme on le dit, cela tient à d'autres causes. En fait, voici longtemps que la société, tantôt d'accord avec la religion, tantôt en lutte avec elle, n'en tire plus sa sève et sa raison d'être. Elle vit sur son propre fonds, et il

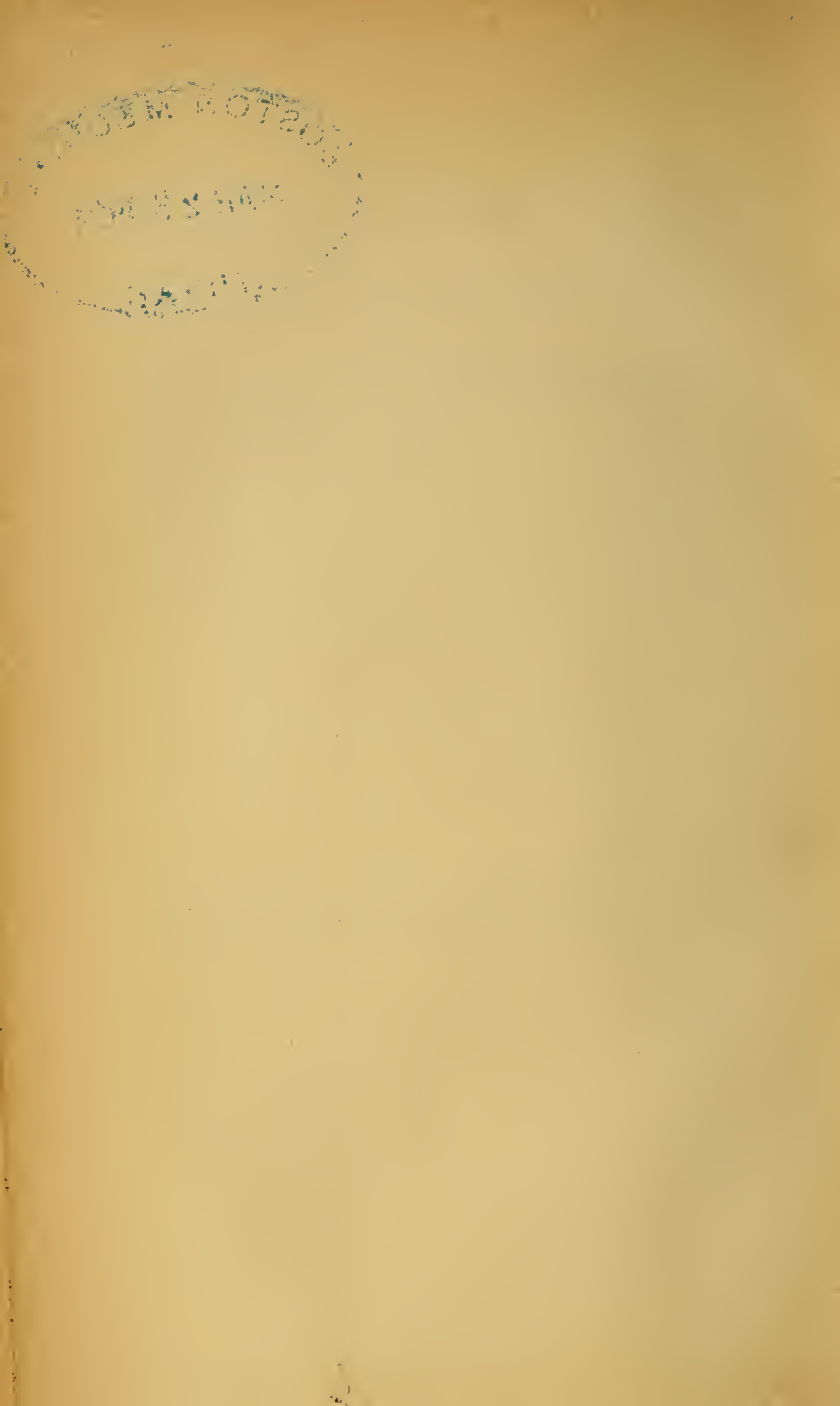
n'y a pas à s'effrayer de l'antinomie entre la religion et la science ; c'est une tempête, destinée comme toutes les tempêtes à s'apaiser, à se terminer dans le calme et dans l'harmonie.

CAMILLE SAINT-SAENS.

Nous remercions vivement MM. Paul Richer, Henry Meige, P. Londe, Bérillon, de l'aide qu'ils nous ont donnée en nous autorisant à reproduire certains dessins et photographies en leur possession.

Nous sommes heureux de la collaboration qu'a apportée au chapitre militaire M. de Raoul.

Les numéros entre guillemets dans le texte indiquent les renvois aux auteurs consultés dont on trouvera la liste.



HYPNOTISME, RELIGION

CHAPITRE PREMIER

La religion fut la première science. — Les Dieux conçus à l'image de l'homme. — Création du monde. — La vie d'au-delà calquée sur la terrestre. — Sorcellerie.

La religion fut la première science, le premier essai d'explication de l'incompréhensible [1].

Placez le sauvage au milieu de la nature, luttant pour l'existence. Pour se créer une religion, il faut qu'il s'étonne et qu'il pense.

Or la curiosité est rare chez l'homme, même civilisé. L'extraordinaire n'émeut pas le primitif. Les Patagons et les Veddahs, rapportent les voyageurs, ne témoignent aucun étonnement à la vue d'un miroir. Les premiers Australiens qui montèrent sur un vaisseau européen, passaient indifférents devant les objets les plus nouveaux (2).

Si l'inusité, l'anormal ne les intéressaient pas, à plus forte raison l'habituel. Le jour venait, la marée montait, le tonnerre grondait... sans les émouvoir.

[1] Auguste Comte a le premier exposé cette théorie, Herbert Spencer l'a développée par la suite sans rappeler son premier auteur (1).

Phénomènes fréquemment répétés et que par suite leur cerveau acceptait. Newton ne fut-il pas le premier à réfléchir sur la chute d'une pomme ?



Fig. 1. — Chimère méditant. (Église Notre-Dame de Paris.)

Pour s'étonner, il fallait plus : Souffrir de l'inusité. Un roc se détachant, écrase un compagnon, le tonnerre allume un incendie. D'autres fois la cessation brusque de phénomènes habituels, une éclipse de soleil ou de lune, les inquiète.

Ainsi font les animaux quand le soleil s'occulte brusquement, quand l'inusité attente à leur vie. Mais une fois le soleil revenu et le péril passé, l'étonnement disparaît et ils reprennent leur vie habituelle.

L'homme au contraire songea : « Pourquoi cette pierre écrase-t-elle mon ami, pourquoi le soleil a-t-il disparu? Qui a brûlé nos huttes? » Ces humbles questions furent l'origine de la science.

Pour y répondre, il fit des comparaisons et raisonna par analogie. Mode le plus simple, que pratiquent la bête et l'enfant, auquel nous sommes le plus accoutumés, et qu'on retrouve encore à chaque instant dans nos sociétés les plus évoluées.

« Puisque l'homme jette un bloc de pierre pour tuer l'ennemi, le roc n'est pas tombé seul, quelqu'un l'a détaché. Mais qui ?

« La foudre a brûlé une hutte. Or l'homme manie le feu. Quelqu'un a donc porté la flamme dévoratrice. Mais qui ?

« Et l'écho répond comme ferait un être? Et le tonnerre gronde, voix formidable ?

« Un être agit qu'on ne voit, qu'on ne peut toucher, nous l'appellerons *un esprit.* »

Ainsi réfléchissait longuement le primitif, après le repas, à la veillée, et sa pensée travaillant, agrandissait son cercle. Des faits nombreux, regardés d'abord avec indifférence, lui revenaient à la mémoire.

Tel jour, il avait en rêve vu et entendu des personnes qu'il croyait lointaines, oubliées ou mortes.

Endormi ou éveillé, la vérité des sensations est égale pour lui.

Pourquoi meurt l'être plein de vie, et s'il meurt, pourquoi le revoyons-nous dans le sommeil?

Ce qui est, peut-il n'être plus à un moment donné? Mais pourquoi tel mort est-il revenu ensuite à la vie? Syncope ou léthargie prolongée, le force à croire à une résurrection.

La conception des esprits expliquait tout : ils viennent dans nos songes, amènent les catastrophes inexpliquées, sont cause de l'anormal incompréhensible.

Conceptions niaises, soit, mais conceptions. Dès lors s'éveille l'esprit humain. Comparer, imaginer des hypothèses, labeur énorme. Plus tard se rectifiera peu à peu le jugement, pour nous fournir des vérités de plus en plus approchées.

Ainsi à tâtons, dans le noir inconnu, procède le chercheur. Il essaie infatigablement, et ses efforts restent longtemps vains. Mais, modifiant peu à peu, il se rapproche sans cesse du vrai.

Telle découverte a été l'œuvre des siècles. Entrevue autrefois, noyée dans un flot d'erreurs, elle s'est dégagée peu à peu, pour apparaître un jour, éclatante. Une génération a profité du long labeur de ses aînées.

Les premiers pas de la raison humaine furent mal assurés ; théories vagues qui peuplèrent le monde d'esprits agissant humainement. Ceux-ci furent conçus méchants : tout ce qui arrivait de mauvais, leur était dû ; on ne pouvait attendre d'eux aucun bien.

En effet hors de sa horde où tous sont égaux, le primitif n'espère ni aide, ni secours ; hommes, bêtes et éléments cherchent à lui nuire ; un homme plus fort que lui n'est puissant que pour le mal : il triomphera toujours du faible, et le dépouillera.

De même l'Esprit. Démon précède Dieu. On cherche à éviter, avant d'adorer et de supplier.

Ainsi croyaient les Fuégiens à des ombres méchantes sans préciser leur rôle (3). Que devient l'homme après sa mort, comment se créa le monde? Questions trop abstraites ; ils n'y songent pas encore.

De même les Veddahs n'ont qu'une idée vague d'esprits méchants et s'effraient du tonnerre au point d'en être malades. On ne se concilie pas les esprits : partant ni prêtres, ni autels, ni prières. Tout au plus signale-t-on un culte pour la flèche bienfaisante au chasseur : ils dansent pour elle, et s'ils quittent le berceau de l'enfant, deux flèches posées près de lui seront sa sauvegarde.

Les Botocudos croient aux apparitions et aux méchants esprits. De même Bushmen, Hottentots, Tasmaniens, croient à une survivance d'ombres ou de doubles nécessairement méchants. Chez tous aucun culte, mais chez tous la crainte.

De ces concepts rudimentaires, allaient dériver les pensées complexes.

Le monde se peupla de fantômes. Tout vivait pour le primitif, les pierres, les arbres, les astres. Tout raisonnait et agissait à son exemple.

Pourquoi s'en moquer ? Aujourd'hui encore la croyance aux esprits subsiste chez les civilisés. Il

en persiste dans nos contes, nos traditions d'ogres, de farfadets et de lutins.

Sur les pas du paysan poltron, les buissons se transforment en ennemis armés et menaçants, les cris des oiseaux annoncent des événements lugubres, les morts sortent du cimetière.

« Et, nous dit G. Sand, le braconnier, à la nuit tombante, voit les animaux mêmes dont il est le fléau, prendre dans le crépuscule des formes effrayantes pour le menacer. Le pêcheur de nuit, le meunier qui vit sur la rivière même, peuplent de fantômes les brouillards argentés par la lune ; le lieur de bestiaux qui s'en va lier les bœufs ou conduire les chevaux au pâturage, après la chute du jour ou avant son lever, rencontre dans sa haie, dans son pré, sur ses bêtes mêmes, des êtres inconnus qui s'évanouissent à son approche, mais qui le menacent en fuyant. »

Ces esprits furent-ils pour les premiers hommes nécessairement ceux des morts ? LA RELIGION DÉRIVA-T-ELLE DU CULTE DES MORTS ? Et si l'on adora plus tard les pierres, les arbres, les animaux, les astres, les phénomènes naturels, fut-ce en souvenir d'ancêtres vénérés qui s'y seraient incorporés ?

Théorie séduisante, mais trop absolue, et trop précise. Les primitifs croyaient aux esprits sans bien les connaître. Nous avons déjà vu plusieurs y croire sans penser à une survivance.

D'autres ont une vague idée de l'immortalité, sans la bien définir.

Mais le culte des morts n'existe pas au début de

l'humanité. Veddahs, Fuégiens, Botocudos, les abandonnent et n'y pensent bientôt plus. Par crainte, les Veddahs mettent dessus simplement quelques pierres pour qu'ils ne viennent pas les inquiéter. Botocudos et Fuégiens les laissent dans la forêt ou dans leur hutte avec un peu de nourriture. On ne revient plus les visiter. Plus tard seulement apparaîtra leur culte.

A celui-ci se rattache souvent, il est vrai, le culte de la nature. Chaque tribu adore un animal (son totem), et croit descendre de lui. Ou encore elle pense venir d'un grand arbre très vieux, d'une montagne ou d'un grand fleuve. Les étoiles sont des ancêtres, et même le soleil et la lune.

Mais ces croyances si nettes n'existent pas encore chez les premiers sauvages. Les plus arriérés ne parlent que d'esprits méchants.

Quand la horde se civilisant, augmente son stock d'idées, les esprits prennent de la précision, et les Dieux apparaissent. Déjà les Australiens voient, dans les étoiles, des guerriers morts. Pour eux, comme pour les Egyptiens, le soleil était un coureur infatigable.

Ils content à la veillée des histoires bizarres. La lune australienne est une femme lubrique, les excès la font maigrir, et quand elle en est réduite à un quartier, elle s'abstient et se soumet à un régime fortifiant : d'où une prospérité nouvelle.

Castor et Pollux sont deux nègres qui donnèrent le feu à leurs ancêtres.

Ils évoquent aussi le Croque-mitaine, esprit mauvais qui égare les enfants pour les dévorer.

Et non seulement l'homme personnifia la nature tangible, mais encore les éléments, tonnerre, vent, aurore, arc-en-ciel, atmosphère, etc., etc. Le feu fut adoré en dehors de tout culte d'ancêtres. Les idées abstraites furent aussi conçues et expliquées. La génération fut divinisée chez les races les plus opposées : Mexicains, Sémites, Indous.

Les mêmes problèmes s'offrant à tous, établirent de nombreuses analogies entre les croyances des races les plus diverses. Nous retrouvons chez les sauvages actuels des dieux analogues à ceux Védiques d'où dérivèrent les mythologies grecque et germaine.

L'idée d'un Dieu plus fort, supérieur aux autres, ne fut point primitive. Dans les hordes des sauvages chasseurs, en effet, la société est égalitaire. On écoute les avis des anciens, parce qu'on les croit bons, on suit l'opinion du plus fort, parce qu'il a la force ; mais il n'est pas de chef. On n'en peut donc concevoir en religion.

Quand la société s'organise, un chef apparaît, parmi les Dieux comme dans la tribu. Dans toutes les nations monarchiques, le Panthéon s'organise hiérarchiquement. Ainsi au Pérou, en Grèce, à Rome, etc., le Dieu suprême est une conception dérivée de celle du roi.

D'ailleurs non seulement chez les sauvages, mais chez de plus évolués, LES DIEUX SONT PUREMENT HUMAINS, ils ont nos passions et nos vices. Dans le sauvage Walhalla, ils s'enivrent et s'entre-tuent à tout instant, à l'exemple du féroce Germain. Colères, agités, passionnés, amoureux, orateurs comme les

Grecs, sont les dieux de l'Olympe. Car toute idée abstraite dérive nécessairement de nos connaissances sur le monde extérieur. Nous ne pouvons imaginer ce que nos sens ne nous ont pas appris.

Ainsi, en raisonnant par analogie, la religion voulut expliquer tous les mystères qui nous environnent. Les Dieux créèrent le monde par des procédés humains. Chez les Mexicains comme chez les Hébreux (3), ils formèrent d'abord la terre, puis les monts, les oiseaux, enfin l'homme. « De terre glaise, ils firent sa chair, et alors ils virent qu'il n'était pas bien, car il était sans cohésion, sans consistance, sans mouvement, sans force, inerte et aqueux ; il se délaya dans l'eau sans pouvoir se tenir debout.

Alors les dieux défirent et détruisirent encore une fois leur œuvre et leur création pour la refaire mieux. »

Pour les Peaux-Rouges, « les hommes naquirent dans une sombre caverne après le déluge. Ils s'y trouvèrent bientôt à l'étroit. Deux fils du soleil creusèrent alors une galerie avec un couteau de silex et les firent passer dans une seconde caverne où ils multiplièrent derechef, puis dans une troisième et enfin en plein air. Leurs légendes ont souvent trait à un déluge ».

Le ciel et la terre, nous disent les Polynésiens, sont un homme et une femme qui se tiennent étroitement embrassés et engendrent tous les êtres par un accouplement sans fin. Leurs principaux rejetons personnifient à leur tour les grandes catégories d'êtres et de phénomènes naturels : les plantes cultivées,

les poissons et les reptiles, les plantes alimentaires sauvages, les vents et les tempêtes, enfin les forêts. Mais les enfants étaient gênés par le contact permanent des deux ancêtres. Ils s'efforcèrent de les séparer. Le Dieu des forêts finit par y réussir. Même croyance dans l'Egypte ancienne. « La terre et le ciel étaient au début un couple d'amants perdus dans le noir et qui se tenaient étroitement embrassés, le Dieu sous la déesse. Un Dieu nouveau, Shon, sortit des eaux éternelles, se glissa entre les deux et saisissant la déesse Nouit à pleines mains, la haussa pardessus sa tête à toute volée de ses bras.

Pour les Polynésiens, la mer est le séjour et le berceau de tous les Dieux créateurs. A Tonga, Tongaloa pêchant du haut du ciel, sentit au bout de sa ligne un poids si fort que sa ligne cassa ; vaste continent qui, à demi tiré, ne laissa émerger que le groupe des Tonga.

La vie future fut calquée sur la présente. Et comme il fallait un espoir au vertueux et une crainte au méchant, au premier fut promis un au-delà de félicité, au second de douleur.

Aux Champs-Elysées, les Néo-Zélandais guerroient et festoient sans cesse. Les Taïtiens ont des fleurs toujours fraîches et mangent sans répit fruits, pain et porc. On goûte l'amour avec des femmes éternellement jeunes et belles, on procrée même des ombres d'enfants. On se bat bien, mais sans dommage, étant invulnérables.

Les Tasmaniens croient qu'ils chasseront avec ar-

deur et succès dans les contrées giboyeuses de l'au-delà. De même les Bushmen, qui emportent leurs flèches dans la tombe. Le travail étant obligatoire au Pérou, la récompense suprême au Paradis est l'oisiveté, tandis que les réprouvés sont soumis dans le monde inférieur à de très pénibles travaux.

Dans le Tlalocan, paradis des Mexicains, régnait un été perpétuel avec réjouissances, rafraîchissements, bombances d'épis verts de maïs, tomates, haricots verts. Le paradis supérieur était la demeure du soleil, réservée aux guerriers tués à l'ennemi. Après quatre ans de séjour dans le ciel, ils étaient transformés en oiseaux au riche plumage qui allaient pomper le nectar des fleurs dans les parterres célestes.

Pour les Groënlandais, dans le monde d'en haut qui est le mauvais, on souffre continuellement du froid et de la faim. Pour faire diversion les ombres affamées et gelées jouent à la balle avec une tête de morse et ce jeu amène les aurores boréales. Dans le monde inférieur ou paradis règne un éternel été ; des veaux marins, des poissons, des oiseaux aquatiques, nagent dans des eaux limpides et s'y laissent prendre complaisamment.

Les Touaregs croient à un paradis, et à un enfer brûlant où règne le diable.

A Tonga, des chiens et des cétacés conduisent à la nage les morts illustres vers la mystérieuse Bolotou, tandis que la plèbe est dévorée au passage par la géante Baïné.

D'autres fois, à Bornéo, à Java, à Ceylan, les hautes montagnes ont été les séjours funéraires.

Les Australiens croient revivre dans les nuages pour y manger et y boire à leur gré.

En Egypte, comme dans notre moyen âge, les diables suppliciaient les damnés qui étaient décapités, bouillis en chaudières, piqués de scorpions et de serpents. Mais leur supplice n'était pas éternel.

Les peintures nous montrent les âmes au paradis, coupant du blé avec des faucilles, cueillant des fleurs et des fruits, se baignant et nageant dans des bassins. Elles contemplaient Râ, le Dieu soleil, face à face. Ces âmes devaient se réincarner une fois sur la terre.

L'enfer de Mahomet n'est pas moins terrible. Les hommes de gauche, dit le Coran, sont au milieu de vents pestilentiels et d'eaux bouillantes. Ils mangent le fruit de Zakoum, ils s'en remplissent le ventre. Ils boivent l'eau bouillante comme boit un chameau altéré de soif. Tel sera le festin au jour de la distribution (4).

Les hommes de droite habiteront le jardin des délices... se reposant sur des sièges ornés d'or et de pierreries... Ils seront servis par des enfants doués d'une jeunesse éternelle, qui leur présenteront des gobelets, des aiguières, et des coupes, remplis de vin exquis. La vapeur ne leur montera pas à la tête et n'obscurcira pas leur raison. Ils séjourneront parmi les arbres de lotus sans épines, et les bananiers, chargés de fruits du sommet jusqu'en bas, sous des ombrages qui s'étendront au loin, près d'une eau courante, au milieu des fruits en abondance et ils se reposeront sur des lits élevés. Nous créâmes les

vierges du paradis par une création à part ; nous avons conservé leur virginité (4).

Le Bouddhiste offre, comme compensation à une vie pieuse, le Nirvâna ou anéantissement qui est l'extase divine.

Mais ce bonheur suprême est surtout espéré des moines qui pratiquent l'extase. Le peuple a des croyances plus terre à terre. Le paradis est pavé d'or, d'argent, de pierres précieuses, arrosé par des ruisseaux coulant sur des sables d'or. Trois fois par jour il y pleut des fleurs, une musique céleste charme, et des essaims d'oiseaux au plumage varié chantent la gloire de la religion.

Les méchants sont torturés en enfer : huile bouillante, écartèlement, fer rouge, comme le représentent les peintures des temples bouddhistes.

CHAPITRE II

La sorcellerie. — Le culte calqué sur la vie du peuple.



Fig. 2. — Chimère dévoratrice. (Notre-Dame de Paris.)

Si les méchants esprits viennent sur cette terre, tendre des embûches et faire souffrir, comment les éviter ?

Il ne vint pas à l'idée des premiers sauvages de chercher à les fléchir, la pitié est rare chez eux et ne s'exerce qu'en faveur des proches.

Mais on peut effrayer l'ennemi, lutter contre lui et le vaincre. De même le Dieu : d'*où la sorcellerie.*

On peut effrayer les esprits. Encore de nos jours en Westphalie, à certaines fêtes, les gars les pour-

chassent à grands coups de fouet qui résonnent dans l'air. Quand on est solide, on peut les vaincre à lutte armée, et certains hommes se distinguèrent ainsi de bonne heure par leurs aptitudes. Ils connaissaient des pratiques spéciales, tout un art mystérieux et redoutable.

Une caste se constitua puissante, celle des sorciers. Elle réconfortait la tribu dans ses abattements en lui promettant l'abondance. Et quand on était inquiet, elle dissipait les craintes.

Le sorcier se retrouve chez les primitifs en Australie, chez le Tasmanien, le Néo-Calédonien... Il incarne la première phase des croyances. Plus tard viendront les prières. Tous les peuples ont passé par là. Les Finnois possèdent une épopée, le Kalevala, qui roule entièrement sur les incantations. Les héros y sont des magiciens qui domptent les forces naturelles, au moyen de paroles magiques.

Quand la tribu posséda un chef qui imposait sa volonté, il fut regardé comme tout-puissant. De même les esprits. Dieu ne put être vaincu, mais il se laissa fléchir, comme le chef, par des présents, par des prières.

Au début on pria non pour rendre hommage, mais pour demander une faveur. Bien des Européens ne conçoivent pas encore la prière autrement. Le pieux Napolitain demande à son saint le succès de ses entreprises, et, s'il ne réussit pas, il se rappelle la primitive méthode et procède par intimidation en frappant, en jetant à la mer la sainte image. De même le nègre de Guinée bat son fétiche.

L'offrande existe dans toutes les religions. On offrait ce qu'on avait de plus précieux, l'aliment qu'estimait le plus la nation. Les Coyos d'Amérique offrent à leur Dieu, la chique.

C'était généralement du bétail, Jéhovah l'aimait. Les Veddahs offraient le soma[1] et le beurre; les Lamas donnent par rituel un bol de riz.

La Grèce si civilisée avait conservé cette pratique des sacrifices.

Les anthropophages, friands de chair humaine, l'offraient aux divinités, et quand ce goût disparut chez l'homme, il persista encore chez les dieux ; car le culte représente le passé et évolue moins vite que les mœurs. Le sacrifice humain religieux persista chez des peuples qui n'étaient plus cannibales. Les Mexicains sacrifiaient leurs prisonniers de guerre, les Phéniciens offraient des enfants à Moloch. Les Khonds des Indes achetaient des enfants pour les immoler.

Puis survinrent des idées complexes, bizarres au premier abord, logiques pourtant pour un cerveau inculte.

Dans un corps organisé ou inorganique, « *la partie a les propriétés du tout* ». Un grain de sel est salé comme seraient cent grains. Un quartier d'orange a même saveur, même aspect de chair que toute l'orange.

Il en est de même en religion.

On conservait les os des morts puissants, car ils

[1] Boisson fermentée tirée de l'asclépias.

gardaient les propriétés du défunt ; on portait en avant des troupes la dépouille du chef redouté qui, mort, devait encore conduire à la victoire. Mais un morceau de ces os avait la même propriété que le tout.

Dès lors, furent inventés le grigri, le talisman et la relique. On les retrouve partout, donnant confiance à l'heureux possesseur qui avec eux se rit de tout, brave tout.

Pour beaucoup d'entre nous, la corde de pendu n'est-elle pas toujours efficace ?

De même le vivant pouvait se libérer vis-à-vis de la divinité, au moyen du sacrifice d'une partie de son corps. Les Australiens se coupent un doigt et s'incisent en profondes blessures à la mort d'un puissant. Ils contentent ainsi son désir de sang. La circoncision n'est probablement qu'une pratique semblable.

Un objet, ayant appartenu au personnage vénéré ou même simplement touché par lui, participe à ses qualités. On bénit bien encore des chapelets, des médailles et des rameaux. Et comme les sauvages australiens, le sorcier envoûte encore chez nous au moyen de l'ongle de la personne visée ou simplement d'un objet lui ayant appartenu.

Ainsi quand le cerveau se fixe sur une pensée, il la suit dans ses conséquences ultimes, en tire les déductions les plus inattendues, grâce à l'esprit d'exagération. Travail d'une intelligence sur une conception qu'aucune autre ne vient contrecarrer.

Une autre idée dont les conséquences furent mul-

tiples, peut s'énoncer ainsi : « L'image a les propriétés de la personne représentée ; l'homme fit Dieu à son image et adressa à celle-ci les offrandes et les prières, car elle a la puissance divine ; même certaines sont particulièrement efficaces.

Parfois l'image était petite et portée en amulette. Ou bien on sculptait un masque, représentant le défunt ou le Dieu ; on le portait à la guerre, dans les périls, et on était protégé par l'autre, participant à sa substance.

Le nom même avait les propriétés de la personne qui le portait. On évitait de prononcer le nom des morts pour ne pas se rappeler à leur souvenir. Bien plus, en Australie et en Polynésie, les vivants de même nom devaient en changer.

Chez les Australiens, le nom du mort n'est prononcé qu'en chuchotant. Nommer le défunt, c'est l'appeler et sa colère serait terrible. Dans les conversations, on évite les syllabes de même résonance. S'il en échappe par mégarde, on annule l'appel inconsidéré en crachant par trois fois.

Les Madécasses et les Tsiganes partagent cette croyance. Les Styriens d'Autriche évitent aussi de nommer le mort, et les homonymes se pourvoient d'une autre appellation.

Jurer est un crime, car il est défendu de parler de ce qu'on craint. On ne prononcera pas le nom de la variole. D'autres tairont celui de leur belle-mère !

Dans ses moindres détails, LE CULTE FUT CALQUÉ SUR LA VIE MÊME DU PEUPLE. Le Dieu qu'on adorait au temple, avait les traits, les vêtements, les bijoux,

l'attitude même de la race. Le temple fut au début une grande maison embellie.

Les pratiques du culte, les rites rappelèrent la vie habituelle. Offrandes, danses, fêtes, prosternations, sacrifices en l'honneur des Dieux, rappelèrent ceux faits au chef.

Dans ses moindres détails, les actes du défunt ou du dieu rappelaient ceux du vivant. Chez les Polynésiens, à Noukahiva, un canot funéraire menait à l'île des ombres. L'âme du Vitien subissait un voyage accidenté avant d'atterrir au paradis.

Les Égyptiens allaient avec une barque de l'autre côté du Nil dans le désert pour enterrer leurs morts. Ce voyage réel fit croire au voyage fictif de l'ombre sur une barque pour gagner le séjour funèbre, et cette idée fut transmise aux Grecs et aux Latins. Si le chacal découvrait les chemins aux ombres, c'est qu'il servait à cette fin aux vivants dans le désert. Celui qui s'était égaré trouvait les défilés en le suivant. L'enfer lui-même n'était pas au-dessous du sol pour les Egyptiens, car les grottes de sépulture étaient latérales ; l'enfer inférieur sera conçu par ceux qui enterreront leurs morts (J. Lajard).

Quand les croyances devinrent trop complexes, une caste puissante s'organisa, se substituant aux sorciers. Magie et culte devinrent l'attribution des prêtres, qui furent *les premiers savants*[1]. Car ils eurent les premières idées générales, élaborèrent les

[1] La science et les lettres n'étaient cultivées que dans les cloîtres au moyen âge et chez les Musulmans la mosquée servait et sert encore d'école.

premiers systèmes, qu'ils expliquaient aux seuls initiés (les mystères). Ils ne se bornaient pas à la seule suggestion, *mais connurent les vertus des simples et l'importance de l'hygiène.*

Chez bien des nations, le prêtre soigne encore, et ses soins sont à la fois suggestifs et matériels. Par la croyance[1], il donne espoir au malade et incite à la guérison. Il l'amène plus sûrement encore par des remèdes. Il n'administre pas seulement des simples, mais il masse, connaît l'hydrothérapie, fait de la chirurgie, sait percer des abcès, trépaner, ouvrir des ventres.

Il sait aussi, ce qui est mieux, que certaines précautions doivent être prises pour qui veut conserver la santé. Quand on fonde une ville, c'est lui qui consulte les entrailles des oiseaux, découvre la rate hypertrophiée par l'impaludisme.

La propreté fut imposée par la religion. C'est un devoir pour l'Indien de se baigner, un devoir de se nettoyer les dents avant chaque repas, un devoir d'isoler la femme après ses règles et après l'accouchement, de laver le nouveau-né, d'où les lustrations et le baptême, pratiques répandues dans un grand nombre de religions, au Mexique, au Japon (7), chez les Néo-Zélandais, où jusqu'au baptême l'enfant est tabou. La loi de Manou mettait en garde contre l'im-

[1] Nous retrouvons ces deux formes de traitement dans l'Avesta. Il y est dit : « Beaucoup de guérisons ne réussissent que par le couteau, les végétaux ou la parole. Quand le médecin réussit et qu'il guérit par la parole excellente, c'est la meilleure et la plus sûre des guérisons. »

pureté des cadavres et exigeait des purifications. Moïse et Mahomet proscrivaient les animaux impurs dont le porc, et rejetaient du camp ceux qui avaient des écoulements. Egyptiens et Musulmans proscrivirent l'alcool, Manou recommanda de l'éviter (5).

Un empirisme grossier avait amené ces croyances utiles. Aussi s'y mêla-t-il des pratiques sans valeur. L'urine de vache joue un grand rôle dans les purifications indoues. Moïse regardait comme animaux impurs ceux qui rampent, les oiseaux de proie, les poissons qui n'ont ni nageoire, ni écaille, le lièvre et le gibier !

CHAPITRE III

Prière et culte ont une action suggestive utile.



Fig. 3. — Attitude de prière prise dans l'attaque hystérique. (D'après Paul Richer.)

Les événements ne sont pas inflexibles, pense l'homme. En agissant sur les esprits par des sortilèges, on préviendra leurs méfaits, et par le sacrifice et la prière, on obtiendra la faveur divine.

La prière surtout provoque une auto-suggestion puissante[1]. Bien des sociologistes en ont ri, ne considérant que son inanité sans en voir le but utile. Quiconque est familiarisé avec l'hypnotisme en comprendra l'immense portée morale. *Croire qu'un événement s'accomplira, donne confiance, et incite à tout préparer dans ce but.*

[1] La suggestion est une croyance non motivée, acceptée comme telle, sans qu'on se soit demandé, non seulement si elle était vraie, mais même si elle pouvait être vraie.

Elle s'exerce bien au delà de la religion. A qui n'est-il arrivé

Si Dieu à qui on demande d'abondantes récoltes, vous entend, on ne craindra plus l'orage qui les perd, la grêle qui les fauche, les insectes qui les dévorent; et on confiera gaiement le grain à la terre. La prière est l'espoir qui soutient l'humanité et éloigne la désespérance. Le Cafre demande à ses ancêtres des bestiaux, du butin, des enfants; le nègre de la Côte d'Or, du riz, des patates, de l'or, des esclaves, des richesses et la bonne santé : « Fais, dit-il, que je sois fort et rapide. » Pour lui, le remède sur lequel le sorcier prononça ses incantations, est plus actif et lui assure la guérison : « Père ciel, implore le sorcier, veuille bénir ce remède que je vais donner. » — « O grand'mère, implore le Karen de Barmanie, veille sur mon champ. » — « Préservez-nous, disent les Konds des Indes, des tigres, des serpents et des faux pas; faites que nos semences produisent tant de grain, qu'il en tombe tant sur les routes, que l'an prochain les champs et les chemins soient couverts de moissons. » Avant d'entreprendre un voyage, le marin prie la madone. De même les Indiens d'Amérique, avant de s'embarquer sur le lac Supérieur, font un sacrifice pour que le temps reste calme.

Qui soutiendrait les courages défaillants dans la pénible lutte pour la vie, qui donnerait l'espoir du

d'accepter une affirmation, parce qu'elle était prononcée avec autorité ou émanait d'une personne qui imposait? La suggestion a un rôle utile dans la société, car elle crée une croyance commune, et par suite des efforts communs. Ce qui permet à l'association sociale de donner le maximum d'effet utile.

succès, indispensable à l'entreprise, si la prière n'existait? Le paysan ne sèmerait point, le marin n'affronterait pas l'Océan, le maçon ne bâtirait plus, si tous ne croyaient qu'un Dieu secourable veille à la moisson, à la barque, à la bâtisse.

Et cette croyance encourage et double les forces pour accomplir l'acte devant lequel on reculait auparavant. Elle est surtout utile dans les grands périls et excite à l'effort suprême. Dans la tempête, la madone veille et protège la barque ; des efforts surhumains sont tentés pour mériter l'appui céleste. Le gri-gri qui préserve des blessures, fait affronter les animaux les plus féroces. *Le danger devient moindre à celui qui n'y croit pas.*

D'autres fois, la prière réprime les passions et fortifie la volonté. Quand on se sent porté à accomplir un acte mauvais, la prière amène le calme dans l'esprit et procure la force d'éviter les suggestions mauvaises. Elle a, à ce titre, une portée sociale très grande.

Il est des cas où la prière est évidemment inefficace. Beaucoup de sauvages demandent la pluie et cherchent à l'obtenir par divers procédés. Les sorciers, faiseurs de pluie, la sifflent, lui lancent des flèches ou un javelot. Les Chinois et les Aryens, plus civilisés, l'implorent.

Pour les Mexicains, les Hottentots, les Slaves, la pluie est un dieu ; une fille qui brise sa cruche, nous dit un chant quichua.

A quoi tendent ces actes? Pas une goutte de pluie ne les suivra. Sans doute, mais l'espoir entretenu,

la croyance à l'événement heureux, amène la patience obstinée.

Si la prière suggestionne, encore faudra-t-il la dire de manière qu'elle vous pénètre profondément. On croit en l'exhalant agir sur Dieu ; c'est dans le cerveau qu'elle s'imprime. Elle s'y fixera d'autant plus profondément qu'on y sera plus attentif, plus recueilli : d'où le silence et la majesté des temples. D'où la nécessité reconnue de la répéter maintes fois. Ces chapelets égrenés, ces longs rosaires procurent le calme à l'esprit par les récitatifs monotones. L'Arabe a son chapelet, et chez le moine bouddhiste la prière devient une obsession. Au Tibet, les incantations doivent être répétées un nombre de fois déterminé, soit par exemple cent mille fois dans un jour. On en fait le compte au moyen d'un rosaire à cent huit grains. Il faut n'y faire ni addition ni omission et y donner la plus profonde attention ; autrement, on ne pourrait atteindre le but souhaité.

Croire et avoir une religion, c'est, pour beaucoup d'écrivains, se bourrer la tête d'idées n'ayant aucune raison d'être. Parce qu'elles ne sont pas vraies, elles leur paraissent inutiles. En réalité, le problème social est complexe, et la société peut tirer profit de croyances erronées.

La religion est le ciment de l'édifice social. Elle constitue pour lui une meilleure protection contre les sentiments égoïstes que celle résultant de la crainte du gendarme ou du voisin ; car elle s'adresse au principe même de l'acte, à la pensée.

La religion s'est, en effet, préoccupée de bonne heure d'imposer une morale au nom des Dieux. Les lois sociales furent mises sous leur sauvegarde ; l'infraction entraînait la punition céleste.

En Polynésie, le tabou était la principale défense. On interdisait ainsi, en cas de mauvaises récoltes, la consommation des bananes et des ignames sauvages ; on prohibait la pêche aux flambeaux dans telle baie dont le poisson s'éloignait ; on arrêtait la consommation des poules et des cochons, quand ces animaux devenaient rares. Mais les Dieux ne condamnaient encore ni le vol, ni l'assassinat, ni l'immoralité, ni l'avortement.

Les Perses pratiquaient la religion mazdéenne, qui défendait la débauche, la sodomie, l'avortement, glorifiait l'agriculture, la vie de famille, regardait le chien comme sacré.

La morale hébraïque et chrétienne est contenue dans le Décalogue. Celle de l'Islam en diffère par la haine de l'infidèle et l'excitation à la guerre sainte.

La religion romaine protégeait beaucoup l'agriculture. Il était sacrilège de couper des blés verts, d'incendier un tas de blé, de conduire un troupeau dans un champ cultivé.

La loi ne punissait pas la vente d'une femme, d'un fils, les violences contre un père, la violation de l'hospitalité ; mais de tels actes encouraient l'anathème. La colère divine englobait d'ailleurs toute la famille, si fortement unie sous l'autorité du pater familias.

Le Taoïsme chinois recommande la piété filiale,

l'humanité pour les animaux et les plantes, la pitié pour les orphelins et les veuves. Il veut qu'on se réjouisse du succès d'autrui et condamne l'avortement et l'infanticide.

Confucius a donné seize maximes recommandant la piété filiale, la modération, la culture de la terre, l'obéissance aux lois, la courtoisie, l'instruction des hommes, l'acquittement des taxes, le caractère calme, non emporté ; morale terre à terre fort admirée des Chinois.

Pour le Bouddhiste, sont péchés : tuer, voler, mentir, médire, jurer, être avare, haineux, sceptique, avoir des relations sexuelles illégitimes. On ne doit pas détruire d'être vivant, prendre ce qui n'est pas donné, boire de liqueurs enivrantes.

L'infraction aux lois morales est sévèrement punie. La vie future offre l'enfer aux méchants, le paradis aux bons.

Si toute religion contient de nombreux préceptes religieux, il est toute une partie, LE CULTE, destinée à maintenir le fidèle dans la croyance, et ce, PAR SUGGESTION. Dès que la croyance religieuse se complique, elle admet des temples, une caste de prêtres et des cérémonies.

Celles-ci s'observent dès l'aurore de la civilisation. Les fêtes religieuses existent chez les Australiens, les Papous. Ce sont des mystères où l'on danse masqué et qui se terminent souvent par des orgies. Les masques y jouent un rôle important, ils représentent le totem, le dieu, l'ancêtre défunt.

En dehors des prières et des sacrifices, tous les cultes comportèrent des fêtes.

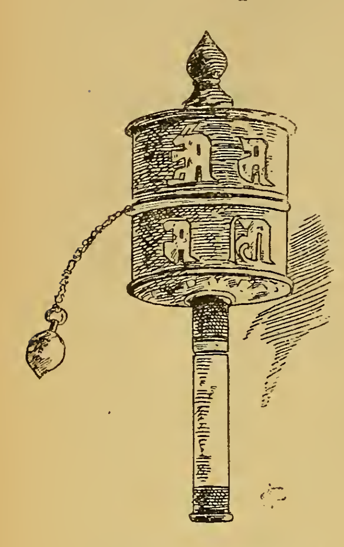


Fig. 4. — Moulin à prières que tournent les lamas au Tibet. Ils admettent qu'à chaque tour la prière incluse est dite.

Au Pérou, on célébrait chaque année quatre grandes fêtes correspondant aux solstices et aux équinoxes. La plus magnifique était celle du solstice d'été. On saluait le lever du soleil par des chants et des fanfares. On allumait un feu sacré à l'aide d'un miroir métallique concave. Toutes ces fêtes étaient précédées de jeûnes alimentaires et génésiques.

Les fêtes juives sont aussi rurales ou saisonnières (la Pâque primitive, par exemple, est la fête du printemps). Elles s'accompagnent de danses, festins, sonneries de trompettes.

Les pèlerinages constituent une puissante suggestion. Aussi le Coran impose-t-il d'aller, une fois dans sa vie, à la Mecque. C'est là une des grandes manifestations de l'Islam ; on sait de quelle explosion de fanatisme religieux elle s'accompagne.

Les Chrétiens ont leurs pèlerinages aux vierges et aux saints vénérés. De même, au Tibet, où l'on va aux tombeaux des lamas sanctifiés ; de même encore chez les Brahmes indous ; et on sait à quelles excentriques horreurs aboutissaient les fêtes de Jaggernaut.

Ces grandes réunions de croyants, venus de divers points, surexcitent la foi; comme dans toute réunion *les sentiments partagés se décuplent*. L'impression en reste profonde, pour la vie.

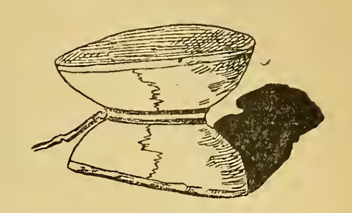


Fig. 5 — Tambour de lama fait avec deux crânes humains unis par la voûte.

Mais en outre, les réunions obligatoires au temple ont aussi leur influence. On est tenu d'assister à des cérémonies et même d'y participer. Tout est arrangé pour agir sur le moral.

Dans le grand silence et la pénombre des mosquées, le Musulman glisse sur d'épais tapis. Il doit

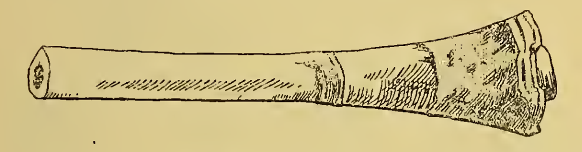


Fig. 6. — Kon-don.
Trompette en tibia humain de lama mendiant. (Tibet.)

prier cinq fois par jour, autant que possible dans une mosquée.

Au Tibet, les Bouddhistes ont les trompettes (fig. 6) et les tambours (fig. 5) faits d'os de lamas vénérés [1], les banderoles flottent et les moulins tournent immenses, déroulant les multiples prières. Les dévots font le tour du couvent, se prosternent et s'allon-

[1] Il existe deux sortes de moulins à prières. Les uns petits que le dévot tourne à la main (fig. 4), les autres immenses hauts de trois et quatre mètres mus à tour de bras.

gent successivement un nombre déterminé de fois.

En Chine, les statues de Bouddha, la figure béate,



Fig. 7.
Le Daïboudhs, statue colossale du Bouddha, à Kamakoura. (Japon.)

frappent le fidèle par leur énormité. Il en est de cinquante et même de cent mètres de haut[1] (fig. 7).

[1] La crosse, la mitre, la dalmatique, la chape ou pluvial que les lamas portent en voyage ou lorsqu'ils font quelque cérémonie hors du temple; l'office à deux chœurs, la psalmodie, les exorcismes, l'encensoir soutenu par cinq chaînes, les bénédic-

Chez d'autres au contraire, comme dans l'ancienne Egypte, le Dieu est caché dans le fond des fonds; c'est l'inconnu redoutable, difficile à contempler. Tel le Saint-Sacrement, telles nos vierges noires qu'on ne contemple qu'aux grandes fêtes. Et l'âme du fidèle est émue à la pensée de pénétrer l'inaccessible.

Qui méconnaît la grandeur poignante de nos cathédrales gothiques. Sombres et imposantes, elles écrasent et annihilent les volitions. L'ombre vous entoure. Seul l'autel brille d'une lumière tamisée par des vitraux colorés. Le prêtre qui domine, couvert de vêtements éclatants, psalmodie le saint sacrifice, et la musique se répercute à travers les voûtes à l'infini.

Puis ce sont les SACREMENTS usités en beaucoup de religions. La communion (manger Dieu) est un acte d'extrême suggestion.

Il n'existe pas chez les seuls catholiques : hosties, galettes de pain rond des Coptes et chrétiens primitifs, pain azyme, symbolique aujourd'hui. Les Mexicains faisaient de même d'Uitzilopochtli, le dieu de la guerre. On pétrissait une idole de pâte de maïs et de sang humain, puis on la brisait et les fidèles en mangeaient les morceaux.

Plus cruelle était la coutume des Jouangs de

tions données par les lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles; le chapelet, le célibat ecclésiastique, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les processions, les litanies, l'eau bénite, voilà autant de rapports que les Bouddhistes ont avec nous. D'après Huc, des ambassades des Tartares les auraient pris chez nous au XIVe siècle (10).

l'Inde. La victime ou mériah devenait dieu elle-même. On l'adorait, on se disputait les objets qui lui avaient appartenu. Et la foule la mettait en pièces ; on en jetait les cendres aux champs et on en faisait aussi une pâte dont on barbouillait les parquets des maisons.

Les prêtres péruviens fabriquaient avec des graines d'amarante, du sang et des herbes sacrées certaines pâtes et liqueurs dûment bénites, destinées à la communion des fidèles adorateurs d'Inti et Viracocha (9).

Dire ses péchés, s'en CONFESSER, c'est en provoquer le repentir ; c'est aussi une porte laissée ouverte à la certitude de l'enfer. Le réprouvé obtenant le pardon peut par la suite mener une vie meilleure. Il n'en aurait nulle envie s'il avait la certitude du châtiment final.

Le catholicisme a surtout usé de la confession. Au Mexique, les Aztèques se confessaient et faisaient ensuite pénitence, mais seulement une fois dans leur vie ; pour obtenir le pardon, les gens du peuple sacrifiaient ceux de leurs organes qui avaient péché : l'oreille pour l'inattention, la langue pour mauvaises paroles, etc., etc.

Parmi les sociologistes, combien ont ri des pratiques du culte, que réprouvait leur raison, et par un fanatisme inverse, sont partis en guerre contre la religion ! Combien ne connaissons-nous pas de ces matérialistes francs-maçons, qui, au nom d'une prétendue science, s'attachent à relever les ridicules du culte ?

Tel n'est pas le rôle de la vraie science. Elle doit être impersonnelle autant qu'impartiale, se mettre au-dessus des colères et des passions d'une époque.

Quiconque aura ce courage, devra certainement avouer le rôle immense qu'ont joué les croyances et les pratiques religieuses dans la société.

CHAPITRE IV

Les phénomènes hystériques sont regardés comme sacrés chez les divers peuples actuels et dans l'antiquité.



Fig. 8. — Hystérique au moment où survient une vision, d'après une photographie de P. Londe. (Salpêtrière.)

Pour fortifier la croyance, le culte est nécessaire. Mais il peut aller au delà de la foi et provoquer chez les prédisposés, les convulsions et l'extase (fig. 8).

Ces symptômes furent regardés comme divins. Le possédé sait les secrets et prophétise, rien ne lui est inconnu, car Dieu est en lui.

L'HYSTÉRIE RELIGIEUSE [1] EST DE TOUTES LES RELIGIONS ET DE TOUS LES TEMPS. Partout le même fond de croyances et de pratiques s'est imposé au cerveau humain.

[1] Les attaques hystériques ont été bien décrites par Charcot. Ce sont des contractures généralisées ou des secousses convul-

Parcourons les divers pays, et nous retrouverons chez les peuples les phénomènes hystériques, convulsions et extases, regardés comme des manifestations divines.

Commençons par l'Afrique (11).

Les nègres sont parmi tous les plus nerveux, les plus crédules.



Fig. 9. — Danse prophétique (au pays des Marutsés, Afrique).

Le docteur Griffon du Bellay assista à la scène suivante sur les bords de l'Ogooué : « Au milieu de la salle une femme jeune, le corps presque nu, bariolé de dessins de toutes sortes, le visage peint au contraire, avec une certaine régularité, de quatre couleurs, comme un écusson écartelé, dansait au son du tambour avec une véritable frénésie. De temps à autre un

sives d'une force et d'une rapidité extrêmes ou encore des contorsions qui exigent une souplesse et une force musculaire extraordinaires. Le sujet prend les attitudes les plus variées, souvent l'arc de cercle, le corps ne se soutenant plus que par les pieds et la tête. Chez certains sujets les contorsions sont d'une violence extrême. La malade cherche à se mordre, à se déchirer la figure ou la poitrine, s'arrache les cheveux, se frappe violemment, pousse d'affreux cris de douleur ou des hurlements de bête féroce. Elle rappelle alors absolument la description des possédées du démon.

Le sujet prend des attitudes passionnelles. Il est en proie à

jeune nègre se détachait du cercle, se campait devant elle, surveillait avec une sorte d'anxiété ses contorsions lascives, et s'efforçait de les imiter en suivant la cadence du tam-tam. Fatigué bientôt de ce rude exercice, il cédait la place à un autre, et l'infatigable mégère, surexcitée par une musique assourdissante, lassait encore ce nouveau partner. C'était une femme inspirée ; « elle voyait l'esprit. »

Pour le Malgache christianisé ces convulsions sont devenues diaboliques. Ménabé, colosse rouge aux regards de flamme, possède le sujet. Celui-ci crie et supplie : « Il me saisit, il m'emporte, empêchez-le, je suis perdu. » Et il s'accroche et il bondit pour résister à l'imaginaire démon. Pour l'éloigner, les sorciers chantent, battent des mains, frappent du tambour. Le prêtre l'asperge d'eau bénite (12).

Chez les Bakalais du Gabon, quand le roi est malade, les femmes s'assemblent au clair de lune pour consulter Ilogo, l'esprit qui habite cet astre. Les plus excitables s'efforcent l'une après l'autre de tomber en extase, pendant que leurs compagnes chantent en chœur :

« Ilogo, nous t'invoquons. Dis-nous qui a ensor-

des hallucinations, et il les exprime avec une mimique d'une expression extraordinaire. Ces hallucinations sont extrêmement variées : supplication, prière, colère, menace, lutte contre un personnage imaginaire, terreur. Ou encore elle témoigne l'amour, appelle le bien-aimé, l'invite, l'embrasse, l'enlace, le possède. Ces mimiques s'accompagnent souvent de paroles entrecoupées, explicatives.

Tous ces symptômes ont été pris chez les sauvages, dans l'antiquité et au moyen âge, pour des marques de possession divine ou démoniaque.

celé le roi ? » Jusqu'à ce qu'une enfin tombe en catalepsie, voie le Dieu et rassure la population (11).

Passons à l'Océanie.

En Nouvelle-Calédonie, les sorciers sont nombreux. Les plus réputés ont des extases, puis rendent compte de leurs visions : « Mon âme était partie, j'ai vu ton père, ton frère (morts depuis nombre d'années), j'ai vu es esprits. » Christianisées, les femmes ont des accès et délirent pendant les sermons des missionnaires.

Dans les pays septentrionaux, le froid intense donne une impressionnabilité excessive. Il n'est pas de plus hystériques que les Yukutes, les Koriaks, les Yukagres, les Samoyèdes, les Lapons, les Esquimaux, les Islandais. Au moindre cri, au moindre attouchement, l'Esquimau tombe en pâmoison.



Fig. 10. — Cérémonie des derviches hurleurs de Scutari.

Chez des peuples plus civilisés, persiste la même foi dans les pratiques hystériques.

En Annam, les sorciers hypnotisent. Le Dr Michaut a décrit cette scène curieuse :

« Le sorcier se fixe derrière les pavillons des oreilles deux baguettes de bois odorant. Elles sont allumées et brûlent lentement en formant deux points

brillants. Il fait asseoir le sujet en face de lui, lui tient un long discours accompagné de gestes et en même temps agite la tête très vite et en tous sens. Le patient fixe ses regards sur les points lumineux et, s'il est hypnotisable, ne tarde pas à s'endormir (13). »

Plus près de nous, les Musulmans ont leurs derviches, tourneurs et hurleurs, si bien décrits par Théophile Gautier. Les tourneurs tournent infatigablement sur eux-mêmes, et accélèrent le mouvement à mesure qu'ils avancent dans la prière (14). « Quelquefois leur tête se renverse, montrant des yeux blancs, des traits illuminés, des lèvres entr'ouvertes par un sourire indicible et que trempe une légère écume. »

« Les hurleurs forment une chaîne en se mettant les bras sur les épaules, se lancent ensemble en avant, puis reculent d'un pas, en tirant de leur poitrine un hurlement rauque et prolongé ; les yeux brillent, une écume épileptique mousse aux commissures des lèvres, les visages se décomposent et luisent lividement sous la sueur. » Pour obtenir ce résultat, ils suspendent aux murs des boucliers et des armes étincelantes qui hypnotisent.

Les derviches marchent sur les enfants pour les mettre sous la protection d'Allah (fig. 10).

Ces pratiques sont suivies par les races vaincues des pays musulmans. Les Yezidis ont les fêtes de leur saint Sheikh-Adi. Hommes et femmes poussent des cris, les tambourineurs lancent leurs instruments en l'air et tordent leurs membres, jusqu'à ce qu'épuisés, ils tombent par terre (15).

Derviches et Yezidis rappellent les fêtes religieuses de l'antiquité grecque où l'hystérie avait libre carrière.

Les Curètes et les Corybantes, prêtres de Cybèle et de Rhéa, dansaient et chantaient sans trêve dans les fêtes de ces déesses, en promenant leurs images de ville en ville (16).

A Rome, les prêtres saliens devaient leur nom aux sauts qu'ils exécutaient, quand, au mois de mars, ils portaient processionnellement dans les rues les boucliers sacrés.

Pendant les fêtes grecques des Ménades et des Dionysiaques, s'observait un vrai délire hystérique.

Au retour du printemps, on célébrait Dionysios, le dieu des ivresses furieuses, mais aussi de l'inspiration et des prophéties. On se livrait à des danses extravagantes. Beaucoup s'agitaient comme des insensés au point d'en perdre la raison et de tomber par terre privés de connaissance. Des gens, couronnés de fleurs, dansaient et chantaient à perdre haleine, déchirant, de leurs ongles et de leurs dents, les entrailles toutes crues des victimes, serrant des serpents dans leurs mains, les entrelaçant dans leurs cheveux, se roulant par terre avec les plus étranges contorsions.



Fig. 11. — Ménade dansant sur la pointe des pieds, d'après un dessin antique.

Les Bacchanales célébrées à Rome rappellent de très près les Dionysiaques d'Athènes d'où elles paraissent avoir été importées. Ménades et bacchantes, cheveux au vent, vêtements en désordre, frappant les cymbales et les tympanons, menaient les farandoles avec des gesticulations frénétiques, des postures bizarres et des attitudes convulsées, niant les lois de l'équilibre.



Fig. 12. — Vase peint de la collection Jatta in Ruvo, Ménade soutenue par un personnage ailé.

Au milieu de ces fêtes, certains prophétisaient et passaient pour possédés des Dieux. Aussi Platon avait-il noté que les prophètes éprouvaient des troubles mentaux particuliers, maladifs.

Henry Meige a étudié les représentations artistiques de l'hystérie religieuse en Grèce. Il n'a pu en noter que peu d'exemples, car les Grecs ne devaient pas être séduits par les attitudes forcées et les figures grimaçantes des hystériques (16).

Un bas-relief en marbre blanc de la galerie des

offices à Florence, représente une scène de délire prophétique pendant une orgie dionysiaque. Une femme assise lève ses bras en l'air et semble absor-

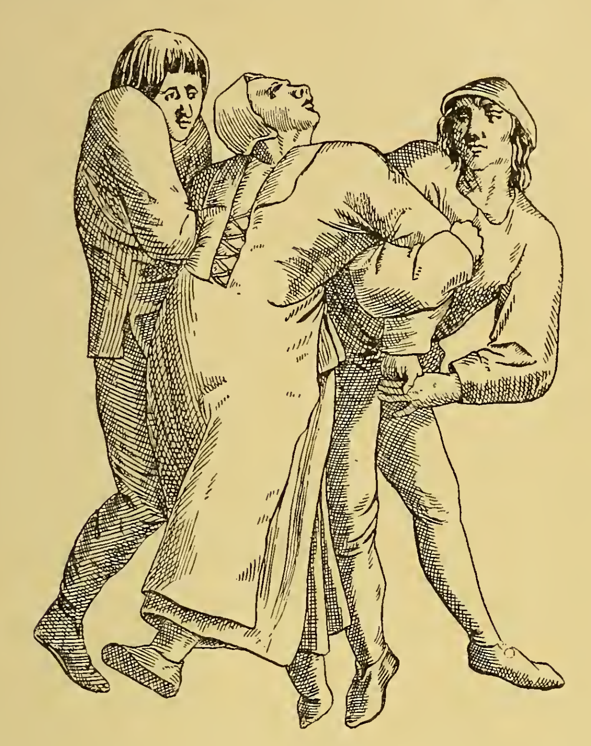


Fig. 13. — Danseuse de Saint-Guy (d'après une gravure de Hondius).

bée par une vision intérieure. Une autre tombe dans les bras d'un serviteur. Le corps et la tête sont violemment renversés en arrière ; enfin une troisième, la figure inspirée, danse sur la pointe des pieds (fig. 11). Sur un vase peint, une bacchante tombe sur les genoux, la tête et le haut du corps renversés violemment en arrière (fig. 12).

Enfin dans un très grand nombre de scènes bachiques, les Ménades sont représentées se livrant à des danses désordonnées et violentes dont le caractère convulsif et les attitudes rappellent bien les attaques hystériques.

Le christianisme n'abolit pas ces danses extravagantes et elles persistaient au temps de saint Augustin qui les blâma. La Noël, la fête des Rois et de la Saint-Jean se substituèrent aux Bacchanales. On dansait à perdre haleine autour de grands feux, en poussant des cris sauvages. Souvent un des danseurs tombait en convulsions ou prophétisait.

Au XIVe siècle, survinrent les épidémies de danses de Saint-Guy (18). On vit, en Allemagne et en Hollande, hommes et femmes danser et chanter dans les rues, souvent presque nus et couronnés de fleurs. Ils tombaient en convulsions qu'on arrêtait en serrant leur ceinture. A peine revenus à eux, ils recommençaient de plus belle (fig. 13).

La contagion jouait un grand rôle et les gens en apparence les plus sains, se livraient à cet exercice par esprit d'imitation. Tous se rendaient à une église sous le vocable d'un saint vénéré, qui rendait le repos à ces agités[1].

[1] MM. Charcot et Richer ont montré l'analogie des symptômes de la danse de Saint-Guy avec la chorée rythmique des hystériques. Les récits qui nous sont conservés de ces danses parlent d'apparitions : les danseurs voyaient dans leur extase, le ciel ouvert, la Vierge, Jésus... Les convulsions à forme épileptique inauguraient parfois l'accès. En d'autres cas les prodromes consistaient en une angoisse insurmontable, avec tristesse, douleurs vagues. Enfin la compression de l'abdomen ou

Les gravures de cette époque montrent bien qu'il s'agissait de contorsions hystériques.

Au xv[e] siècle en Italie, dans la Pouille, le tarentisme sévit. Les danseurs se prétendent piqués de la tarentule. Ils chantent, crient, pleurent et dansent aux sons de la musique jusqu'à complet épuisement.

Mais la flûte ou la guitare les tirait de leur torpeur : ils se mouvaient d'abord lentement et en mesure, puis étaient entraînés à une danse passionnée. Aussitôt que cessait la musique, ils retombaient épuisés [1].

Vers 1760, dans le pays de Galles, les Jumpers ou sauteurs, de la secte des méthodistes, sautaient et hurlaient pendant leurs prières, qu'ils répétaient

plus simplement des coups de pied dans le bas-ventre arrêtaient l'accès, comme la compression des ovaires suspend aujourd'hui les attaques hystériques.

Au milieu de leurs danses, ils se livraient souvent à des violences, déchirant leurs vêtements, se précipitant sur les assistants. La musique augmentait l'intensité des mouvements, et faisait plus vite passer l'accès. Comme les taureaux furieux, ils avaient horreur du rouge.

[1] L'araignée venimeuse ou tarentule ne jouait un rôle que dans l'imagination des malades. Les symptômes hystériques surajoutés à la danse en dénonçaient l'origine. Les danseurs avaient une prédilection marquée pour les armes brillantes dont ils s'emparaient et qu'ils brandissaient pendant leur accès. Ils étaient attirés par la surface immense et azurée de la mer et demeuraient abîmés en la contemplant. Le rouge était odieux à certains et les mettait en fureur. D'autres avaient une prédilection pour le vert, et même pour le rouge, baisaient l'étoffe de cette couleur et la comblait de caresses. Parfois ils se roulaient dans des monceaux de terre, s'y faisaient enterrer jusqu'au cou, ou encore se faisaient balancer ou battre, pour se procurer quelque soulagement. Des malades perdaient la voix, devenaient aveugles pendant quelque temps, d'autres sourds.

jusqu'à cinquante fois. Certains perdaient connaissance.

En France, en 1731, le tombeau du diacre Pâris fut réputé pour ses guérisons miraculeuses. Mais il provoqua une épidémie de convulsionnaires, le nombre en devint si considérable que l'autorité se vit obligée de fermer le cimetière.

De nos jours, les convulsions hystériques se manifestent encore à l'occasion de pèlerinages et fêtes religieuses et se propagent par contagion.

En 1841-1842, parut en Suède [1] une maladie contagieuse caractérisée par des attaques de convulsions et d'extases; les sujets croyaient voir des choses surnaturelles, le ciel, l'enfer, les anges, et prophétisaient la fin du monde, le jour du jugement dernier, leur propre mort (17).

Plus près de nous, tous les ans, le mardi de la Pentecôte, en l'honneur de saint Willebrod, se réunissent à Epternach près de Luxembourg, environ quinze mille sauteurs, venus surtout d'Allemagne.

[1] Le Dr C.-A. Sonden (*Gaz. méd.*, Paris, 1843, p. 555) a minutieusement décrit cette épidémie. Il insiste sur les symptômes physiques, attaques spasmodiques, contractions involontaires, contorsions qui accompagnent l'extase et les prophéties.

L'attaque était parfois précédée de préludes consistant en une sensation d'inquiétude, une oppression ou douleur légère dans la tête et les membres, une respiration difficile, une douleur dans la poitrine, une disposition aux lipothymies, le visage rougissant et pâlissant alternativement. Souvent ils tombaient en léthargie. Les individus jeunes et les femmes étaient surtout atteints. Les causes paraissaient être l'ignorance du peuple, l'influence des sectes religieuses, l'abus des alcools, l'alimentation insuffisante qui résultait de quelques années de mauvaise récolte.

Les pèlerins, se tenant par des mouchoirs, sautent trois pas en avant et deux pas en arrière, au son de la musique. Un grand nombre tombent épuisés. Arrivée à l'église, la foule fait en sautant le tour de l'autel, et chacun dépose son offrande.

Les extatiques religieux se trouvent également dans nos pays et jouent un grand rôle dans les apparitions de la sainte Vierge, des saints et la fondation des pèlerinages. Nous les retrouverons par la suite. Citons entre mille, l'extatique du Tyrol, Marie de Moerl, qui, en 1833, était devenue le but d'un pèlerinage et en trois mois, attira environ quarante mille personnes dans son petit village de Kaldern. Elle restait indéfiniment en extase dans l'attitude de la prière, elle avait des stigmates, sueur de sang qui s'échappait aux points où le Christ fut crucifié. Tous les vendredis elle représentait la Passion, passant par les affres de l'agonie jusqu'à la mort.

Marie de Moerl, dont l'observation circonstanciée a été prise, offrait tous les symptômes de l'hystérie. Dans sa jeunesse elle avait eu des convulsions hystériques, elle avalait les objets qui lui tombaient sous la main, clous, aiguilles, morceaux de verre. Les sueurs de sang ont été notées dans l'hystérie. Quand elle imite la scène de la Passion, dit le professeur Goerres, la mort même ressort de tous ses traits. « Elle est là à genoux sur son lit, les bras croisés contre la poitrine. Vous la voyez pâlir successivement, le frisson de la mort parcourt son corps, la vie qui se retire, s'obscurcit à chaque instant davantage. Les soupirs s'échappent avec peine, de ses yeux

fixes et immobiles coulent de grosses larmes. Des contractions nerveuses entr'ouvrent insensiblement sa bouche ; puis elles creusent son visage et enfin deviennent si violentes que de temps à autre elles ébranlent le corps entier. La respiration, déjà si difficile, se change en gémissements pénibles et plaintifs ; la langue épaissie semble être collée au palais desséché. Les ongles prennent une teinte bleue. Bientôt le râle se fait entendre dans le gosier. L'haleine plus pressée se détache avec des efforts infinis de la poitrine, qui semble liée par des cercles de fer. Les traits se déforment au point de devenir méconnaissables. La bouche est désormais ouverte, le nez s'amincit et s'effile, les yeux constamment immobiles sont prêts de briser leurs orbites. Il passe encore, à de longs intervalles, à travers les organes raidis, quelques soupirs, et l'on dirait que le dernier de tous va s'échapper. »

Si Marie de Moerl mourait en réalité dans de pareilles circonstances, elle ne mourrait pas autrement. Et cette scène se renouvelle chaque semaine.

En 1868, une autre hystérique, Louise Lateau, attira l'attention des médecins ; elle aussi offrait des stigmates et était extatique.

Elle se soumettait à une abstinence prolongée. Dans l'extase, ses traits s'épanouissent, ses yeux s'humectent, un sourire de béatitude entr'ouvre sa bouche, tantôt les paupières tombent et voilent à demi le regard, le visage se contracte, des larmes coulent lentement sur ses joues ; tantôt encore elle pâlit, la physionomie reflète une expression de ter-

reur profonde. Quelquefois le tronc exécute un mouvement de rotation lent, et les yeux se meuvent comme pour suivre un cortège invisible. D'autres fois elle se soulève, s'avance ; elle repose sur la pointe des pieds, on la dirait prête à s'échapper ; les mains s'élèvent, se joignent, les lèvres s'agitent, elle est comme haletante, le regard s'anime ; cette figure commune avant l'extase, se transfigure et s'illumine d'une beauté vraiment idéale.

Ajoutez à ce spectacle l'appareil des stigmates : le front couronné de son diadème sanglant d'où le sang descend en filets le long des tempes et des joues, des mains petites et blanches, marquées à leur centre d'une plaie mystérieuse, d'où partent comme des rayons des traînées de sang.

Comme Marie de Moerl, Louise Lateau représente la passion et agonise (94).

CHAPITRE V

Le juif-errantisme. — La léthargie.



Fig. 14. — Le Juif-Errant, d'après une image populaire tirée du cabinet des Estampes à la Bibliothèque Nationale.

En général, les détraqués hystériques n'aiment point rester en place. Leur humeur ne s'accommode pas à voir toujours les mêmes scènes. Ils cherchent le mieux infatigablement et ne le trouvent jamais.

Pour Bénédict, TOUT VAGAGOND SERAIT NEURASTHÉNIQUE ; il ne peut s'astreindre à une occupation stable, et change toujours sans aucun motif.

Tels ces Derviches qui parcourent l'Asie musulmane et, de temps en temps, s'offrent en spectacle, tournant et hurlant.

Tels ces moines bouddhistes, décrits par le père Huc (10) et qui parcourent sans cesse le Tibet.

Parfois, une secte entière inscrit le vagabondage comme précepte religieux.

En Russie, les Biegouny (19) ou fuyards ne font que courir d'un endroit à l'autre. Ils n'admettent ni les mariages, ni l'impôt, ni la loi. De temps en temps, un fuyard s'exaspère, attaque un pope, fait du bruit dans l'église. On les retrouve en Sibérie, jusque dans l'Altaï.

Les Molokanes préfèrent le Caucase où ils errent à la recherche de la terre promise.

Les Stranniki ou Errants parcourent sans cesse les forêts et les montagnes, à la recherche de « l'eau blanche » qui les purifiera de leurs péchés et leur procurera des trésors sans fin.

Au XVIe siècle, sévit en Europe occidentale une épidémie analogue. Des masses d'anabaptistes parcouraient la Suisse, l'Alsace, la Pologne, l'Allemagne, rebaptisant les chrétiens et entraînant à leur suite des flots de paysans enrégimentés.

Mais l'histoire la plus curieuse est celle du Juif errant que nous décrivent Charcot et Meige (20). Ce malheureux, aux traits fatigués, à l'aspect triste et minable, aux vêtements en haillons, à la barbe longue et broussailleuse, qui parcourait l'Europe sans pouvoir jamais s'arrêter, était légendaire au moyen âge (fig. 14).

Il en existe encore. Il y a peu d'années, il en arrivait à la Salpêtrière, attirés par la renommée du maître, demandant la guérison de mille maux imaginaires, céphalée, lumbago, douleurs névralgiques, tels qu'en accusent les hystéro-neurasthéniques.

Tous ces malades étaient juifs, provenant des contrées les plus lointaines, Pologne, Russie et même au Turkestan. Ils récitaient leur long chapelet de misères, restaient hospitalisés quelques semaines, puis repartaient poussés par la force invisible.

Ces neurasthéniques détraqués ont donné naissance à la vieille et si intéressante histoire.

Ceux-ci ont encore conscience d'eux-mêmes. Ils pérégrinent sans cesse à la recherche de la guérison introuvable. D'autres malades voyagent en état de somnambulisme. Ils partent un jour de chez eux et se retrouvent tout étonnés à plusieurs centaines de kilomètres. Ils ne se rappellent rien, ni le départ, ni les circonstances du voyage. C'est le mal comitial ambulatoire.

D'autres ambulants sont des aliénés voyageurs. Victimes d'hallucinations, ils entendent une voix qui leur dit : « Tu es roi, tu es Dieu, » et ils partent à la recherche de leur royaume et de leurs adorateurs. Un Juif errant d'autrefois, dont l'histoire nous est parvenue, croyait être le Messie immortel.

A l'opposé de l'éternel voyageur, l'éternel endormi. La léthargie a été regardée comme un acte agréable à Dieu. L'âme quittait le corps pour aller dans le céleste empire.

Le réveil était un retour voulu par les Dieux. Il s'agissait chez les Grecs d'une véritable erreur des Parques. Un certain Antillus (14) étant mort, nous dit Plutarque, descendit dans l'Adès, mais il fut aussitôt renvoyé dans le monde des vivants. Les conduc-

teurs qui l'avaient amené, reçurent une semonce sévère ; envoyés pour se saisir du corroyeur Nicandas, ils s'étaient trompés.

Fait singulier, la même histoire existe chez les Bouddhistes. La léthargie y est aussi regardée comme une méprise, volontaire ou non, du roi des enfers. Dans un conte annamite, une femme de Sadec meurt. Après une nuit de catalepsie, elle revient à elle et rapporte que le fils du roi des enfers l'a renvoyée sur la terre. Dans un autre récit d'origine taoïste, un homme revient sur la terre après avoir été sévèrement réprimandé aux enfers.

Chez les Indiens, les Fakirs se sont faits une spécialité de ces résurrections. Pour glorifier leurs Dieux, ils arrivent par une longue pratique à obtenir un état léthargique prolongé. Kuhn (21) notamment a observé deux cas de la sincérité desquels il n'avait pas la moindre raison de douter. L'un des fakirs en question était resté enterré six semaines, l'autre dix jours. Pour y arriver, les fakirs, hystériques avérés, usent de tous les moyens d'entraînement. Mortification du corps par un régime alimentaire spécial, surtout le lait, emploi à l'intérieur de haschich et d'autres végétaux d'eux seuls connus, position spéciale du corps pendant de longues heures, etc. Quand le fakir a suffisamment pratiqué, il se bouche le nez et les oreilles avec de la cire, se met par terre, prend une des poses prescrites par le livre sacré et tombe à l'état d'hypnose à force de regarder fixement le bout de son nez.

Au début de l'hypnose, le fakir est halluciné. Il

entend des sons, voit des anges, sa figure exprime un sentiment de béatitude. Mais petit à petit, la conscience disparaît et le corps acquiert une rigidité spéciale à mesure que « l'esprit va rejoindre l'âme du monde ».

On a été tenté de nier ces faits comme trop extraordinaires. Il s'en est produit pourtant d'analogues dans nos pays. L'état léthargique, en effet, qu'on provoque chez les hystériques, arrive parfois spontanément et peut être assez profond pour simuler la mort. De temps à autre même, les journaux rappellent des erreurs lamentables de léthargiques enterrés.

Un des faits les plus curieux est celui rapporté par Bouchut (22) d'une léthargique mariée que son amant aurait déterrée pour la voir une dernière fois. Il l'aurait trouvée vivante et aurait vécu de nombreuses années avec la prétendue décédée. Cet imbroglio, qui donna lieu à un procès rapporté par la *Gazette des Tribunaux* dans la première moitié de ce siècle, a excité la verve de plusieurs romanciers.

Tout dernièrement, un cas de léthargie s'est produit à Thenelles (23). Une fille de vingt-cinq ans, à la suite d'une violente émotion, tomba en léthargie avec anesthésie, diminution des sécrétions et de la respiration. Elle reste dans cet état de sommeil apparent avec occlusion des paupières depuis plusieurs années et on la nourrit artificiellement. On a cité d'autres observations de sommeil persistant des mois et des années.

D'ailleurs, des faits analogues sont très communs chez les animaux (24).

Aux premières atteintes du froid, chauves-souris, hérissons, loirs, marmottes, hunsters, gerboises, saumons, s'endorment. L'hiver n'est pas en cause, car tanrec, échidné, pétrel, albatros des tropiques, grands serpents tombent aussi en léthargie sous le ciel de l'équateur. Cela ne survient pas spontanément. Pour y parvenir, l'animal se soumettrait à un jeûne volontaire. La respiration se ralentit et devient à peine perceptible, le sang quitte les extrémités, se refroidit, la sensibilité disparaît au point qu'on peut agiter les animaux, les disséquer même sans les tirer de leur torpeur. Ceci rappelle une gravure ancienne : elle représente une dissection humaine, quand on arriva au cœur, il battait encore. Le fait serait arrivé à André Vésale.

Quelques espèces qui ne sont pas sujettes à cet état, peuvent le prendre en certaines occasions. M. Leroux a vu les hirondelles et martinets passer l'hiver entier dans nos climats, plongés dans un sommeil léthargique. Une hirondelle, abattue par le fouet d'un cocher au mois d'octobre, fut enveloppée dans un rouleau de ouate, déposée dans un tiroir, puis oubliée. Au printemps, on la retrouva vivante, bien que toujours en léthargie. D'ailleurs, plusieurs zoologistes du siècle dernier avaient observé dans des trous de mur des hirondelles ou martinets plongés dans un sommeil hibernal ; elles ne se réveillaient qu'aux premiers rayons du soleil. Les moutons mêmes pourraient, d'après le professeur Dewar (25),

tomber en léthargie. Dix-huit moutons, perdus sous la neige le 6 janvier, furent retrouvés fort maigris, mais vivants, le 15 février. Ils avaient vécu de quelques bruyères dans un étroit espace ; ils s'étaient donc trouvés dans un état voisin de l'hibernation.

CHAPITRE VI

Vénération des fous et des personnages hystériques. Ces derniers deviennent sorciers et prêtres. — Pratiques pour arriver à être sorcier.

Hystériques, névrosés, fous même, sont pour tous les peuples l'objet d'une grande vénération : ON CROIT QU'ILS COMMUNIQUENT AVEC LES DIEUX.

Car on ne distingue point l'attaque hystérique et la démence passagère de la folie, état chronique permanent (fig. 15).

Les fous étaient vénérés et inviolables chez les Hébreux. La Bible nous montre David simulant la folie pour ne pas être tué ; il se souille la barbe, salit les portes. Le roi de Geth, Achis dit : « N'ai-je point assez de fous ici pour que celui-ci vienne devant moi ? »

Comme en langue arabe, la Bible emploie le mot fou pour celui de prophète et réciproquement.

En Barbarie, les santons-fous ont toutes les permissions. Un d'eux, violait dans le bain public, une mariée ; compagnes et mari s'en réjouissaient. Dans l'Inde, certains fous sont aimés et consultés par les brahmines et de nombreuses sectes s'assujettissent à des prescriptions insensées, ordonnées par eux.

Les disciples de Tao, en Chine, demandent l'avenir aux fous. Chez nous, en certaines provinces, un enfant fou, attire le bonheur sur sa famille. Dans les Alpes, le crétin est craint et vénéré.

Mais le fou est incapable d'actes logiques : les consultations qu'on peut obtenir de lui sont forcément livrées aux caprices d'un cerveau hagard. Il en est bien autrement de l'hystérique. Celui-ci, même en état d'exaltation, sait ce qu'il faut répondre, est capable de logique, saura mener à bien ses affaires, prendre souci de sa réputation.

Il deviendra prêtre et sorcier.

Les sauvages consultent le sorcier en toutes occasions ; il prédit l'avenir, commande aux éléments, à la pluie, aux vents, à la mer. Il désigne les coupables, guérit les malades, dirige les guerres : son rôle est immense.

L'hystérique devint prêtre et sorcier et réciproquement, pour occuper ces fonctions, il fallut être hystérique. N'est pas sorcier qui veut, mais le sujet seul qui fait ses preuves. Les sorciers ne se bornèrent plus à la danse et à la musique qui, pratiquées chez tous les peuples, amènent la frénésie, les convulsions et l'extase.

Leur science alla plus loin. Ils surent provoquer l'accès aussi bien que les médecins actuels et même se rendre hystériques par des pratiques savantes, dont nous commençons à peine à soupçonner l'importance.

Ils agissent sur la vue par la lumière, sur l'ouïe par le bruit, sur le tact par des pressions, sur le goût,

sur l'odorat, sur le corps entier par le jeûne, par des poisons et enfin par l'action directe sur l'esprit au moyen de pratiques spéciales.

Pour obtenir l'extase, le prêtre fidgien fixe longuement, au milieu d'un profond silence, un ornement en baleine. Le dieu s'empare de lui et répond aux questions (14).

En Polynésie, l'extase est héréditaire dans certaines familles.

A Taïti, pour entrer dans l'ordre renommé des Aréois, il fallait donner des preuves d'inspiration divine. Les Peaux-Rouges consultent le prêtre. Celui-ci, d'après le récit d'Alexandre Henri au siècle dernier, entre dans une tente préparée pour la circonstance. Aussitôt on entend un « horrible concert, mêlé de plaintes, de sanglots, la tente est secouée



Fig. 15. — L'Image du délire. Statue de la 1re moitié du XVIIe siècle au Rijks Muséum d'Amsterdam[1].

[1] Voici ce que disent de cette statue P. Richer et H. Meige qui l'ont étudiée. Il s'agit de convulsions de nature hystérique. « La figure de la femme est particulièrement bien traitée et il

comme par une main magique. Puis une voix faible et basse, comme celle d'un jeune chien, se fait entendre. C'est la voix de la Grande Tortue, l'ancêtre de la tribu. On la questionne, et elle répond sur tout ».

Pour être possédé du dieu, le sorcier patagon bat du tambour et agite sa crécelle. Mais chez les Veddahs de Ceylan, il lui suffit de danser jusqu'à ce que les vertiges surviennent.

D'autres races plus civilisées ont des pratiques plus complexes.

Aux Indes, le fakir contemple pendant de longues heures un point imaginaire de l'espace, prend des postures gênées. Certains, prétend-on, restent jusqu'à la mort les bras élevés en l'air.

n'est pas douteux que l'artiste ait eu plus d'une fois l'occasion de voir la variété démoniaque de l'attaque d'hystérie. La bouche ouverte, contournée, la langue tirée de côté, les globes oculaires convulsivement relevés en haut, les muscles sourciliers énergiquement contractés, tous ces détails si caractéristiques sont rendus avec une vérité saisissante.

« Le renversement du corps et de la tête en arrière, la saillie du cou et de la poitrine viennent compléter la ressemblance.

« Le mouvement des bras est fort heureusement disposé pour ajouter encore à l'impression de convulsion violente.

« Les cheveux longs et abondants sont tiraillés en deux directions opposées, en haut par la main gauche, en bas par la main droite, et l'on sait qu'il est fréquent de voir les hystériques en attaque saisir à pleines mains leur chevelure, souvent même s'arracher des poignées de cheveux.

« L'attitude des jambes est moins typique; on sent que l'artiste a été obligé de sacrifier à certaines exigences de métier pour équilibrer son sujet.

« Cette statue mérite une des premières places parmi les monuments figurés qui reproduisent, avec le plus grand souci de la vérité, un désordre pathologique.

Des règles précises pour évoquer sont indiquées dans le livre sacré des *Pitris* : « L'initié doit se préparer par le jeûne et la prière, puis il s'isolera des choses extérieures, s'absorbera dans la pensée unique de l'esprit qu'il veut évoquer. Enfin il prononcera les terribles formules d'évocation qui donnent la mort, quand elles ne sont pas prononcées par une bouche pure. »



Fig. 16. — Un ermite à Kioto d'après une peinture japonaise.

A quelle intensité de suggestion doit parvenir le croyant qui prononce ces terribles formules !

Le nirvâna ou extase est la félicité suprême des bouddhistes. Afin de n'en être point distraits, au Tibet les lamas contemplatifs (10), semblables à des aigles, ont choisi pour bâtir leurs aires les endroits les plus inaccessibles. Les uns ont creusé leur retraite dans la roche vive ; les autres demeurent dans des cellules de bois appliquées à la montagne comme d'énormes nids d'hirondelles ; quelques morceaux de bois plantés dans le rocher

leur servent d'échelons pour monter et descendre.

Ainsi autrefois les moines stylites d'Egypte vivaient sur le haut d'une colonne, immobiles, extatiques. Ainsi aujourd'hui les moines de l'Athos, en haut de leur mont, ne communiquent avec le dehors qu'au moyen de corbeilles. Eux aussi recherchent l'extase en fixant leur ombilic, d'où le nom d'omphalo-psychiens.

Les Bouddhistes ont des règles plus complexes pour atteindre le nirvàna, félicité suprême.

L'approche du moment où le dévot atteindra la possession des qualités surnaturelles, est indiquée par différents signes, tels que rêves agréables, diffusion de parfums délicieux, etc. Il faut faire des offrandes particulières aux Bouddhas, ne prendre pendant deux ou même quatre jours que la quantité de nourriture strictement indispensable (10). Alors l'extase arrive et la vision du Dieu. Bouddha apparut ainsi à Hiouen Thsang, dans la caverne sacrée, au VII[e] siècle de notre ère. Le narrateur nous détaille par le menu tous les moyens employés.

Entré dans la caverne, il fit cent salutations, mais ne vit rien. Alors il se reprocha amèrement ses fautes, pleura, poussa de grands cris, et récita ses prières en se prosternant après chaque strophe. Il vit apparaître sur le mur une lueur qui s'éteignit à l'instant. Dans un transport d'enthousiasme et d'amour, il jura de ne pas quitter la grotte qu'il n'eût vu l'ombre de Bouddha. Il continua ses hommages. A la deux centième salutation, la grotte fut inondée de lumière et Bouddha apparut.

Dans le nord de la Chine, les sorcières évoquent les morts. Au bruit des tambours, dans une chambre éclairée par de grandes chandelles et à côté d'une table où se trouvent des viandes et des gobelets de vin, une jeune femme soutenue par deux hommes se livre à une danse particulière. Elle ne tarde pas à entrer dans un état d'exaltation difficile à décrire, prononce des paroles incohérentes, et, les yeux hagards, tombe épuisée sur le sol quand on cesse de la soutenir.

Puis elle se lève, appelle les parents défunts et les interroge. Les assistants observent son visage, triste ou souriant, et lui posent des questions auxquelles elle répond comme si elle était l'écho des défunts.

Chez les Romains existait une pratique analogue; par les crises hystériques se faisait l'évocation des morts. Lucain, dans sa *Pharsale*, montre l'évocation d'un soldat romain par une mégère sur l'ordre de Sextus, fils de Pompée, qui veut connaître le résultat de la bataille de Pharsale.

Les Chamans ou prêtres mongols pratiquent l'hypnotisme. Bizarrement attifés, chargés de sonnettes et de ferraille, ils opèrent en battant du tambourin magique et fixent, en sautant et hurlant, une ouverture pratiquée dans la partie supérieure de la hutte ou de la tente. Ces exercices les font tomber en *catalepsie*, accident tenu pour très heureux. Après ces attaques, ils peuvent sûrement rendre des oracles.

Les devins ne recherchent pas seulement quelques accès, ils s'attachent à devenir hystériques. Un des moyens les plus sûrs et les plus usités, est le *jeûne*

(14). Il est en honneur dans un grand nombre de religions, et est regardé comme le plus sûr moyen de se mettre en communication avec la divinité. Les visions arrivent à la suite de ces jeûnes. Le Groenlandais, perdu dans la contemplation, amaigri par le jeûne, est secoué à chaque instant par d'horribles convulsions et assiste à d'effroyables scènes : il voit avec épouvante défiler devant lui des figures imaginaires d'hommes et d'animaux qu'il prend pour des apparitions d'esprits.

Certains sujets très hystériques s'exercent à jeûner pour devenir sorciers. A Haïti, le jeûne constitue la plus grande partie de l'*éducation* de quiconque prétend à cette fonction.

Pour devenir magicien chez les Abipones, il fallait s'asseoir pendant plusieurs jours sous un vieux saule au bord d'un lac, et s'abstenir de nourriture jusqu'à ce que le corps et l'esprit, devenus libres et légers, fussent capables de percer l'avenir.

Les Zoulous n'ont pas confiance en un prophète gras. Il est chez eux passé en proverbe « que le corps rempli constamment ne saurait apercevoir les choses secrètes ».

Par le jeûne, le yogi hindou se prépare à voir les Dieux. Suivant la légende, le roi Vasava Datta et sa femme, après avoir fait solennellement pénitence et jeûné pendant trois jours, virent en songe Siva et conversèrent avec lui.

Le jeûne est aujourd'hui encore en honneur parmi les prophètes et illuminés. Dans une secte religieuse russe, le néoschtoundisme, le jeûne est en honneur

au point que la plupart jeûnent plusieurs fois par semaine. Un sectaire s'abstint même de manger pendant cinquante jours. D'ailleurs l'état hystérique facilite les jeûnes prolongés; souvent sans motif religieux, les hystériques refusent toute nourriture. Le jeûne provoqué par l'hystérie contribue ici à l'entretenir.

Les bains à l'étuve sont d'un emploi fréquent chez les sauvages des deux Amériques en tant que moyen curatif et que rite religieux. On les prend dans de petites huttes très basses, au moyen d'eau chauffée avec des pierres. La congestion cérébrale détermine le délire et les hallucinations. La sueur est regardée comme une offrande agréable aux esprits.

Souvent il est difficile de parvenir au grade de magicien; on passe un concours qui n'est pas moins pénible que ceux qu'on impose à la jeunesse française.

Chez les Algonquins, le postulant au titre de sorcier, après des jeûnes répétés, raconte ses *visions* aux vieillards de la tribu qui jugent s'il est doué du don de prophétie.

Le sorcier australien doit compléter son initiation au monde des esprits, grâce à une extase qui dure deux ou trois jours.

Chez les Esquimaux, il y a des sorciers vulgaires et d'autres en titre ou angeloks. Ceux-ci s'imposent une initiation volontaire : un temps de retraite, des jeûnes après lesquels ils finissent par avoir des visions, des convulsions.

D'autres fois la charge de sorcier passe du père au

fils. Chez les Chamans, cette profession tend à devenir *héréditaire* dans certaines familles.

Chez les Zoulous, il en est souvent de même, d'après le Dr Callaway. Il rapporte des symptômes accusés par un de ces devins. L'homme appartenait à une famille très nerveuse et dont presque tous les membres devenaient sorciers. C'est un poids énorme qui l'accable, des rêves effrayants, des visions qu'il a tout éveillé, des airs qu'il sait chanter sans les avoir jamais appris, la sensation d'un transport à travers les airs. Enfin parfois le jeûne ne suffit pas et le devin a recours à des *drogues*.

On use des poisons les plus variés. Nombre d'entre eux ne sont pas encore dans notre pharmacologie.

Le sorcier de Guyane, jeûne et se flagelle, avale une potion composée de jus de tabac qui amène des vomissements sanguinolents. Alors il est arrivé à l'état de convulsionnaire et mérite la confiance. Souvent on ajoute au jeûne l'emploi de la poudre de cohoba ou de cutupa que les insulaires des Antilles et les Omaguas, riverains de l'Amazone, s'introduisent dans le nez en l'aspirant à l'aide d'un tuyau en forme d'Y et dont l'usage produit une ivresse qui dure vingt-quatre heures.

Ailleurs on emploie des narcotiques, comme la graine du datura sanguineæ chez les Indiens de l'isthme de Darien, ou la potion que prenaient les prêtres du Pérou pour converser avec les fétiches et qu'ils préparaient avec la même plante.

Les Mexicains provoquaient du délire à l'aide d'une infusion de graines d'ololiukqui.

Les sorciers du Brésil avalent la fumée de tabac pour tomber en extase. Dans le bas Amazone, on emploie couramment le parica comme substance hypnotisante.

Nos ancêtres, les Aryens avaient déifié le suc fermenté de l'Asclepias acida, « le soma ». Les devins romains buvaient une décoction d'alkékenge pour prophétiser.

La Pythie s'exaltait en respirant les vapeurs délétères qui sortaient du sol.

Les Scythes, d'après Hérodote, s'enivraient avec du chanvre. On en jetait les graines avec des pierres chauffées au rouge dans une auge pleine d'eau placée en une tente hermétiquement fermée.

Pour se rendre au sabbat, les sorciers du moyen âge prenaient des solanées, la jusquiame, la belladone, l'opium dont ils avaient formé une pommade.

En 1660, Gassendi eut occasion d'interroger un sorcier (*Physique*, l. VIII, ch. VIII). Il rencontra des paysans qui l'emmenaient bien garrotté. Il le fit conduire chez lui et lui promit la liberté s'il disait toute la vérité : « Monsieur, avoua le berger, je vais tous les jours au sabbat. Un de mes amis m'a donné le baume qu'il faut avaler, et je suis reçu sorcier depuis près de trois ans. » Il sortit de sa poche une boîte dans laquelle il y avait un opiat. Il en prit pour lui la grosseur d'une noix, en donna autant au philosophe, lui dit de l'avaler, puis de se coucher sous la cheminée, l'assurant que peu après, il viendrait un démon, sous la figure d'un gros chat, l'emporter au

sabbat, et que les sorciers avaient coutume de s'y rendre portés sur de pareilles montures.

Gassendi feignit d'avaler la drogue, et laissa le sorcier prendre la sienne. Quelques minutes après, ce dernier parut étourdi et comme ivre. Il s'endormit, et pendant son sommeil, il parla continuellement, et débita mille extravagances : il conversait avec tous les démons et parlait avec ses camarades qu'il croyait magiciens comme lui.

Au bout de quelques heures, s'éveillant : « Eh bien, dit-il à Gassendi, vous devez être content de la manière dont le bouc vous a reçu ? C'est un grand honneur d'avoir été admis dès le premier jour. » Il conta ensuite toutes les histoires qu'on débite sur ces prétendus sabbats.

Gassendi le désabusa de son erreur. Il fit devant lui l'expérience de son baume sur un chien, qui s'endormit après avoir avalé le narcotique.

En Orient, on mange du haschich, dont les effets sont bien connus : il donne une grande acuité des sens, provoque des hallucinations ; on s'imagine transporté en des lieux éloignés dont on perçoit tous les détails.

Enfin il dédouble la personnalité (17). Que la pensée se porte volontairement ou par suggestion étrangère sur un être quelconque, un lion par exemple, le sujet ne tardera pas à croire qu'il n'est plus lui, mais l'animal auquel il pense. Il lutte, mais en vain et en arrive à imiter les mouvements et les rugissements.

Pour le fanatique cette transformation était réelle.

L'opium qu'on fume aux Indes, en Chine, en Perse,

est aussi une drogue hallucinante. L'imagination déréglée transporte le fumeur aux pays des souvenirs lointains, la mémoire précise les moindres détails qui apparaissent réels, et les associations d'idées se déroulent fantastiquement sans aucune peine.

Comme nous sommes loin de l'ancienne conception des sceptiques qui considéraient sorciers et devins comme des imposteurs ! Ils sont en réalité les premières victimes et les premières dupes de leur hystérie.

CHAPITRE VII

Le sorcier, être malfaisant. — Crimes imaginaires et crimes réels. — Le mauvais œil.



Fig. 17. — Hystérique démente de la Salpêtrière d'après une photographie de P. Londe. Elle rappelle bien le type de sorcière.

Le puissant est suspecté. S'il peut faire le bien, IL PEUT AUSSI FAIRE LE MAL. L'autorité porte ombrage. Aussi tout n'est-il pas félicité parfaite dans le métier de sorcier. On peut le soupçonner d'actes méchants.

Il ensorcèle, envoûte, donne les maladies et la mort. Le roi vaincu s'en prendra aux sorciers. De même le paysan si la pluie ne tombe pas, si sa récolte ne pousse pas, si l'orage la détruit.

Puis il y a les rivalités. Tel sorcier, désireux de supplanter un collègue qui détourne sa clientèle, emploie la calomnie et le perd. Les récits des voyageurs sont pleins de procès et d'exécutions de ce genre.

Tantôt on s'en prend au sorcier parce que ses prédictions heureuses ne se réalisent pas.

Le Bushman ne le paie qu'après accomplissement de sa prophétie, sinon il le dépouille, le mutile d'une oreille, le tue même. Souvent on le soupçonne d'avoir jeté des sorts sur un notable. Le voilà traduit devant le palabre et jugé par les anciens ; s'il est coupable, la mort.

Un nègre se croit ensorcelé, il en perd le boire et le manger, a des visions, terrifie le village et finit par désigner un sorcier. Gare à celui-ci s'il a déjà mauvaise réputation.

Des maléfices ont été commis. Pour en connaître l'auteur, les Cafres s'adressent à une vieille femme qui exerce la seule magie bénigne. Elle s'endort afin de voir en songe le sorcier, et tous l'attendent en chantant, dansant et frappant des mains. Puis elle sort de la hutte, reçoit des zagaies, fait mine d'hésiter, rentre à nouveau. Alors elle se peint de blanc le contour de l'œil, le bras et la jambe gauches, de noir les mêmes parties du corps, à droite, se ceint les hanches d'un tablier, sort, hésite encore. On la couvre de manteaux, on l'implore. Elle court à travers la foule et, du bois des zagaies, frappe le coupable.

Si les Manganias soupçonnent un maléfice, un sorcier charme deux bâtons qu'il remet à quatre jeunes gars. Chacun en prend une extrémité et ils les mettent en croix. Ainsi unis en grappe, ils courent et tournoient, furieux, les traits convulsés, l'écume à la bouche, tombent enfin épuisés devant une cabane du village : celle du coupable (27).

Un songe peut désigner le sorcier criminel. Pour obtenir cette révélation, dans certaines parties de l'Inde, au-dessus d'un amas de balayures, on suspend dans une corbeille la divinité avec des grains de riz, des parfums et des fleurs; on se couche non loin dans un endroit pur, la tête tournée vers l'Orient, on chante une formule déterminée, puis on observe un profond silence et l'on s'endort. Le sorcier apparaîtra dans le rêve.

Quelqu'un meurt-il subitement, la mort ne paraît point naturelle. Quel sorcier l'a tué ?

Chez les Somraïs, dit Nachtigal, deux prêtres saisissent le mort par les pieds et par la tête. Ils marchent en hésitant d'abord; puis peu à peu l'esprit du mort les envahit, ils accélèrent et ne s'arrêtent qu'à la maison du coupable.

Chez les Saras, le prêtre se coiffe d'une gerbe de certaines plantes. Il hésite, puis, poussé par la volonté divine, va droit au coupable (27).

Marcel Monnier nous a fait une description saisissante des funérailles de Namarou. Le féticheur et ses acolytes, portant la civière, se dirigent vers le temple. Le féticheur invoque Sakarabron.

« Les deux hommes ont placé la civière sur leur tête : frémissants, ils attendent, ils hésitent. Indifférents tout à l'heure, un frisson les secoue, leurs faces se convulsent; ils fléchissent sous le léger fardeau. Ils ne s'appartiennent plus; un singulier phénomène de suggestion en fait les dociles instruments du sorcier qui, d'un geste irrésistible, les ploie, les lance en avant. Ils détalent, ils bondissent, parcourant le village

en tous sens, heurtant les cases de-ci de-là. Parfois, ils s'appuient à une porte, aux écoutes, et repartent d'un train fou.

Il est plus de midi quand, pour la vingtième fois, les deux énergumènes reviennent près de l'enclos sacré, où ils s'arrêtent enfin haletants, une écume aux lèvres. Ils s'adossent têtus, à la palissade, d'où l'on ne peut les arracher. Le crime n'a pas été commis par un humain. C'est de là que, la nuit dernière, les fétiches ont frappé Namarou. Elle est jugée maintenant ; son corps ne reposera pas dans la terre ; on l'abandonnera dans les bois (11). »

D'autres fois le mort lui-même réclame la punition de celui qui lui a jeté un sort. Les survivants interrogent le cadavre, et interprètent certains signes comme des réponses.

L'ACTE MÉCHANT N'EST PAS TOUJOURS IMAGINAIRE. Les sorciers peuvent être victimes de leur hystérie. Ils obéissent à des impulsions qui leur font commettre des crimes. En Sibérie, on relate chez les tribus indigènes de nombreux cas de myriachite, actes insensés, parfois criminels, irrésistibles, commis malgré la volonté du sujet (28).

A Java, un fanatique se prend de colère insensée. Il détale par les rues, kriss en main, frappant de-ci de-là. On s'enfuit terrifié, puis on traque la bête fauve et on la tue.

Mêmes faits, dits jumping, peuvent se produire dans l'Amérique du Nord.

D'autres fois la méchanceté est voulue. Le sorcier

profite réellement de son pouvoir suggestionnant.

Les Ezidi, petit peuple de la Turquie d'Asie, ont un culte particulier pour le diable. Si on trace avec le bout d'une canne un cercle sur la terre autour d'un Ezidi, il y restera enfermé et n'osera jamais franchir

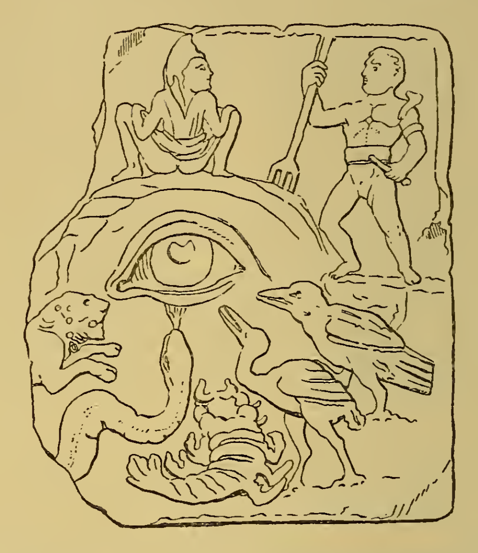


Fig. 18. — Bas-relief prophylactique (hauteur 0m,51 largeur 0m,48) étudié par Millengen et Bœttiger. On y voit l'œil qui fascine les animaux.

la ligne fascinatrice. Il se débattra comme une bête fauve dans sa cage, il y mourra de faim, mais restera quand même cloué sur place. Les Arméniens et les Mahométans s'amusent souvent à tracer ce cercle maudit autour des Ezidi endormis, et à assister à leur rage au réveil (15).

On craint donc les sorciers, bien qu'on les vénère. On les paie de leurs bons offices, mais on se venge de leurs maléfices. La crédulité va même plus loin.

Elle ne craint pas seulement l'acte, mais le pouvoir malfaisant. Cette puissance hypnotique réside surtout dans le regard, qui trouble et fascine, du jettator ou MAUVAIS ŒIL. Ce pouvoir fascinateur est surtout connu des Napolitains, mais d'autres peuples l'ont observé. Australiens, Néo-Calédoniens, Indiens d'Amérique, etc., etc., craignent le mauvais œil. Pour les Laotiens, les rayons qui en sortent donneraient la mort. Contre lui, on emploie les amulettes. Ainsi faisaient les anciens Romains (fig. 18), ainsi font encore les Turcs, les Juifs du Maroc, les Cypriotes. Les Harrars d'Afrique s'en préservent au moyen d'une décoction de plantes.

En quoi consiste le mauvais œil? Les descriptions en ont beaucoup varié.

« Ceux-là charment facilement, dit Didymus, qui sont maigres et mélancoliques, ont deux prunelles en chaque œil, ou bien l'effigie d'un cheval en l'un d'eux, ont les yeux enfoncez et comme avallez en une fosse (29). »

« Parmi les modernes, nous dit Tuchmann, seuls les Italiens méridionaux, nous ont donné du fascinateur inconscient une description complète : il est maigre, a le visage creux, le teint pâle, de gros yeux qui ont quelque chose de ceux du crapaud et qu'il masque ordinairement avec des lunettes : le nez est gros et le regard perçant. Dans la province de Naples, le fascinateur est plus dangereux s'il porte des lunettes. En Sicile, le portrait subit quelques modifications : le teint est olivâtre, les yeux petits, le nez long et crochu, et le cou long.

« Chez nous, on considère comme très dangereux les gens aux yeux caves, ombragés de sourcils proéminents, qui exhalent des aisselles une odeur désagréable ou se font remarquer par leur malpropreté et leur mine basse ; qui louchent, ont des yeux vert de mer, d'un éclat sombre et d'une expression sinistre. En Allemagne, les gens, aux yeux sombres, perçants, caves et rouges ont le mauvais œil. En Espagne, les fascinateurs ont de gros yeux vairons, de couleur incertaine ou variée, ou les prunelles de couleur différente ou d'inégale grandeur. Les peuples slaves se défient des yeux profonds, très convexes et au regard sombre. En Russie, l'œil noir est particulièrement malfaisant. Les Turcs et les Syriens redoutent les gens dont le cristallin est bleu clair ou gris. Dans la Haute-Egypte et sur les rives de la mer Rouge, les yeux des fascinateurs sont les mêmes que ceux des autres individus, mais ils sont creux et paraissent vides.

« Les Circassiens reconnaissent aux yeux le jettator. En Masonie, si l'on est regardé par une personne qui a les yeux malades, on devient ensorcelé. Aux îles Havaï, des malheurs sont à craindre si l'on rencontre une personne dont les yeux sont malades ou enflammés.

« Dans le Berry, on reconnaît les jettators à leurs mœurs sombres et bizarres. Ils cherchent constamment la solitude ; autant ils parlent et gesticulent lorsqu'ils sont seuls, autant ils se montrent tranquilles et silencieux en compagnie. Ils ont l'œil perçant et subtil ; mais ce n'est que par *éclair*, disent

les paysans, qu'ils envisagent les gens, car d'habitude, ils *regardent en dedans*.

« En Italie et en Styrie, les individus qui louchent sont fascinateurs. Chez les Gypsies anglais, ils portent malheur. « Ne fixe point ton regard sur le « louche, il te donnerait le mauvais œil, » disent les Turcs.

« En Transylvanie, en Styrie, en Carinthie et en Hongrie, le pouvoir de fascination est spécialement attribué aux gens dont les sourcils se joignent au-dessus du nez ; en Irlande, à ceux qui ont des sourcils noirs proéminents.

« Enfin, on peut reconnaître un fascinateur à la couleur rouge de ses cheveux ou de sa barbe. Les roux, ont toujours eu mauvaise réputation. Dans l'Egypte ancienne, ils étaient injuriés et outragés ; pendant les jours caniculaires, ils étaient sacrifiés sur le tombeau d'Osiris. On avait également de l'aversion pour eux en Chine, dans les îles de la Méditerranée et en Écosse ; ils sont encore très suspects aux Turcs. Les chrétiens représentent volontiers Judas Iscariote avec une barbe rousse : « Ne laisse pas l'œil d'un homme rouge s'arrêter sur toi, » est, en Irlande, une locution familière. « Barbe rouge, espèce de diable, » « barbe rouge, va au diable, » dit-on en Allemagne et dans le canton d'Argau. Chez les Basques, il faut également éviter les gens à barbe rousse (26). »

Le type que l'on craint le plus est celui qui diffère beaucoup du commun de la race, car son étrangeté frappe et porte à craindre.

CHAPITRE VIII

La possession démoniaque au moyen âge.
Lycanthropie. — Incubes.

Pendant le moyen âge et la Renaissance, on n'eut pas de rapports qu'avec le seul Dieu ; LE DIABLE VENAIT



Fig. 19. — Attaque démoniaque chez une hystérique, d'après un dessin exécuté sur nature par P. Richer.

RENDRE VISITE A L'HYSTÉRIQUE (fig. 19). Des intelligences puissantes, des esprits critiques, comme

Luther, Calvin, Zwingle, de Colampade, Mélanchthon, Knox, conversèrent avec le démon, tout comme Jésus sur la montagne. Luther lui jeta même, dit-on, un encrier à la tête.

L'Anglais Pordage et ses disciples font en 1651 des récits de visions diaboliques; les puissances de l'enfer processionnent devant eux, au milieu de sombres nuages, dans des chars traînés par des lions, des ours, des dragons, des tigres. Venaient ensuite les esprits inférieurs avec des oreilles de chat, des griffes, les membres tordus et contrefaits (17). Ces visions persistaient, si on fermait les yeux.

En 1806, Bachzko de Kœnigsberg, pendant qu'il écrivait ses travaux politiques, était tourmenté par la vue de nègres à figure hideuse, de serpents, monstres à tête de chouette, etc., etc.

Les convulsions et autres phénomènes hystériques n'étaient pas alors regardés comme d'origine divine (fig. 20). Les démons, croyait-on, s'introduisaient, parfois nombreux, dans le corps du patient; on savait leur nom et l'on s'efforçait de les expulser.

Pour cela, le prêtre exorcisait le possédé, suivant un rituel prescrit par l'église, avec les pouvoirs de son supérieur, et préparé par le jeûne et la prière.

Au sortir de la messe, à jeun, assis et couvert, il commande intérieurement au démon d'exécuter un signe qu'il lui désigne au nom du Christ. Le démon est forcé d'obéir et révèle ainsi sa présence. Puis l'exorciste recherche les différents signes de possession. Ils sont ainsi formulés par le rituel :

1° Faculté de connaître les pensées, même non exprimées par l'exorciste.

2° Intelligence, par le possédé, des langues étrangères ou à lui inconnues et faculté de les parler.

3° Connaissance des événements futurs.

4° Connaissance de ce qui se passe dans les lieux éloignés, situés hors de la portée de la vue ordinaire.

5° Exaltation subite des facultés intellectuelles.

6° Développement de forces physiques supérieures à l'âge ou au sexe de la personne chez laquelle elles se manifestent.

7° Suspension en l'air du corps du possédé pendant un temps considérable.

Les prêtres n'étaient pas seuls à diagnostiquer la possession. On avait recours aux lumières des médecins. Ceux-ci regardaient comme signes les symptômes mêmes qui aujourd'hui caractérisent l'hystérie :

1° Le pli, courbure et remuement du corps ; les contorsions et postures étranges ; la vélocité des mouvements de la tête par devant et par derrière (convulsions hystériques) : l'enflure subite de la langue, de la gorge et du visage et le subit changement de couleur (congestions subites).

2° La privation de sentiment jusqu'à être pincé et piqué sans se plaindre (anesthésie).

3° L'immobilité de tout le corps arrivant pendant et au milieu des plus fortes agitations (catalepsie).

4° Le jappement semblable à celui d'un chien.

5° Le regard fixe sur quelque objet (hypnotisme).

6° Le fait de vomir les choses telles qu'on les a avalées.

7° Les piqûres en diverses parties du corps sans qu'il en sorte du sang (trouble vaso-moteur hystérique).



Fig. 20. — Tête de possédée.
(D'après une esquisse de Rubens au musée de Vienne.)

L'exorciste pratiquait de véritables séances d'hypnotisme, pliait le corps de diverses façons de ma-

[1] Ce dessin a été étudié par J.-M. Charcot et P. Richer dans : *Les démoniaques dans l'art.* Voici ce qu'ils en disent : La figuration des démoniaques a été pour le grand maître flamand un sujet d'intérêt spécial. Rubens sut voir la nature et il la copia avec respect. Aucun maître n'a été plus injustement discuté sur sa conception du dessin.

Tel de ses possédés offre des caractères si vrais et si saisis-

nière qu'il gardât la position, suggérait des actes, piquait le sujet pour trouver les plaques d'anesthésie, posait des questions auxquelles le démon répondait par la bouche de la possédée.

Ces séances étaient fort courues. L'une d'elles fut faite en l'honneur et sur la demande de Gaston d'Orléans, au moment de la possession de Loudun (30).

Elles n'avaient pas seulement pour mobile la curiosité. On voulait reconnaître la possession, guérir la possédée, et de plus punir le sorcier. Cette besogne incombait aux prêtres.

Croyances absolument semblables à celles des sauvages. Si on était possédé, on le devait aux sortilèges de quelqu'un qu'il fallait chercher et châtier. On demandait à la possédée qui l'avait mise en cet état. Malheur à celui qu'elle désignait.

On le saisissait comme sorcier pratiquant la diablerie active, bien différente de la passive et tout involontaire des possédés. Il était accusé de tous les crimes : il envoûtait, jetait des sorts, nouait les aiguillettes, assassinait les enfants, faisait périr le bétail, suscitait la grêle et les orages (30).

sants, que nous ne saurions rencontrer ou imaginer une représentation plus parfaite des crises.

Il a fallu toute l'intuition du génie jointe à une rare acuité d'observation, pour saisir et fixer avec tant d'effet et de sûreté les traits fondamentaux d'un tableau si changeant et si complexe. La figure de la possession créée par Rubens, est un véritable type. Elle est en même temps une image si fidèle de la nature, que sous tous ses aspects, elle demeure vraie, et que, aujourd'hui, à plus de deux siècles de distance, nous y surprenons les signes indéniables d'une affection nerveuse alors méconnue.

Quand la justice tenait un sorcier, on cherchait les stigmates et on le soumettait à la question.

La torture lui arrachait des aveux ; mais parfois, nous relatent les historiens, le sorcier restait insensible et lassait le bourreau ; on voyait un signe diabolique où nous reconnaissons aujourd'hui l'anesthésie hystérique.

Très généralement il était brûlé.

L'histoire est remplie de faits de ce genre ; aujourd'hui que l'attention est portée sur ce point, on en découvre tous les jours de nouveaux, surtout dans les histoires de couvents.

En 1609, à Marseille, deux religieuses hystériques accusèrent le prêtre Gaufridi ; il fut brûlé.

Sur les procès-verbaux de l'époque sont relatés les méfaits des démons. Nous en extrayons le passage suivant bien significatif :

« Le 26 février (procès contre Gaufridi à Aix), Asmodé, prince de luxure, commença d'agiter Magdeleine, faisant des mouvements déshonnêtes, comme il avait fait plusieurs fois à la Sainte-Baume pour l'amener à une honte... Lors... les médecins et chirurgiens lui commandèrent de cheminer, puis de s'asseoir et de s'efforcer de réprimer ces mouvements. Elle, étant en bon sens, répondit qu'elle ne pouvait en nulle façon ; ni eux-mêmes aussi ne la pouvant tenir... Cet impur démon sortait toujours par les parties honteuses, dont lui entrant et sortant, Magdeleine en avait honte. »

Magdeleine avait de grandes attaques d'hystérie avec contorsions, grands mouvements. Dans l'inter-

valle des attaques, elle avait de la contracture de l'œsophage, des secousses, des soubresauts, des mouvements de chorée rythmique, tous symptômes hystériques.

L'histoire la plus émouvante, qui a suscité maints volumes, est celle d'Urbain Grandier et des possédées de Loudun. Elle est d'ailleurs calquée sur la précédente.

Les religieuses de Loudun avaient rêvé du prêtre Urbain Grandier dont l'ombre venait dans la nuit les solliciter au péché d'amour. Les exorcismes ne firent qu'exaspérer leur mal. Elles se tordaient en convulsions et proféraient des propos obscènes.

Nulle histoire n'a fait plus couler d'encre. Les convulsions hystériques sont fort bien décrites dans les récits de l'époque ; dans ces convulsions, les religieuses ont les bras et les mains tournés, les doigts demi-fermés ; « elles tirent la langue hors de la bouche, ont la gorge enflée ; il ne paraît des yeux quasi que le blanc ». L'arc de cercle était fréquent : « elle se renversa trois fois en arrière, dit le procès-verbal, en forme d'arc, en sorte qu'elle ne touchait au pavé que de la pointe des pieds et du bout du nez. » Les convulsions étaient provoquées par les exorcismes ou survenaient souvent par simple imitation. Il y avait de l'anesthésie, les piqûres n'amenaient point de sang. Certains jours, elles se distinguaient par leur souplesse, devenaient, dans leur assoupissement, souples et maniables comme une lame de plomb, de sorte qu'on leur pliait le corps en tous sens, en avant, en arrière,

sur les côtés, jusqu'à ce que la tête touchât par terre ; et elles restaient dans la pose où on les laissait jusqu'à ce qu'on changeât lèurs attitudes. Tous symptômes bien caractéristiques de l'hystérie.

La versatilité du caractère hystérique, dit P. Richer, se révélait bien dans les rétractations que de temps à autre faisaient les religieuses possédées. C'est ce qui rendit le procès si long et incertain. L'accusation de possession est relatée dans les lignes suivantes du procès-verbal :

« Une personne au visage et à la ressemblance d'Urbain Grandier qui, changeant de propos aussi bien que de figure, lui parla d'amourettes, la sollicita par des caresses aussi insolentes qu'impudiques et la pressa de lui accorder ce qui n'était plus à sa liberté et que par ses vœux, elle avait consacré à son saint époux. Aussitôt elle se débat, personne ne l'assiste, elle se tourmente, rien ne la console ; elle appelle, nul ne répond, elle crie, personne ne vient, elle tremble, elle sue, elle invoque le saint nom de Jésus. »

Urbain Grandier fut soumis à la torture, puis brûlé vif. La possession continua, les démons résistaient aux exorcismes. La sœur Jeanne se crut même enceinte ; puis guérit de sa possession démoniaque, pour tomber dans celle de Jésus (31).

En 1660, Barbe Buvée, dite sœur Sainte-Colombe, eut plus de chance. Quatre exorcistes et trente religieuses l'accusèrent des crimes de magie, de sortilèges, d'une infinité d'actions lubriques et d'infanticides. En conséquence, elle fut mise au secret,

reléguée dans un cabinet noir, les fers aux pieds et aux mains.

Mais elle fut relaxée « parce qu'on ne put constater aucune marque asseurée de véritable possession » (32).

Même histoire à Louviers, en 1642, où un prêtre fut encore brûlé.

Dans le sabbat, les *sorciers eux-mêmes se croyaient possédés.*

Leur conduite, leurs aveux les trahissaient ; ils prenaient un onguent (33) et s'imaginaient aller en un autre pays, en des lieux imaginaires, où l'on faisait ripaille en se livrant aux actes les plus invraisemblables ; on se gorgeait de chair d'enfants nouveau-nés nuitamment déterrés, on se livrait aux débauches sexuelles les plus effrayantes.

Déjà en l'an 300, l'empereur Gratien avait publié un édit contre ceux qui vont au sabbat, ou assemblée de Diane ou d'Hérodias. Les punitions se multiplièrent au moyen âge.

Pourtant des protestations s'élevaient. On gardait à vue dans leur lit, ceux qui, au réveil, prétendaient être allés au sabbat. Ils n'avaient pas bougé. « Puisque le sorcier est là, dormant devant nous, disait Jan Vier (30), il ne peut être en même temps au sabbat : donc, il est innocent de ce crime dont on l'accuse à tort ; il a raconté ce qu'il a cru voir en rêve. »

Mais les démonophobes de l'époque lui répondaient que le diable était bien capable d'abuser nos sens : « C'est une finesse du maling esprit, disait Bodin,

faicte pour tromper les hommes. » L'âme avait abandonné le corps pour se livrer aux péchés en compagnie des démons. On brûlait le corps, et dans la flamme les malheureux persistaient en leurs aveux.

Aujourd'hui les prêtres ne brûlent plus, mais ils exorcisent encore contre la possession.

En 1842, en Luxembourg, le démon s'empara d'une jeune fille ; l'évêque exorcisa.

En 1887, un frère lai à Rome fut possédé du démon ; l'eau de Lourdes le guérit.

En 1895 enfin, rapporte le *Progrès médical*, aux environs de Versailles, le clergé expulsa le démon du corps d'une jeune fille.

Jocelyn a toujours la spécialité de guérir les aboyeuses. On les mène toutes convulsées devant le saint autel, et le prêtre les force à baiser le crucifix de cuivre qui chassera le démon.

On peut être possédé autrement que par le démon ; *un animal est en vous, et vous oblige à imiter ses actes.*

Ainsi, les aliénés se croient mués en bêtes ; et le médecin peut changer la personnalité d'une hystérique, la faisant à son gré, chien, porc ou toute autre.

Circé par ses enchantements avait transformé en pourceaux les compagnons d'Ulysse. Des femmes d'Argos, au dire de Pausanias, se crurent changées en vaches. Nabuchodonosor lui-même se vit changé en bête.

Saint Augustin assure que certaines femmes peuvent se changer en chevaux au moyen d'une drogue.

Aux XIV[e] et XV[e] siècles, cette folie prit une forme épidémique. On poursuit alors ces fous et on les brûlent. Eux-mêmes avouent des crimes imaginaires. D'autres réalisent leur chimère, abandonnent leurs demeures, s'enfoncent dans les bois, laissent croître leurs ongles, leurs cheveux, leur barbe, poursuivent et dévorent les enfants.

En 1436, des centaines d'individus du pays de Vaud, livrés à la torture, avouent qu'ils se repaissent de chair humaine, et vrais loups-garous, mangent jusqu'à leurs propres enfants.

En 1491, tout un couvent de Cambrai s'imagine être transformé en chats, grimpe aux arbres et miaule.

En 1521, les sorciers se changent en loups, dans le Jura, et prétendent avoir dévoré multitude de femmes et d'enfants.

En 1556, une grande partie des enfants nourris à l'hôpital d'Amsterdam, tant filles que garçons, au nombre de soixante à soixante-dix, se mirent à grimper comme des chats sur les toits. Ils disaient la bonne aventure et voyaient à distance.

Vers l'an 1600, un garçon de quatorze ans, nommé Jean Granier, atteint de lycanthropie, et revêtu d'une peau de loup, parcourait les campagnes dont il était l'effroi. Plusieurs fois, il avait rencontré de jeunes enfants et les avait dévorés. Arrêté, il fut traduit devant le parlement de Bordeaux. Tous les faits furent prouvés.

Durand de Gros, le premier, comprit la cause réelle de ces crimes. En 1824, un Espagnol, Manuel Blanco, sous l'influence de l'idée qui lui vint d'être ensorcelé, s'étant cru changé en loup, avait tué six personnes et avait dévoré même quelques parties du corps de chacune d'elles. C'était là véritablement un fou, qui avait agi sous l'influence des croyances populaires en la possibilité d'un tel changement de personnalité. Durand de Gros protesta contre la condamnation à mort de ce malheureux. Il s'agit, écrivait-il, d'une aberration mentale, née par auto-suggestion (34).

Liébault (35) rapporte un cas d'altération d'esprit analogue à celui qui a attiré l'attention de M. Durand de Gros. Seulement, ce changement de personnalité, au lieu d'avoir pris son origine dans une auto-suggestion, fut causé par affirmation verbale. Une jeune fille de neuf à dix ans, se croyait transformée en chienne. Elle marchait à quatre pattes dans la maison, aboyait, se couchait devant les portes pour les garder, et, quand quelqu'un entrait, se jetait sur lui pour le mordre. Toutefois, elle sortait de ce rôle dès qu'on l'interpellait : alors, elle répondait aux questions qu'on lui adressait et se laissait conduire par ses proches. Elle fut guérie en deux séances d'hypnotisme. Plus tard, on apprit que son père lui avait suggestionné qu'elle était une chienne, pour assouvir ses passions.

La zootropie existe encore de nos jours chez les races inférieures.

En Afrique, les nègres attribuent au sorcier le

pouvoir de se transformer à volonté, surtout la nuit, en bête féroce, hyène, lion, etc.

Les Abyssins donnent ce surnaturel pouvoir à la classe des potiers et forgerons, aussi est-elle redoutée.



Fig. 21. — Un Yamabos et sa femme ensorcelés par les renards. (D'après une gravure japonaise.)

L'histoire contée par Du Chaillu rappelle les loups-garous du moyen âge.

« Deux serviteurs d'Akondogo avaient disparu. On fit venir un grand sorcier qui accusa Akosko, le propre neveu d'Akondogo. Le jeune homme avoua. Il ne pouvait faire autrement, car, lorsqu'il lui arrivait d'être changé en léopard, il devenait avide de sang. » « Après chaque meurtre, il reprenait la forme humaine. Et il conduisit son oncle dans une partie de la forêt où l'on retrouva les corps déchirés des deux hommes qu'il avait tués dans un accès d'hallucination morbide. Il fut brûlé à petit feu » (14).

Des histoires analogues ont dû faire croire aux Gonds que les fous furieux sont possédés par le dieu tigre.

Le Japonais, si impressionnable, a une lycanthropie plus aimable. Les femmes de la basse caste se croient possédées par le renard, animal fort craint en ce pays (fig. 21). Il se produit un dédoublement de la personnalité ; le possédé entend et comprend



Fig. 22. — Attitude passionnelle, dessin sur nature pris dans une attaque hystérique (par Dr P. Richer).

tout ce que dit et pense le renard, se querelle avec lui. Le renard parle d'une voix étrange et différente de la voix naturelle de la malade. La possédée a conscience des paroles prononcées par le renard, mais est incapable d'en dire d'autres. On exorcise l'animal.

Mieux encore, le démon, au lieu de posséder moralement, PEUT PRENDRE POSSESSION PHYSIQUE DU SUJET.

Dans l'hystérie la période des attitudes passionnelles survient à la fin des attaques. Si alors l'hallu-

cination suggère à la malade des idées d'amour, tout son être exprime le ravissement; elle envoie des baisers, dit de tendres paroles, serre dans ses bras l'amant imaginaire; son visage, son corps entier tressaillent sous une étreinte voluptueuse. Elle s'abandonne... et à cette scène lascive, fait suite un mol anéantissement (fig. 22).

Au réveil, elle avoue souvent l'acte, prétend avoir été possédée, précise la personne.

D'autres fois, c'est la folie. Les aliénistes ont décrit les illusions des maniaques. Ils sont convaincus qu'on les touche, plusieurs se croient magnétisés et ressentent des commotions. Les femmes voient et sentent la personne aimée, ou un être détesté qui abuse d'elles et les viole, folie amoureuse et mélancolie.

Ces faits ont tourmenté l'imagination dans l'antiquité et le moyen âge et donné lieu à la légende de cohabitation démoniaque: les incubes attentent aux femmes, les succubes aux hommes.

Cœlius Aurelianus rapporte, d'après Salimaque, que l'incube s'était montré d'une manière contagieuse à Rome : beaucoup de personnes en moururent.

Au moyen âge ce contact démoniaque était désiré ou abhorré.

Désiré par les sorciers et sorcières qui se rendaient au sabbat pour y commettre mille crimes imaginaires, dont le moindre était le péché charnel.

Désiré par certaines religieuses hystériques et nymphomanes, comme cette Marie de Saïns, faite

religieuse contre son gré : « Je suis sorcière, magicienne, la plus misérable des créatures, disait-elle, j'ai commis des sacrilèges sans nombre, j'ai eu commerce avec les démons, j'ai fait tout le mal qui se peut commettre ici-bas. »

Elle fut condamnée à la prison perpétuelle.

Le châtiment était souvent plus grave, on brûlait les coupables.

En 1459, dans l'Artois, plusieurs furent brûlés pour commerce intime avec les sorciers.

En 1484, dans la Prusse rhénane, on brûla quarante-cinq femmes accusées d'avoir eu commerce intime avec les démons et égorgé des enfants dans des assemblées de sorcières.

Saint Bernard fut plus clément ; ses historiographes nous le représentent anathématisant à Nantes un esprit fornicateur qui possédait une malheureuse femme. Il exposa publiquement au jubé les attentats inouïs de ce démon, puis lui défendit, par autorité du Christ, d'approcher cette femme ou toute autre. Tous les cierges sacrés furent alors éteints et la puissance de ce diable s'éteignit de même ; la malheureuse depuis ne fut plus inquiétée.

La possession charnelle n'était donc pas toujours désirée. Les incubes se faisaient un malin plaisir de commercer avec les femmes jusque dans le lit conjugal et de venir tourmenter les nonnes. Comme nous l'avons vu, celles-ci pouvaient voir en leurs rêves un autre que le diable, un homme auquel elles avaient pensé. Elles le désignaient comme coupable, et on le brûlait comme sorcier.

Avec cet ensemble de faits, on s'explique aisément les légendes anciennes : Dieux comme démons descendaient sur terre et possédaient de simples mortelles. De cet accouplement sortaient des demi-dieux, des héros qui remplissaient la terre de leurs exploits. La mère avait vu le Dieu en rêve, elle avait senti son approche; à une époque de crédulité, il en fallait bien moins pour se tromper sur la paternité.

Cette idée se retrouve dans la religion indoue : Krichna fut conçu sans péché dans le ventre de sa mère, Devânaguy, par l'opération de l'Esprit qui lui apparut sous les traits de Vischnou.

Le rapport avec la doctrine chrétienne est si frappant que certains, entre autres Renan, pensèrent que cette dernière avait été inventée à Alexandrie où seraient parvenues les idées brahmiques. D'autres, avec de Laouennan, évêque de Pondichéry, croient que la conception indoue est une copie récente du christianisme.

De nos jours, dans nos pays même, de pareilles croyances peuvent prendre naissance. Ainsi les béguins de Saint-Etienne affirment que l'enfant issu du mariage d'une servante avec leur prophète Claude Bonjour était en réalité le Saint-Esprit incarné. Cette servante s'était prétendue enceinte quatre mois avant son mariage, par opération divine (36).

CHAPITRE IX

Les hystériques, fondateurs de religion. — Israël. — Jésus, le christianisme. — Les sectes réformistes. — Les nouvelles religions en Russie.

L'HYSTÉRIE NE CONTRIBUE PAS SEULEMENT A MAINTENIR LES RELIGIONS, ELLE LES CRÉE. Dans l'extase, l'humain croit être en rapport avec Dieu ; ce que lui dit ce dernier passe pour article de foi. Ainsi saints et prophètes ont pu fonder les religions ou les modifier par la suite (fig. 23).

« La manie de se croire inspiré, dit Calmeil, de se croire et de se dire prophète, s'est montrée si fréquente parmi les sectaires de toutes les religions, que le choix des exemples, propres à caractériser ce triste état maladif, peut seul causer quelque embarras (63). »

Les fous seuls sont hallucinés, pensait-on autrefois. On sait aujourd'hui que les hallucinations peuvent survenir chez les hystériques sous l'empire de violentes émotions.

Or parmi eux, certains peuvent être hommes de génie. Dans leur hyperexcitation, ils auront des visions, diront des paroles sublimes, émerveilleront et persuaderont les masses.

Le génie côtoie de près la folie, prétend Lombroso. Sans aller aussi loin, force est d'avouer que la fatigue cérébrale imposée par des pensées inces-

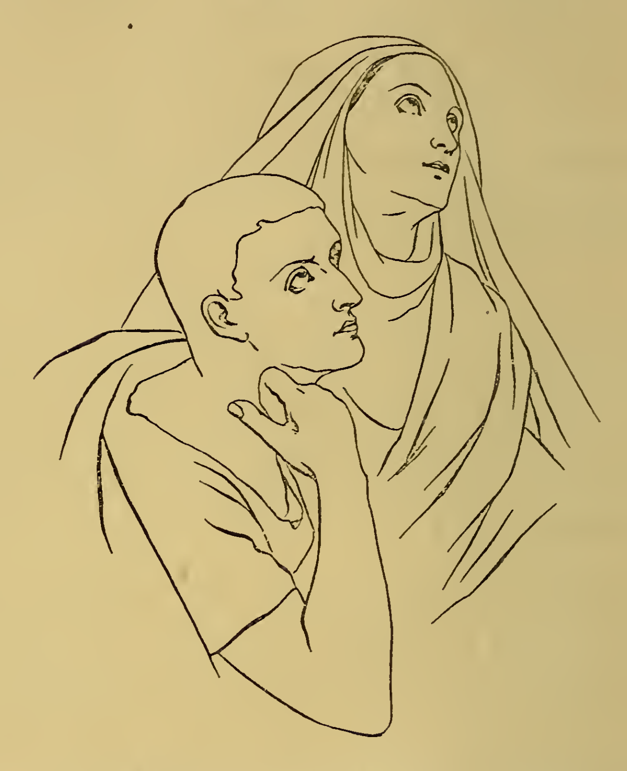


Fig. 23. — Sainte Monique et saint Augustin par Ary Scheffer. (Louvre. L'attitude extatique est très fidèlement reproduite.

santes amène souvent une déséquilibration, un état nerveux qui prédispose aux phénomènes hystériques.

Sans rappeler la foule d'exemples qu'on a cités en ces temps-ci, notons qu'il est fréquent de voir des esprits géniaux, en dehors de toute idée religieuse, avoir des extases et des hallucinations.

Apollonius de Tyane, au milieu de ses discours, s'arrêtait les yeux hagards.

Socrate avait un double, un génie familier parlant en lui, l'avertissant des dangers qu'il courait, lui et ses amis. Il s'arrêtait parfois les yeux hagards en quelque endroit qu'il se trouvât. On le vit au siège de Potidée, arrêté debout, dans la campagne et il resta ainsi depuis le matin jusqu'au soir.

Malebranche prétend avoir entendu distinctement en lui, la voix de Dieu.

Descartes, après une longue retraite, fut suivi par une personne invisible qui l'engageait à poursuivre les recherches de la vérité.

Byron s'imaginait parfois qu'il était visité par un spectre, mais il reconnaît que cet effet était dû à la surexcitabilité de son cerveau.

Le Dr Johnson entendit distinctement sa mère l'appeler. Elle habitait alors une ville éloignée.

Pope, qui souffrait beaucoup des intestins, demanda un jour à son médecin quel était le bras qui semblait sortir de la muraille.

Gœthe assure avoir aperçu un jour l'image de sa propre personne venir à sa rencontre, etc. (17).

Quand les esprits géniaux s'appliquent aux idées religieuses, leur influence est grande. Mais pour avoir le courage de lutter contre les idées reçues et d'innover, il faut une exaltation dont les hystériques surtout sont capables.

Prenons la Bible ; ne rappelle-t-il pas les devins actuels, ce Moïse qui fonda la religion israélite ? Il interprétait les songes, faisait jaillir les sources avec

sa baguette, appelait des fléaux sur l'Egypte. Au Sinaï, il se met en rapport avec Jéhovah. Dieu lui parle dans la nuée au bruit de la foudre et lui dicte le Décalogue.

Les prophètes furent nombreux parmi les Juifs ; mais la religion étant fixée, leur rôle se borna plutôt à la maintenir : ils menaçaient de la colère céleste et agissaient sur le gouvernement. Ils avaient une telle importance sociale que Samuel institua dans plusieurs villes des écoles de prophètes où ils étudiaient la poésie, la musique, les traditions, nationales.

« Jamais, dit Bossuet, la communication des prophètes avec Dieu n'éclatait avec tant de force que durant les temps de désordre, où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés, et de vive voix et par écrit, les menaces de Dieu et le témoignage qu'ils rendaient à sa vérité. Les écrits qu'ils faisaient, étaient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs. »

Examinons la vie d'un de ces prophètes, Saül. Les versets qui sont consacrés à ses crises, prouvent leur nature hystérique. Il fut initié aux pratiques du prophétisme. Dans ses accès, il voulait tuer David, mais ces crises étaient passagères, il se calmait aux sons de la harpe et tombait dans le repentir.

Comme le note Dieulafoy (37), ces remarques apportent une preuve inattendue à la valeur histo-

rique de ce chapitre de la Bible, car l'auteur ignorait la nature du mal qui tourmentait Saül et pourtant il l'a fort bien décrit, montrant aussi la longue patience de David, ce qui grandit beaucoup la gloire de ce dernier.

Parmi les prophètes, plusieurs exercèrent une influence décisive sur l'histoire religieuse. Ils se faisaient les interprètes des aspirations populaires qui autrement eussent été comprimées et préparaient les événements par le seul fait de les avoir annoncés.

Isaïe, chantant le retour de la captivité, annonçait que Jérusalem se relèverait plus brillante et plus belle. Les nations accourraient dans ses murs pour y chercher le Seigneur. Tous les peuples allaient être appelés au vrai culte. Jéhovah ne serait plus seulement le Seigneur d'Israël, mais le dieu des nations.

Samuel avait déjà réclamé contre les sacrifices : « Sont-ce des holocaustes que le Seigneur demande? Écouter sa parole est au-dessus de tous les sacrifices ; l'obéissance vaut mieux que la graisse des victimes. »

Zacharie avait prédit la transformation des jeûnes du quatrième, cinquième, septième et dixième mois en des jours de joie, de plaisirs et de fêtes.

Enfin le Messie était annoncé. Moïse déjà avait dit : « Du milieu de vos frères, Dieu suscitera un prophète semblable à moi, écoutez-le. »

Isaïe prédit : « Un petit enfant nous est né, le sceptre repose sur son épaule et son nom est : l'ange du grand conseil.

Cet enfant, ce roi du nouvel âge d'or et d'innocence, sera de la race de David.

L'esprit de Dieu reposera sur lui, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de force et de conseil, l'esprit de science et de piété.

Il ne jugera pas suivant la gloire, il ne décidera pas suivant qu'il aura entendu, mais il fera droit au pauvre, il répondra aux humbles. Il frappera la terre de sa parole, et le souffle de ses lèvres tuera l'impie. »

La première Apocalypse, le livre de Daniel, donna aux espérances messianiques leur dernière expression. Israël avait placé l'âge d'or dans l'avenir et l'attendait, anxieux.

On le voit, Jésus annonçant son caractère divin, ne faisait que justifier les prophéties antérieures. Celles-ci viennent donner une nouvelle force à la nouvelle religion.

D'autre part, à l'époque de Jésus, les esprits étaient exaltés, les fanatiques abondaient. On s'insurgeait contre les écussons votifs, les aigles, les ouvrages d'art élevés par les Hérodes et où la loi mosaïste n'était pas toujours respectée. La secte des Zélotes ou Sicaires s'imposait pour tâche de tuer quiconque manquait devant eux à la loi.

Juda de Gamala et le pharisien Tadoch, niaient la légitimité de l'impôt, affirmaient qu'il n'y avait de maître que Dieu seul et que la liberté vaut mieux que la vie. La sédition fut écrasée.

Israël était alors un terrain favorable aux inspirés, un terrain hystérique. Aussi les prophètes abondaient. Partout prêchaient des inspirés portant la

parole de Dieu ; quelques croyants s'attachaient à eux, puis, aux premiers revers, la nouvelle église disparaissait. La remarque en fut faite par un pharisien Gamaliel au tribunal qui voulait faire mourir



Fig. 24. — La tentation du Christ, par Ary Scheffer. (Louvre.)

les apôtres : « Ne vous mêlez point de ces gens-là, laissez-les aller. Il y a quelque temps, il apparut un certain Théodus qui prétendait être quelque chose de grand. Quatre cents hommes environ s'attachèrent à lui, mais il fut tué et tous ceux qui avaient cru en lui, se dispersèrent et furent réduits à rien. Judas de Galilée s'éleva après lui dans le temps du

dénombrement du peuple, attira à lui beaucoup de monde, mais il périt aussi et tous ceux qui étaient de son parti furent dispersés. »

Jésus lui-même était-il hystérique ? Les évangiles n'autorisent pas cette affirmation, car ils lui attribuent un caractère doux, serviable et tranquille qui est bien exceptionnel chez les névropathes. Pourtant il avait des tristesses et des doutes. Il conversa sur la montagne avec le démon (fig. 24).

Enfin quelques auteurs ont prétendu qu'il n'était pas mort sur la croix, mais tombé en léthargie. Il se serait réveillé dans la tombe, se serait enfui, aurait réellement vu les apôtres et conversé avec eux, et serait mort obscur dans les montagnes en cherchant à rentrer chez lui (38).

Il convient d'être très prudent dans ce genre d'affirmations qui ne peut avoir de garanties suffisantes.

Les fervents du christianisme, depuis la mort du Christ jusqu'à nos jours, fondateurs d'ordres, prêcheurs, saints, étaient plus ou moins atteints d'hystérie. On trouve dans le récit de leur vie des hallucinations de la vue et de l'ouïe, des extases, convulsions, etc., etc.

Pour n'en citer que quelques-uns des plus célèbres, sainte Thérèse entendait des voix lui promettant de ne pas l'abandonner, voyait saint Paul et saint Pierre à ses côtés.

Saint Vincent Ferrier (39), né à Valence en 1350, avait un pouvoir oratoire irrésistible. Mais parfois, quand il prolongeait sa prédication, il s'arrêtait au

milieu de son sermon et entrait en extase, voyant saint Dominique, son patron. Puis il reprenait son discours, disent les historiens, avec une éloquence moins humaine que divine. Aussi des flagellants le suivaient-ils partout, donnant l'exemple d'un profond repentir. Malades et possédés accouraient. Et le saint chassait les démons.

Un homme vient un jour l'insulter, lui reprochant d'avoir converti sa maîtresse et tout à coup, s'agite comme un furieux, hurle, grince des dents, en proie au démon. Sur l'ordre du saint, il reste immobile, ses membres se raidissent et il devient semblable à une statue. Ferrier ordonne au diable de s'en aller, et sa victime tombe à terre. Au réveil, elle demande à se confesser.

Mieux encore, il fascine des gens qui levaient déjà l'épée pour le tuer, parce qu'il les avait fait quitter par leurs maîtresses : ils tombent à genoux, immobiles, sous le regard du saint.

Le doux François d'Assise ne devint religieux que vers la vingt-quatrième année, à la suite d'une apparition qu'il eut après une grave maladie. Il crut voir devant lui le Christ en croix et sentit « la passion du Christ s'imprimer jusque dans ses entrailles, dans la moelle de ses os, tellement qu'il ne pouvait y arrêter sa pensée sans être inondé de douleur ».

Pleurant sur les misères humaines, il errait à travers les campagnes, mendiant pour vivre. Il eut une grande influence sur son temps, faisant pénétrer les idées de travail, de concorde, d'affection entre les hommes. Il chanta la nature et la création dans

le cantique du soleil pour lequel il fit une mélodie.

Saint Jean de Dieu (40) fut atteint d'amnésie, oubliant le nom de son père. Frappé, un jour, par un sermon de Jean d'Avila, il confesse ses péchés à



Fig. 25. — Ignace de Loyola guérissant un épileptique. D'après une esquisse destinée à illustrer une Vie de saint Ignace de Loyola [1].

haute voix, se roule dans la poussière, s'arrache la barbe, déchire ses vêtements et court à travers les

[1] Ce dessin a trait au miracle suivant :

« Il y avait à l'hôpital un infirme nommé Bastida. qui, depuis de longues années, était atteint de convulsions. Les crises étaient fréquentes, et si violentes que plusieurs hommes pouvaient à peine le contenir. Un jour que sa furie était pire que jamais, le saint, qui était présent, s'approcha du malade, fit une courte prière, les yeux fixés au ciel, et toucha de la main la tête de Bastida. A ce contact. celui-ci ouvrit les yeux comme au sortir d'un profond sommeil, et se trouva si parfaitement guéri, que, de toute sa vie, il ne ressentit plus aucune atteinte de ce terrible mal. » *Vie de saint Ignace de Loyola*, par Ch. Claire, Plon-Nourrit, 1891, p. 184.)

Il s'agit là, à n'en pas douter, d'une de ces guérisons d'at-

rues de Grenade implorant la miséricorde de Dieu. Il fut enfermé quelque temps dans un asile. Par la suite, étant en pèlerinage à la madone de la Guadeloupe, la vierge lui apparut et lui tendit l'enfant Jésus nu avec des vêtements pour le couvrir. Il comprit qu'il s'agissait de recueillir les délaissés et à partir de ce moment, se dévoua à cette œuvre. Il réforma les idées hospitalières de l'époque ; donnant à chaque malade un lit, les divisant par catégories, créant des asiles de nuit.

Ignace de Loyola (41) fut manifestement hystérique. Il mena d'abord une vie mondaine. A la suite d'une blessure de guerre, il s'adonne à la lecture des livres pieux. Il a des rêves, des visions, des extases, vit dans les jeûnes et les macérations, se fait mendiant. Il a des crises de léthargie qui durent une semaine, se bat avec les démons, voit face à face Jésus, les anges, les âmes de ses amis. La vierge Marie l'aide en personne dans ses projets. Aussi avait-il le don des miracles, guérissant les paralysés, les convulsionnaires, les personnes atteintes de consomption, chassant les démons du corps des possédés (fig. 25). Sa persévérance lui permit de fonder l'ordre des Jésuites qui fut par la suite si

taque hystérique à la suite de l'imposition des mains, comme en sont peuplées les chroniques de l'époque.

Le malade, dit H. Meige, est en léthargie ; les yeux fermés, la bouche demi-close, la tête tombe mollement sur l'épaule gauche, et le bras du même côté pend, flasque. Tout le corps s'abandonne, inerte, entre les bras de l'homme qui fait effort pour le soutenir. C'est une masse lourde et sans vie. (*Iconographie de la Salpêtrière*, t. VII.)

puissant. Son tombeau continua à guérir. On fabriqua avec ses reliques une eau miraculeuse ou eau d'Ignace qu'on obtenait en les y plongeant trois fois avec prières.

L'ordre des Jésuites eut, parmi ses plus ardents, nombre d'hystériques. Tel, ce jeune novice, mort à Rome en 1581, à qui la Vierge donnait de temps en temps à goûter le sang de son fils et la douceur de ses propres seins pour le fortifier contre les tentations du diable (44).

Les dissidents et fondateurs de sectes chrétiennes étaient eux aussi, plus ou moins entachés d'hystérie.

Dès les premiers siècles du christianisme, on trouve des prophètes imposteurs. En l'an 200, Tertullien crut au sectaire Montanus qui employait deux femmes extatiques. Elles conversaient avec les anges et Jésus-Christ au milieu de l'église, comme autrefois les païens dans les temples.

D'après saint Cyprien, une femme, qui s'annonçait comme prophétesse, accomplissait de véritables prodiges ; elle marchait pendant l'hiver nu-pieds au milieu des glaces sans en être incommodée, et parlait si bien qu'on exécutait tous ses ordres. Son hérésie consistait à dire la messe et administrer le baptême.

Saint Irénée, évêque de Lyon en 157, écrivit contre la secte des Marcosiens. Leur chef Marc donnait aux femmes le don de prophétie en leur disant : « La grâce descend sur vous » ; si elles arguaient de leur ignorance, il pratiquait certaines invocations pour les jeter dans la stupeur, puis leur disait : « Ou-

vrez la bouche, parlez hardiment et vous prophétiserez. » La prophétesse parlait comme une personne en délire, disant beaucoup de choses vides de sens, mais avec assurance.

Savonarole (40) eut des visions : il voyait du ciel, des épées, des feux pleuvoir sur la terre. Une voix lui ordonna d'annoncer au peuple les malheurs de l'Église, aussi se crut-il envoyé du Christ pour racheter le pays corrompu[1].

Plus tard les sectes protestantes se fondèrent avec concours de manifestations hystériques.

[1] C'est lui qui fut chargé de porter la parole au roi de France, après la fuite des Médicis, parce que les Florentins le regardaient comme doué du pouvoir des miracles et des prophéties. Il s'adressa à Charles VIII avec ce ton d'autorité qu'il était accoutumé à prendre vis-à-vis de son auditoire. Il dit au roi : « Ecoute mes paroles ; le serviteur de Dieu t'avertit, toi qui es envoyé par sa majesté divine, qu'à son exemple tu aies à faire miséricorde en tous lieux, mais surtout dans la ville de Florence.

« Le serviteur inutile qui te parle, t'avertit encore au nom de Dieu et t'exhorte à défendre de tout ton pouvoir l'innocence, les veuves, les pupilles, les malheureux, et surtout la pudeur des épouses du Christ, qui sont dans les monastères. Enfin, pour la troisième fois, le serviteur de Dieu t'exhorte à pardonner les offenses. Si tu fais toutes ces choses, ô roi ! Dieu étendra ton royaume temporel et te donnera en tous lieux la victoire. »

Ayant repris vertement le roi des désordres qu'avait commis son armée et de sa négligence à réformer l'Eglise, il l'avertit que, s'il ne changeait pas de conduite, Dieu ne tarderait pas à l'en punir sévèrement.

Quelque temps après, arriva la mort du dauphin, que l'on regarda comme un accomplissement de cette menace ; ce qui fut certain, c'est que Charles, troublé par ces prophéties, abandonna la route de Florence et prit celle de Pise.

Savonarole finit mal. Il fut jugé en 1498 comme sorcier, condamné au feu, et brûlé vif le 23 mai.

Luther a des hallucinations de l'ouïe, il voit Satan, discute avec lui au sujet de la messe, et attribue ses douleurs physiques aux artifices du démon.

Henri Nicolas de Munster fonda à Munster, vers l'an 1540, la secte familiste. Il prêchait la communauté des biens, se vantait d'être plus que le Christ. Cette secte eut des extatiques. Elle reparut en Angleterre où David Georges, anabaptiste, s'annonça comme fils de Dieu, rejeta le culte extérieur, réduisit la religion à une contemplation silencieuse.

Les Méthodistes, autre secte anglaise, se laissaient conduire comme des enfants. Un rien les transportait ou les abattait.

Ils se réunissent en une fête d'amour où ils soupirent et gémissent à l'envi. Ils s'imaginèrent qu'une certaine nuit, à une certaine heure, le monde allait finir (42).

Ils passèrent le jour précédent et cette nuit dans les gémissements et les prières, puis se persuadèrent que le ciel ainsi imploré avait fait grâce.

Quakers signifient trembleurs. Cette religion fut fondée au milieu du XVIIe siècle par Guillaume Fox. Ils se réunissent dans des salles, attendant avec recueillement l'arrivée de l'Esprit. On reconnaît l'inspiré au tremblement qui le saisit, et parfois va jusqu'à la convulsion. Tous écoutent ses paroles comme émanant de Dieu.

Les Quakers se livraient à des actes insensés. Certains s'enfermaient dans des creux d'arbre et y restaient en léthargie jusqu'à quatorze jours.

Une prophétesse reçut du Saint-Esprit l'ordre de se

présenter devant le parlement, une cruche en main, de la briser à terre, s'écriant : « Ainsi vous serez mis en pièces. »

Un fanatique, ayant de même reçu l'ordre de tuer tous les représentants du royaume, en blessa plusieurs.

Une folie répandue consistait à se promener nu, comme Dieu vous avait créé. A l'entrée du prophète James Nayler à Bristol, hommes et femmes se

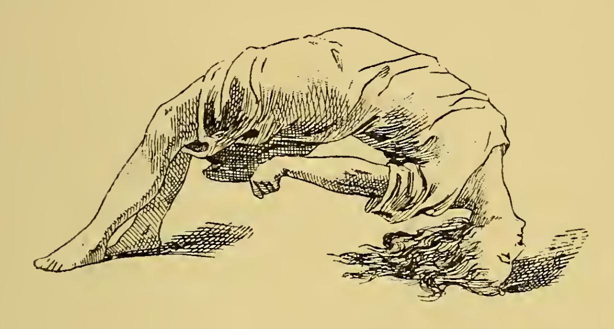


Fig. 26. — Contorsions en arc de cercle dans l'attaque hystérique.

dépouillaient de leurs vêtements, pour les jeter aux pieds de son cheval. Une prophétesse se rua toute nue dans la chapelle de Whitehall en présence de Cromwell.

Le précepte de la nudité était d'ailleurs plus ancien. Picard fonda les Adamites qui allaient nus et pratiquaient la communauté des femmes.

Exterminés par les Hussites en 1347, ils reparurent sous le nom de Turlupins qui allaient nus à travers bois et coïtaient publiquement. Contraints par le froid à se couvrir, ils laissaient nues les parties génitales.

Au XVII[e] siècle, un grand nombre d'inspirés furent brûlés qui se prétendaient le Messie.

De nos jours, les hallucinés fondateurs de religion sont encore nombreux. On les écoute parfois, comme ce Joé Smith qui eut des révélations et fonda la religion mormone.

Parmi les sectes protestantes si nombreuses aux Etats-Unis, certaines se réunissent en vastes meetings, où se développent des épidémies de convulsionnaires : ces faits s'observent surtout chez les nègres méthodistes ou baptistes[1].

Ces meetings se tiennent en plein air dans des camps ou revivals. Plusieurs milliers de personnes s'y réunissent, les prières s'y font en commun et les prédicateurs s'efforcent de raviver la foi des fidèles.

On rapporte que des milliers de personnes sont prises à la fois de convulsions (fig. 26). D'autres tombent à la renverse en léthargie, insensibles, semblables à des cadavres. D'autres enfin prophétisent ou délirent.

Dans les réunions salutistes, la suggestion joue son rôle par les chants, par la musique étrange, et les confessions publiques.

Saints, possédés et prophètes ont aujourd'hui même en Russie un champ de culture merveilleux

[1] Le D[r] John Chapman a étudié ces crises convulsives : elles débutaient par une perte de connaissance, puis les convulsionnaire entraient dans une phase d'hallucinations avec exclamations, délire et poses expressives. Il signale l'arc de cercle hystérique à la période des contorsions. Enfin les crises étaient parfois suivies de mutité, surdité, cécité, paralysie partielle, tous accidents passagers.

(19). Le paysan russe, à la fois ignorant et exalté, est des plus faciles à suggestionner aux idées religieuses les plus bizarres.

La Russie a, à l'heure présente, plus de sectes et surtout plus de saints et de thaumaturges que les autres pays réunis. Notez que les systèmes des sectes russes diffèrent beaucoup de l'église établie, à l'inverse des sectes anglaises qui ne sont que des nuances de l'Église réformée. Pèlerins, thaumaturges abondent et certains de ces derniers font fortune. Ils commercent du Paradis, accordent l'abolition des péchés, moyennant une somme d'argent. Cronstadt en compte deux cents.

D'autres ne se contentent pas de prédire ou guérir au nom de l'église, ils portent leur examen sur ses pratiques et ses dogmes.

Les schismes russes ont commencé par des subtilités religieuses pour diverger ensuite profondément.

Chaque année voit éclore des schismes particuliers de courte durée. Ici tout un village quitte les travaux des champs pour passer ses journées à prier ou à écouter les commentaires de l'évangile faits par un illuminé.

Apôtres, Prophètes, Demi-Dieux, saints Esprits, courent les villages, semeurs de la bonne parole. Le gouvernement les emprisonne, les envoie en Sibérie. D'autres succèdent, parcourent le pays, engagent les habitants à quitter leurs vieilles croyances et à adopter les dogmes nouveaux, sacrés et salutaires. Les missionnaires orthodoxes contri-

buent à cet état d'exaltation, en organisant des meetings sous la protection des pouvoirs locaux. Certains illuminés acceptent les discussions.

Souvent le point de départ des dissentiments n'est qu'une simple controverse en matière de pratique.

Les Raskolniks prétendirent d'abord avec le patriarche Nikon (1673) revenir aux anciennes pratiques et faire le signe de la croix en commençant de gauche à droite avec deux doigts. Ils firent preuve d'une grande énergie et échafaudèrent depuis tout un système social et religieux. Puis les divergences devinrent profondes, les sectaires arrivèrent à nier l'Église et l'État et rêvèrent un nouvel ordre social.

Presque toutes les sectes connues répudient la guerre, beaucoup refusent le service militaire. D'autres nient le culte, d'autres sont communistes.

Les Stoundistes sont communistes, fuient le cabaret et l'église, condamnent le commerce et échangent les marchandises en nature, ont horreur de la guerre, repoussent toute autorité.

Les Soutaïertzy rejettent le clergé, les images, les sacrements, le service militaire et prêchent la communauté des biens, l'amour, la miséricorde.

Les Molokanes ou buveurs de lait, fondés vers la fin du XVIII[e] siècle, ne boivent que du lait, nient le culte extérieur, ne croient qu'aux deux Testaments, bannissent le luxe, répudient la guerre. D'eux sont dérivés les blancs qui s'habillent en blanc et sont végétariens.

D'autres les Verigintzi avec Tolstoï pratiquent le

principe de la non-résistance au mal, refusent le service militaire.

Les Mormons russes ne travaillent pas, laissent leur terre en friche, passent leur temps en hymnes et en prières, prennent plusieurs femmes.

Les Communs vivent en communauté. La confession est publique. Ils refusent de manger l'oignon, l'ail, le sucre.

Il y a des Négateurs qui nient tout, ne savent rien, appliquent la doctrine de non agir ou de la résignation au mal.

Les sectaires ne se bornent pas aux théories mystiques, ils se persuadent les actes les plus insensés qu'ils croient religieux.

Les Etrangleurs tuent les moribonds, car ils croient à la nécessité du sacrifice humain. On enterre le cadavre dans la forêt sans aucun signe.

D'autres fois les illuminés se tuent, mettent le feu à leur camp, ou se tuent les uns les autres, ou encore se laissent mourir de faim.

Il existe des meurtres religieux. Des gens du village de Stara Moultana ont pendu un mendiant par les pieds, l'ont saigné, ont bu son sang.

Ailleurs les femmes quittent leurs maris, vont nues dans les forêts, ne se nourrissent que d'herbes et de fraises et ne font que prier. C'est pour elles la manière de se mettre en rapport direct avec le Christ. Ou encore elles croient voir le Messie dans un prophète et l'adorent.

Sava fonda la secte des Petits-Dieux. Il vit la Divinité et fut proclamé lui-même Dieu. Dans la secte,

il trouva un Sauveur, une vierge Marie ; le Saint-Esprit était une colombe.

Les Fils-de-Dieu dansent follement, d'abord ensemble, puis séparément, jusqu'à arriver à l'extase.

Parmi les Douchobortzi existe une secte, les Napoléoniens qui font un culte du grand homme et croient qu'il reviendra pour rétablir la justice et la félicité sur terre.

Des pratiques hystériques sont regardées comme pieuses. Les Sauteurs s'imposaient le devoir de sauter les uns sur les autres pendant la messe, à l'instar de David qui sautait devant l'arche. Ils arrivent aux convulsions et refont la scène de la résurrection.

Les Chrétiens Mystérieux suivent les règles de Raboff. On se réunit pour lire la Bible, un des commentateurs tombe en extase, la contagion gagne l'assemblée qui se convulse. Ces séances se répétaient tous les soirs à Saint-Pétersbourg.

C'est surtout dans le sud, entre Cherson et Nicolaief, que fonctionne le plus grand laboratoire religieux de la terre.

Un paysan Téodor Kotkow forme un groupe de paysans, les Mielleux, qui communient avec un pain d'épice spécial.

Les Douchobortzi sont communistes et croient à la communication directe avec Dieu à l'aide de l'Esprit. Ils se sont divisés en plusieurs sectes dont les Molokanes.

Les prophètes molokanes prétendent s'envoler dans

les airs à l'exemple d'Elie. Terentu Bezobrazof rassembla les fidèles et après avoir prié, les yeux hagards, s'élança de la hauteur d'une colline, mais il tomba piteusement par terre. Les Chalapoutes, dans leur paroxysme, montent sur les toits et se jettent dans l'espace.

La Russie n'a pas seule d'ailleurs le monopole de ces manifestations hystéro-religieuses. Lombroso nous conte la carrière mouvementée de deux saints piémontais ; l'un avait été galérien pendant vingt ans et l'autre était parvenu à réunir sous ses ordres une congrégation composée de plus de trois cents adhérents.

Dans les Abruzzes, à Vezzola, a été arrêté un Messie vagabond.

Il y a un demi-siècle, en France, un maçon illettré et inspiré, Digonnet, se fit passer à Saint-Jean-Bonnefond, aux environs de Saint-Etienne, pour le prophète Elie descendu sur la terre et réussit à fonder la secte béguine. Celle-ci, à l'exemple des jansénistes, tient pour révélées toutes les divagations proférées par les hystériques. Les dévots en ont formé un manuscrit volumineux qui remplirait plusieurs volumes. (Voir à l'*Appendice*.)

CHAPITRE X

La souffrance agréable à Dieu. — Fakirs et Aïssaouas. — Les Bouddhistes. — Les Jansénistes. — Les crucifiés. — Les martyrs. — L'anesthésie. — Bêtes fauves hypnotisées.



Fig. 27. — Bonze se torturant dans un temple. (D'après une peinture chinoise.)

Les fanatiques supportent et s'infligent mille maux, s'imaginant être agréables à Dieu. Cet héroïsme a étonné. Mais s'ils recherchent la souffrance, c'est que pour eux la souffrance est nulle : il s'agit presque toujours d'anesthésie hystérique.

Les Fakirs des Indes boivent de l'urine, restent immobiles pendant des années, exposés aux rayons du soleil, fixent ce dernier, se font écraser par le char sacré dans les fêtes de Jaggernaut. Ils s'entrent des crampons de fer dans les chairs, et restent ainsi suspen-

dus au-dessus du sol. Enfin laissant pousser leurs ongles, ils fléchissent les doigts dans la paume de la main. Lentement les ongles ulcèrent les chairs et forment des plaies.

Chez les Musulmans, les derviches ne sont pas moins zélés : dans leurs extases, ils se tailladent les chairs avec des sabres et des couteaux, et subissent l'épreuve du fer rouge.

Ils reproduisent les scènes que nous conte la Bible (36), lorsque quatre cents prophètes des forêts et quatre cent cinquante de Baal criaient comme des fous et se coupaient les chairs. Ou lorsque des bandes de vrais prophètes couraient nus à travers champs, s'approchaient en public des mauvais lieux, se mutilaient les mains, mangeaient de la fiente.

Parmi les plus célèbres, sont aujourd'hui les Aïssaouas, dont maints auteurs et notamment Paul Bert (44) nous ont décrit les exploits. Pour arriver à l'anesthésie, l'Aïssaoua se sert de la musique, invoque Dieu et son maître Mahmed ben Aïssa. A un moment donné, il se dresse, d'un bond il est sur les musiciens et exécute une sorte de danse pyrrhique, en jetant la tête en avant et en arrière, les cheveux défaits. Il aspire avec force les parfums dont la fumée l'enivre. Il s'échauffe, le mouvement s'accélère :

Mon appui est en toi, ô Ben Aïssa
— Mon cœur attristé ne saurait t'oublier,

continue le chœur sur le rythme Ouafir.

Il suffoque bientôt, ses tempes se gonflent ; enfin il roule par terre en catalepsie.

Chaque Aïssaoua fait un exercice spécial. Celui qui se roule à terre aura cette seule spécialité, et celui qui donne son bras à mordre à la vipère cornue ne tentera pas de dévorer des feuilles de cactus ou des moutons vivants. En prenant la rose de Sidî Mahmed ben Aïssa, le néophyte fait choix du genre d'exercices auxquels il se destine durant toute sa carrière.

Il y a d'ailleurs souvent de la jonglerie dans tous ces exercices. Si tel mange du verre, ce sont des lamelles si fines qu'elles ne blessent point. Tel fait semblant d'avaler des cactus, tel autre de manger des scorpions. Et si l'exercice est réel, il les conduit à l'hôpital, victimes d'entérite et de perforation intestinale.

Très curieuse aussi la pratique de se serrer le ventre par une longue corde à nœud coulant, tirée par un groupe d'hommes, pendant que le patient secoue toujours la tête qui semble près de tomber des épaules.

Chez les lamas (10), des faits non moins étranges nous sont racontés. Ils sont probablement aussi exagérés.

Certains lamas, ils sont en général mal famés, s'ouvriraient le ventre. Le sujet ou bokte s'y prépare par de longs jours de jeûne et de prière, en s'imposant un silence absolu. Le jour venu, il s'avance au milieu des acclamations de la foule, s'assoit sur l'autel préparé, ses camarades rangés en cercle commencent les terribles invocations. Le bokte tremble de tous ses membres, arrive à des convulsions fré-

nétiques. Les voix s'animent, le chant aboutit à des cris et des hurlements. Alors le bokte saisit le coutelas sacré et s'entr'ouvre le ventre dans toute sa longueur. La multitude se prosterne et on l'interroge sur l'avenir, sur les choses cachées, et sur le destin. Les réponses sont regardées comme des oracles.

Puis les lamas reprennent avec gravité leurs prières. Le bokte recueille dans sa main droite du sang de la blessure, le porte à sa bouche, souffle trois fois dessus et le jette en l'air en poussant un grand cri. Il passe rapidement la main sur la blessure et tout rentre dans l'état primitif, sans qu'il reste la moindre trace de cette opération diabolique.

Ils ont d'autres pratiques ; lèchent un fer rougi, se font des incisions sur le corps sans qu'il en reste quelques instants après la moindre trace, etc.

Chez les Chrétiens, de pareilles manifestations ne sont point inconnues. Les tortures de la chair par le cilice et les macérations sont fréquentes chez les moines. Mais à certaines occasions on est allé plus loin encore.

Au XVIIIe siècle[1] le tombeau du diacre Pâris opérait

[1] Au XVIIIe siècle François de Pâris, diacre de l'église de Paris, défenseur des doctrines jansénistes, meurt en odeur de sainteté et est enterré le 2 mai 1727 dans le petit cimetière de Saint-Médard. Bientôt des miracles s'opèrent : les malades font des neuvaines, implorent l'intercession du diacre, baisent son tombeau, châtient leur chair pour glorifier Dieu et guérissent.

Ces phénomènes durèrent près d'un demi-siècle à partir de 1731. Ils eurent pour témoins Diderot et La Condamine. Des convulsions apparaissent, dont la description rappelle les attaques de grande hystérie. La foule devint si considérable que l'autorité fit fermer le cimetière. Les convulsionnaires se mul-

des miracles et provoquait des épidémies de convulsionnaires qui châtiaient leur chair pour glorifier Dieu. Ces phénomènes durèrent près d'un demi-siècle à partir de 1731. Ils eurent pour témoins Diderot et La Condamine.

Il y avait les petits et les grands secours. Les petits secours consistaient en attouchements, pressions, coups modérés sur diverses parties du corps. Ces pressions sur les ovaires et les zones hystérogènes devaient probablement enrayer les crises de convulsions.

Dans les grands secours, les patients se soumettaient aux coups les plus violents sur tout le corps et les supportaient sans souffrance et même avec joie. On les tirait aux quatre membres, on les suspendait par les pieds, on montait à plusieurs sur une planche posée sur leur ventre et le poids n'était pas assez lourd pour dissiper le gonflement des muscles.

Une nommée Charlotte Laporte, âgée de cinquante ans, se faisait, dit Montgeron, frapper et presser les côtes avec une telle force qu'elles auraient dû être mille fois brisées ; ceux qui la frappaient, enfonçaient autant que possible dans son corps les talons de leurs souliers.

Le résultat de cet exercice, dit l'histoire, fut que

tiplièrent alors plus que jamais. Les uns prophétisèrent, parlant des langues inusitées, les miracles éclatèrent de tous côtés. L'épidémie ne s'éteignit que lentement. Carré de Montgeron a décrit minutieusement tous les miracles dont il fut spectateur ; on y retrouve les symptômes hystériques.

cette fille qui était bossue devint très droite et on la vit toujours ainsi depuis ce temps-là.

Jeanne Mouler, jeune fille de vingt-deux ans, debout et le dos appuyé contre la muraille, recevait comme un secours bienfaisant dans l'estomac et dans le ventre jusqu'à cent coups d'un chenet de trente livres, assénés par un homme très vigoureux.

D'autres, sœur Françoise et sœur Marie, se firent crucifier et restèrent ainsi plus de trois heures.

La Condamine avait vu le crucifiement de Françoise et nous en a laissé un récit détaillé, dont nous extrayons les passages suivants :

« A sept heures, Françoise s'étend sur une croix de bois, on l'y attache avec des lisières à ceintures au-dessous des genoux et vers la cheville du pied ; on lui lave la main gauche avec un petit linge trempé dans l'eau qu'on dit être de Saint-Pâris ; on l'essuie après l'avoir humectée et touchée avec une petite croix de Saint-Pâris, et le père directeur enfonce en quatre ou cinq coups de marteau un clou de fer carré de deux pouces et demi de long, au milieu de la paume de la main entre les troisième et quatrième métacarpiens. Le clou entre de plusieurs lignes dans le bois, ce que j'ai vérifié après en sondant la profondeur du trou.

Même cérémonie pour la main droite qui est aussi clouée. Françoise paraît souffrir beaucoup ; mais sans faire un soupir ni un gémissement, elle s'agite et la douleur est peinte sur son visage. Cependant tous les initiés à ces mystères prétendent que ces victimes ne souffrent pas et qu'elles sont même

soulagées par les tourments qu'elles endurent.

A sept heures et demie, on cloue les deux pieds de Françoise sur le marchepied. Il ne coule pas de sang des blessures faites aux mains, mais seulement d'un des pieds en petite quantité ; les clous bouchent les plaies.

A sept heures trois quarts, on soulève la tête de la croix à trois ou quatre pieds de hauteur. Peu après on l'élève plus haut.

Le supplice dura jusqu'à dix heures trente-cinq. Un peu avant la fin, pour que la représentation fût complète, on lui fit une plaie au côté gauche avec une petite lance et on lui donna à boire du vinaigre avec des cendres. »

Tout cela dans le but de convertir les incrédules et de réchauffer la foi des fidèles.

Ce désir d'imiter le Christ est assez fréquent. On l'observait déjà chez les premiers chrétiens. Schnoudi, moine égyptien célèbre, s'y soumit. Pendant la semaine sainte, nous rapporte Amelineau (39), quand arriva le vendredi des douleurs sincères, il se fit une croix comme celle du Christ Jésus, l'éleva, s'attacha lui-même sur le bois et resta suspendu, les mains étendues. Il endura le supplice une semaine entière.

A notre époque, le père Lacordaire se soumit au même supplice au couvent des Carmes, et resta trois heures sur la croix. Rapprochons de ce cas celui rapporté par Lombroso (40) d'un monomane religieux, un cordonnier vénitien, Mathieu Lovat, qui parvint à se crucifier (fig. 28).

L'anesthésie existait aussi chez les prophètes camisards.

Isabeau, une illuminée camisarde, était anesthésiée, dans ses accès de léthargie. On pouvait l'appeler, la pousser, la pincer, la brûler même, sans qu'elle parût s'en apercevoir. Tout en paraissant endormie, elle chantait des psaumes et débitait des prophéties. A l'état de veille, elle ne se souvenait plus de rien.

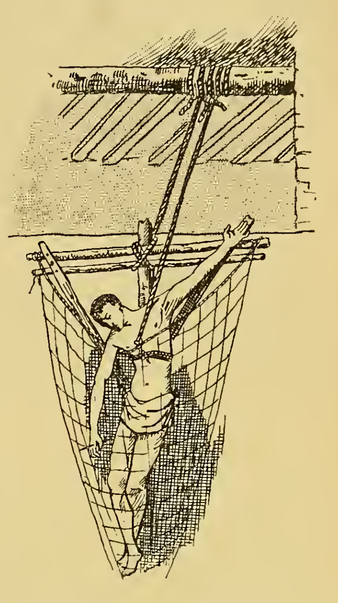


Fig. 28. — Crucifiement exécuté sur sa propre personne par M. Lovat. (D'après Lombroso.)

Une autre, saisie par les soldats, redisait mille fois en chemin : « Coupez-moi les bras, coupez-moi les jambes, vous ne me ferez aucun mal. »

L'esprit d'exagération, que l'homme apporte en toutes choses, explique certains miracles où la flamme du bûcher épargne l'élu anesthésié. Selon le « *théâtre sacré des Cévennes*, » le prophète Clary resta un quart d'heure dans la flamme d'un bûcher sans se faire aucun mal. En réalité, Court rapporte que, d'après un ami intime de Clary, les faits se passèrent autrement. Il ne séjourna pas dans le feu, il y entra deux fois et se brûla au cou et au bras. L'ami restait néanmoins persuadé que le feu aurait dû l'endommager davantage, s'il n'y avait eu dans

cet événement quelque chose de miraculeux (59).

De même les convulsionnaires de Saint-Médard affectionnaient les brasiers. Gabrielle Mouler se mettait sous le manteau de la cheminée près d'un feu très flamboyant. Elle baissait tout le corps dans les flammes, tête première, plongeant parfois si avant dans le feu qu'elle frappait contre les charbons et les tisons enflammés. Cela durait, prétend la légende, un quart d'heure et plus ? Il arrivait même qu'elle ne voulait pas cesser.

Si l'anesthésie pousse les fanatiques à braver les blessures, elle permet également aux martyrs de mépriser la souffrance et la mort et de garder leur foi.

Les débuts du christianisme abondent en faits qui prouvent que souvent l'hystérie amena une insensibilité que l'on regardait comme un attribut céleste. Citons entre mille le martyre de sainte Tatienne qu'on déchira avec des ongles de fer. « Son corps délicat se trouve bientôt couvert comme d'un voile de pourpre, mais, quelques instants après, les blessures disparaissent. » Qui ne sait que dans l'hystérie les blessures saignent peu ou prou. Puis « elle se promène au milieu des flammes en louant le Seigneur ». Ou encore sainte Théodosie qui, sur le chevalet où on la torture, ne laisse échapper ni plaintes ni soupirs ; « son visage semble s'illuminer d'une joie céleste ». Et saint Laurent sur son gril, etc., etc.

Tous ces faits s'expliquent admirablement par l'anesthésie.

Sainte Blandine était assise sur une chaise de fer rougie au feu et chantait, ravie en esprit, tandis que ses chairs grésillaient et fumaient.

Le martyre n'était pas redouté des premiers chrétiens, qui au contraire y aspiraient ardemment. C'était une couronne glorieuse. En Asie Mineure, ils se pressaient en si grand nombre devant les tribunaux pour demander le martyre, que les proconsuls étaient obligés de les faire chasser par les soldats.

Nos missionnaires nous offrent aujourd'hui l'exemple d'un pareil dévouement. Le mépris de la mort n'est rien à côté de celui de la souffrance. Mais les Peaux-Rouges ne l'offrent-ils pas également, quand ils entonnent leur chant de guerre, liés au poteau du supplice ?

Un des faits les plus curieux est LA CRAINTE QUE LES MARTYRS INSPIRÈRENT SOUVENT AUX FAUVES auxquels on les jetait en pâture. Sainte Tatienne renouvela l'exploit de Daniel dans la fosse aux lions. Il ne s'agit là que d'un fait de suggestion animale, bien connu des magnétiseurs et dompteurs. Des faits analogues se sont passés de nos jours.

En 1843, le duc de Malborough (46) opéra sur un chien de cour tellement féroce que personne n'osait l'approcher, l'endormit en moins de trois minutes, montrant les crocs et grondant encore. Il réitéra cet exploit sur un autre chien.

En 1837, J. Barlett de Kingstone, près Cantorbéry, en descendant d'une montagne, aperçut un taureau furieux. Ne voyant pas de moyen de salut, il s'ap-

proche de l'animal irrité en fixant sur lui un long regard qui l'arrêta net. Continuant à agir, il parvint, au bout de deux à trois minutes, à déterminer chez son ennemi un clignotement des paupières. Trois à quatre minutes après, les yeux du taureau se fermèrent et l'animal endormi demeura immobile.

Sans qu'il soit nécessaire d'endormir, les dompteurs intimident les bêtes féroces et les soumettent à leurs caprices. Il suffit de s'en rapporter à ce qu'on a écrit sur leur art.

Almezeuil, qui a publié un traité sur ce sujet en 1866, prétend qu'on agit sur les animaux en leur donnant un excès de nourriture à laquelle on mêle certaines drogues débilitantes. « Mais, dit-il, le procédé le plus sûr est encore le sang-froid et le courage. »

« La bête féroce attribue à une force sûre d'elle-même l'audace qui fait qu'on la brave. Elle éprouve une sensation d'étonnement et de surprise craintive. » Et il dépeint le dompteur qui s'avance d'un pas ferme, aborde la cage, en frappant sur les barreaux un coup brutal avec la canne qu'il tient à la main. Il entre résolument, brusquement, et frappe à tort et à travers sans pitié, sans merci...

L'homme sort à reculons, ne quittant pas du regard les bêtes féroces qu'il a plus surprises que maîtrisées.

J'ai cité le passage pour montrer l'importance que l'auteur attache à ne pas quitter du regard l'animal dompté. On prétend même que certains se dilatent la pupille avec de l'atropine pour rendre le regard plus étrange. Il y a donc là un véritable fait de sug-

gestion ; l'animal bravé a peur. Il faut en rapprocher l'histoire citée par Pline.

« Dans un spectacle, dit-il, qui fut donné au cirque, on vit la férocité de l'animal tomber comme par miracle quand on lui couvrit la tête ; il se laissa lier sans résistance, toute son énergie étant dans l'œil. »

Sans doute les animaux féroces auxquels on livrait les martyrs étaient souvent à jeun, ce qui serait une mauvaise condition. Néanmoins elle n'est pas absolue, car (V. *Dict. de Larousse*, article *Dompteur*) certains croient que « les dompteurs privent les fauves d'aliments et les polluent ».

En tout cas, l'attitude énergique et calme des martyrs a dû souvent faire reculer les fauves.

CHAPITRE XI

Les prophéties peuvent se réaliser grâce à la suggestion.

L'homme a soif de croyances, l'affirmation satisfait sa crédulité. De tout temps, on a ajouté foi aux prédictions et cru que l'avenir était un livre ouvert où quelques privilégiés pouvaient lire.

Dans l'antiquité, les prophéties étaient du ressort religieux, dévolues aux prêtres et aux prêtresses. Les fidèles se rendaient dans les temples pour y tomber en songe ou en extase, et les devins répondaient oralement ou par écrit, en prose ou en vers. Parfois les réponses étaient obscures, les prêtres se chargeaient de les interpréter ainsi que les rêves. On ne prophétisait pas dans les seuls temples, mais encore dans les forêts, les grottes, les antres. Les sibylles erraient comme les derviches actuels. On recueillait leurs divagations, d'où les obscurs livres sibyllins. Les prêtres lisaient dans les entrailles des victimes, étudiaient le vol des oiseaux. A Delphes, les vapeurs souterraines mettaient la Pythie en délire.

Les dieux dévoilaient l'avenir à ceux qui les priaient, ou même spontanément dans des songes qu'on n'avait point demandés. Aussi l'histoire abonde-t-elle en prophéties réalisées.

Hector, nous dit Homère, annonça à Achille sa mort prochaine, près des portes Scées.

En vain Crésus avait éloigné les armes de fer de son fils Atys. Il en mourut comme l'avait prédit l'oracle ; à la chasse, un compagnon maladroit le frappa de son javelot.

Suivant la prédiction du devin Démophon, Alexandre fut blessé dans une bataille contre Porus. Calanus, montant sur son bûcher, lui avait prédit qu'il le verrait bientôt. Peu de jours après, le roi mourut à Babylone.

L'historien Josèphe connaissait l'avenir. Pendant la guerre juive, il avait prédit exactement la chute de Jotapat après quarante-sept jours de siège et sa captivité. Il échappa, en effet, au poignard de ses concitoyens, qui, réfugiés dans un puits, voulaient tous se tuer. Peu après, il apprit à Vespasien sa future élévation au trône.

Tibère, Galba, Dioclétien eurent l'empire que les devins leur avaient promis [1].

Un certain Asclétarion avertit Dioclétien de sa mort prochaine. « Et comment mourras-tu toi-même ? » demande l'empereur. — « Je serai dévoré par les chiens. » Sur l'ordre de Dioclétien, on le tue

[1] Dioclétien, n'occupant encore qu'un grade inférieur dans l'armée romaine, et se trouvant à Tongres dans une mauvaise auberge, eut une discussion avec une druidesse au sujet des vivres qu'elle lui avait fournis : « Vous êtes trop avare, lui disait-elle. — Eh bien ? Je serai généreux quand je deviendrai empereur. — Ne plaisantez pas, répartit-elle aussitôt, vous serez empereur lorsque vous tuerez « aper » ; c'est-à-dire le sanglier.

Dioclétien, depuis ce moment, conçut l'espoir d'arriver à

et on se dispose à le brûler. Mais un orage disperse les exécuteurs et des chiens viennent dévorer le cadavre.

Brutus, qui combattait pour la liberté, vit apparaître en songe une figure étrange. « Tu me verras dans les champs de Philippes, dit-elle ; puis elle disparut. Il la revit avant la bataille où il périt.

Calpurnie, épouse de César, l'avait vu en songe percé de coups, la veille de sa mort.

Et ce chevalier romain qui vit en songe un gladiateur le tuer : un coup maladroit le frappait le lendemain au cirque.

Les oracles aimaient parfois à se divertir, faisant des jeux de mots équivoques pour tromper les humains.

Crésus attaqua Cyrus, confiant en l'oracle de Delphes qui lui avait prédit qu'il détruirait un grand empire : c'était le sien.

Hamilcar, assiégeant Syracuse, fut averti en songe qu'il souperait dans cette ville. Il y soupa comme prisonnier.

l'empire, mais il dissimula et fit semblant de rire du propos de son hôtesse. Cependant, croyant qu'il s'agissait d'un sanglier, il se livrait à la chasse de ces animaux et avait soin de les tuer de sa propre main. Voyant Aurélien, Probus, Tacite, Carus, se succéder tour à tour sur le trône, il disait : « Je tue toujours les sangliers, mais c'est un autre qui les mange. »

Enfin l'empereur Numérien fut assassiné par Arrius Aper, dont Dioclétien avait épousé la fille. Dioclétien était présent. A peine le crime fut-il connu, que la multitude accourut demandant quel était l'assassin. « Le voilà, dit Dioclétien, en frappant Aper de son épée. » Puis il s'écria : « Je l'ai donc enfin tué ce fatal sanglier ! » En effet, il succéda à Numérien.

Le christianisme ne put abolir la croyance aux prédictions ; seulement, on s'adressa aux moines.

Le solitaire Jean, en Egypte, à la fin du IVe siècle, prédit la victoire de Théodose contre Eugène.

Curieuse, cette histoire d'Isaac l'Ange, empereur de Byzance. Il se fit dire la bonne aventure par un devin connu, Basilace. Celui-ci fit le fou, s'efforça de faire tomber le chapeau de l'empereur et creva les yeux à son portrait. Peu après Isaac fut détrôné et eut les yeux crevés.

Plus près de nous, Cardière, ami de Michel-Ange, fut averti, en songe, par Laurent de Médicis, que Pierre de Médicis, fils de ce dernier, allait être chassé de ses Etats pour n'y plus rentrer. Ce songe se vérifia.

En 1774, Bernardine Renzi annonça la mort de Clément XIV pour le mois de septembre, et, au jour dit, en avertit la communauté.

Napoléon rappela à Sainte-Hélène que Lasalle, à la veille de Wagram, et Cervoni à Eckmühl, prédirent leur mort.

Ces prédictions peuvent renfermer une part de vérité, sans que pour cela l'homme connaisse l'avenir.

Croire qu'un événement va avoir lieu, c'est être désarmé devant lui. On n'a plus le courage de lutter et on aide soi-même à la réalisation d'une lugubre prophétie.

Ainsi la crainte d'une mort attendue annihile la volonté. Une tireuse de cartes avait prédit à une névropathe qu'un cheval blanc l'écraserait. Un jour,

la malheureuse vit un cheval blanc courir sur elle au grand galop ; elle resta immobile, paralysée par la peur, et fut écrasée.

D'autres prédisent la mort à telle époque et la peur tue à la date fixée.

Quand les sorciers nègres jettent un sort sur un de leurs ennemis, celui-ci se croit réellement perdu, il pâlit et maigrit, absorbé en de noires pensées ; il languit et finit par mourir.

Quelque étonnants que paraissent ces faits, il ne serait pas difficile d'en trouver d'analogues dans l'histoire et jusque chez nous. C'est l'envoûtement du moyen âge encore pratiqué à notre époque.

Certes, les médecins ne suggestionnent pas la mort à leurs malades impressionnables. Mais un médecin, à l'air découragé, aura toujours une fâcheuse influence. Quel réconfort au contraire apporte une mine gaie et confiante !

En certains cas, l'hystérique s'autosuggestionne un acte, une maladie qui se produit au grand ébahissement du public. Une hystérique annonce qu'elle va tomber en convulsions, en léthargie. L'événement arrive et on crie au miracle. Un docteur Bertrand, très partisan du merveilleux, avait ainsi consigné dans son journal plus de quatre-vingts prédictions semblables d'hystériques (33).

Mieux encore, j'ai connu une hystérique qui, dès qu'un événement avait lieu, s'imaginait que la somnambule le lui avait prophétisé. La conviction se produisait à posteriori. Elle était pourtant crue des naïfs auxquels elle se confiait.

Pour les esprits crédules pareils faits constituent des preuves absolues. Anciens clients des oracles, ils s'adressent aujourd'hui aux somnambules, tireuses de cartes, faiseuses de marc de café.

La victime a eu ainsi entre ses mains une arme redoutable si son bourreau avait la foi. Elle le conviait au tribunal suprême à date fixe et la prédiction s'accomplissait. L'histoire rapporte plusieurs faits de ce genre.

Hananias, prophète ennemi de Jérémie, avait entraîné le peuple dans une mauvaise voie. Jérémie lui prédit, au nom du Seigneur, qu'il mourrait dans l'année, ce qui arriva.

En 1314, le grand maître des Templiers, Jacques Molay, et un autre dignitaire du même ordre, furent brûlés sans jugement, par ordre du roi. Le bruit courut qu'ils assignèrent le pape à comparaître devant Dieu dans quatre mois, et Philippe le Bel dans un an ; la prophétie se réalisa.

Le 18 août 1634, Urbain Grandier sur le bûcher assigna son accusateur le P. Lactance à comparaître devant Dieu dans un mois. Quelques jours après, Lactance fit deux chutes consécutives de voiture, le délire suivit et le mois écoulé jour pour jour, il expira dans des convulsions.

Si l'appel d'un innocent contre un bourreau se réalise, il peut en être de même de la malédiction paternelle contre un fils ingrat.

Le fait suivant, rapporté dans les *Annales de psychologie* (47), est typique. Un sorcier maudissant son fils

provoque chez lui une contracture du bras, qu'il affirme être seul à pouvoir guérir. Toutes les suggestions médicales restèrent impuissantes. Le médecin prit alors aux yeux du malade la personnalité de son père et il lui fut facile de faire cesser la contracture en annonçant qu'il levait sa malédiction.

Et cette source miraculeuse dans l'arrondissement de Briey. La femme adultère qui y plongeait le bras le voyait se paralyser. Aussi les maris méfiants y conduisaient-ils leurs épouses.

Parfois la prophétie n'est pas nécessaire. Le coupable accablé de remords est poursuivi par des visions qui réclament vengeance, et finit par mourir furieux.

Le médecin Maunoury[1] avait recherché avec la plus insigne barbarie les plaques d'anesthésie sur le corps de son ennemi, Urbain Grandier. Après la mort du malheureux, « un soir sur les dix heures revenant de l'un des bouts de la ville visiter un malade et marchant de compagnie avec un autre homme et son frater, il s'écria tout à coup, comme en sursaut : « Ah ! voilà Grandier ! que me veux-tu ? » Et il entra dans un tremblement et une frénésie. On le ramena, saisi de frayeur, et il mourut

[1] Maunoury et le père Lactance ne furent pas les seules victimes des possessions de Loudun. Le père Surin, un des exorcistes, après avoir voulu chasser les démons, en subit lui-même les attaques et mourut fou. Le père Tranquille, un autre exorciste, fut aussi atteint du délire de démonopathie. Le père Lucas, en l'assistant, attrapa lui-même la maladie. Enfin le lieutenant civil Chauvet, qui avait fait montre d'incrédulité, fut si effrayé d'une accusation de magie lancée contre lui par une des possédées « que depuis on ne l'a jamais vu rétabli dans son bon sens ».

peu de jours après, croyant toujours voir Grandier, tâchant de le repousser et proférant des discours terribles (17).

De même le roi Charles IX revit, les derniers jours de sa vie, les tueries de la Saint-Barthélemy. « Il me semble à tout moment, aussi bien veillant que dormant, que ces corps massacrés se présentent à moy, les faces hydeuses et couvertes de sang; je voudrois que l'on n'y eust pas compris les imbéciles et innocents. »

De Beaufort, assassin du duc de Glocester, vit sa victime avant de mourir : « Va-t'en, va-t'en ! lui criait-il, pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

Le roi Théodoric avait ordonné la mort du vertueux Symmaque. Assailli de remords, il prit la tête d'un poisson inconnu, qu'on apportait sur sa table, pour celle de Symmaque. Il en conçut une mélancolie profonde qui ne cessa qu'avec sa vie (17).

Au Dahomey, la terreur de Dieu provoque des convulsions révélatrices chez l'hystérique coupable. Les femmes, dans une sarabande effrénée, tournent en rond autour du fétiche, cône en terre glaise surmonté d'une figure humaine grossièrement marquée. Le sang d'une poule l'a consacré. Les cris, la fatigue, le cercle perpétuel en font tomber quelques-unes en convulsions. Ce sont des coupables. Pères ou maris les portent au temple où elles restent trois mois sous la garde des prêtres.

Ainsi en Europe, il y a deux siècles, les possédées que les prières ne parvenaient point à guérir, étaient enfermées dans les lieux saints.

Poussons plus loin nos investigations.

Le duel judiciaire a existé et existe encore chez un grand nombre de peuples. Accusé et accusateur combattent, s'en remettant au jugement de Dieu. Entre deux adversaires croyants, l'innocent aura facilement raison du coupable. Ce jugement est fort répandu chez les primitifs : en Australie, où les champions combattent armés d'épées de bois et de boucliers d'écorce; aux îles Kouriles, où ils sont armés de massues. Chez les Esquimaux, il règle toutes les querelles. Chez les Tlenkits (Peaux-Rouges), les contestations entre clans se terminent par un combat judiciaire entre champions choisis qui rappellent les Horaces et les Curiaces (3).

Le duel judiciaire persista dans des sociétés plus évoluées; il était en vigueur au moyen âge. La procédure adoptée montre bien qu'il s'agissait de provoquer le trouble du coupable.

Ainsi en Bohême au XIVe siècle, avant de combattre les deux adversaires prêtaient serment; si l'un d'eux se trompait en récitant la formule légale, il perdait son procès.

En Pologne, le défendeur était acquitté si, à jour fixe, il se présentait devant le juge avec des cojureurs, acceptés par la partie adverse et si tous prêtaient serment sur le crucifix. Mais le demandeur pouvait refuser les cojureurs et exiger le combat.

Le duel judiciaire était en grande estime. Sans lui, affirmait le rédacteur des assises de Jérusalem, les héritiers légitimes seraient trop souvent spoliés à l'aide de faux témoins.

En notre siècle encore, la Géorgie avait conservé le duel judiciaire.

Certaines épreuves judiciaires, telle que l'absorption de poison chez les nègres, peuvent être ainsi expliquées. Le poison est vomi par l'innocent, la conviction qu'a celui-ci de le rendre, doit y aider beaucoup. La crainte peut au contraire paralyser le criminel.

Si certaines pratiques s'expliquent, tout néanmoins, il faut l'avouer, n'est pas explicable. Notamment l'épreuve au fer rouge, à l'eau chaude, l'huile bouillante, etc. Bien que la réaction soit moins vive et la douleur nulle dans le membre anesthésié, encore n'est-il pas à l'épreuve de la chaleur.

CHAPITRE XII

Thérapeutique hypnotique.

Si la foi châtie, elle peut également guérir. Les miracles de cette nature ont existé dans toutes les religions. Bien que niés par les incroyants, ils ne peuvent être mis en doute. Mais ils trouvent leur naturelle explication dans l'hypnotisme.

Paracelse le premier (48), au xve siècle, avait reconnu que les amulettes guérissaient par suggestion. Vraies ou fausses, l'effet est le même, si on y croit.

« Les guérisons attribuées à certaines reliques sont l'effet de l'imagination et de la confiance. Les méchants et les philosophes savent que si, à la place des ossements d'un saint, on mettait ceux de tout autre squelette, les malades n'en seraient pas moins rendus à la santé, s'ils croyaient approcher de véritables reliques. »

Mais cette pensée ne se répandit guère ; pour l'imposer, il fallut que la suggestion devînt courante en thérapeutique.

En tout temps, on a vu des hypnotiseurs attirer la foule par leurs guérisons. Citons parmi les plus con-

nus : le zouave Jacob, le prêtre allemand Gassner, le prince abbé de Hohenlohe, le père Mathew, etc.,



Fig. 29. — Le miracle de saint Nil, fresque du Dominiquin dans le couvent de Grotta Ferrata [1].

sans compter tous ces paysans toucheurs qui rappellent l'ancien toucher du roi.

[1] Le jeune possédé peint par le Dominiquin ne se débat pas. Un homme seul le soutient par derrière pour l'empêcher de tomber plutôt que pour le contenir ; il n'en présente pas moins tous les caractères de la « grande attaque » sous le mode qui paraît être le plus fréquent chez les jeunes garçons. C'est l'attitude que nous avons désignée sous le nom « d'arc de cercle ». Tout le tronc rigide est courbé en arrière, les membres

Actuellement encore, il n'est bruit (62) que de guérisons miraculeuses qu'accomplissent des illuminés et des enthousiastes. Tel ce Schlatter, le thaumaturge du Colorado, qui, ces dernières années, guérissait boiteux, aveugles, et sourds, aux Etats-Unis. Il imposait les mains ou bénissait les gants que devait porter le croyant. Né en Alsace en 1855, Schlatter arriva un jour en Amérique, y fit tous les métiers et se réveilla un beau matin saint homme. Tête découverte, pieds nus, il parcourait les vastes États américains et se disait envoyé du ciel.

Il prêchait l'amour de Dieu et la paix des âmes. Son costume extravagant, ses pieds nus, ses cheveux longs, qui encadraient d'une façon étrange son visage rayonnant de véritable illuminé, attirent les foules autour de lui.

On le met en prison, puis dans une maison de fous. Il en sort plus imposant que jamais. En septembre 1895, nous dit M. Jean Finot (*Revue des Revues*, 1er mars 1896), il se fixe à Denver où M. Fox, échevin de la ville, qu'il guérit d'une surdité rebelle, devient son hôte et son apôtre.

Là commence le triomphal succès de Schlatter.

inférieurs contracturés dans l'extension ne reposent que sur les gros orteils ; on remarque en outre un léger degré de rotation, en dedans ; la tête elle-même, légèrement tournée de côté, paraît ramenée de force en avant par l'aide.

La convulsion a envahi aussi la face, les yeux sont convulsés en haut, et la bouche est ouverte. L'introduction de l'index de l'exorciste dans la bouche nous permet de supposer que la mâchoire inférieure est immobilisée en cette situation par la contracture. (Charcot et Richer, *Les Démoniaques dans l'art.*)

Les reporters, les journaux, les affiches sont à sa dévotion. Il guérit au moyen de gants qu'il distribue deux fois par jour. De toutes parts, des gants furent expédiés. Il en pleuvait dans l'hospitalière demeure de M. Fox, et si Schlatter n'avait pas été plein de dédain pour les biens de ce monde, il eût pu s'en faire une fortune. On accourait de tous les points du Nouveau Monde; des trains spéciaux, de véritables pèlerinages, amenaient à Denver des cohortes d'estropiés, d'infirmes, d'incurables, assoiffés de guérison. Les gares étaient bondées, les hôtels regorgeaient de malades.

Au milieu de son triomphe, Schlatter disparut trouvant sa mission finie. Il obéit probablement à une impulsion irrésistible de vagabondage comme en ont les neurasthéniques. Depuis on ne l'a point revu.

Plus près de nous, dans les Cévennes, M. Vignes guérit au nom de Dieu. On vient dans son village perdu de Viala, de tous les coins de la Suisse allemande[1].

Liébault (49), de Nancy, le premier, en 1860,

[1] Vignes, à l'âge de douze ans, aurait entendu une voix intérieure, hallucination imprécise, lui disant de prier pour sa mère mourante. Il pria : sa mère fut guérie. Depuis lors, il a toujours eu recours à la prière dans les circonstances difficiles de la vie, et, chaque fois, il a eu le bonheur de voir ses vœux exaucés.

Depuis qu'on vient implorer son intervention pour la cure des maladies de toutes sortes, le ciel est cependant resté plus d'une fois sourd à ses supplications ; mais Vignes ne s'en étonne pas outre mesure. A certain cul-de-jatte qui s'obstinait à ne pas marcher malgré une fervente oraison : « Tu ne crois pas, lui

essaya la thérapeutique suggestive suivant des procédés scientifiques.

Tous les médecins admettent actuellement son efficacité dans les manifestations hystériques : accès, paralysies, contractures; dans certaines manies : morphinomanie, alcoolisme, onanisme, anomalies de l'instinct génital, insomnie, incontinence d'urine.

En 1893, Charcot montra le rôle de l'hypnotisme dans la génèse des miracles. Et même, par prudence, il fit paraître son travail dans un journal anglais (48). Il indiquait comment la suggestion s'empare du pèlerin.

« Un malade entend parler de guérisons miraculeuses. Il interroge ses amis, demande des détails. Les encouragements lui parviennent de tous côtés. La cure miraculeuse est dès lors commencée. La conception du projet, sa préparation, le pèlerinage lui-même, deviennent une idée fixe. Dans ces conditions, l'esprit n'est pas long à prendre barre sur le corps. Quand, après la fatigue d'un long voyage, les patients arrivent au lieu du pèlerinage, ils se trou-

dit sévèrement le vieillard : comment veux-tu que je te guérisse ? »

Vignes est taciturne, peu expansif, et se complaît dans son obscurité. Il n'a rien des prophètes enthousiastes, ni des illuminés tapageurs aux discours pompeux, aux gestes dramatiques, que transportent les acclamations des foules et qu'enivre l'éclat des apothéoses. Le vieil huguenot reste confiné dans un mysticisme mélancolique où il puise tous les éléments de son pouvoir curateur. C'est dans les psaumes qu'il a appris sa thérapeutique et c'est par des sentences litaniques qu'il guérit. (Henry Meige. *Journal des connaissances médicales.* Avril-mai 1896.)

vent dans un état d'esprit éminemment susceptible de suggestion. Si l'esprit du malade, dit Barwell, est dominé par cette idée qu'une cure va s'opérer en lui, la cure est opérée par cela même... Un dernier effort, une immersion dans la piscine, une fervente prière aidée par l'extase que produit la solennité du rite, et la cure miraculeuse devient un fait accompli. »

Aussi la suggestion religieuse est souvent plus forte que tous les hypnotismes médicaux. Des malades, regardés par les médecins comme incurables, ont parfaitement guéri dans un pèlerinage.

L'ataxie, la sclérose en plaques, les maladies nerveuses sont améliorables par suggestion.

Mieux encore, Lloyd Tuckey (50) aurait pu diminuer les symptômes consécutifs à une maladie organique du cœur. Liébault aurait même utilisé avec succès l'hypnotisme, dans la paralysie consécutive à l'apoplexie organique : il semble qu'au bout de quelque temps, il suffise parfois d'un choc pour rétablir le mouvement, la lésion étant cicatrisée. D'où le succès de l'électrisation, de la métallothérapie et de l'hypnotisme.

Les partisans de l'hypnotisme vont plus loin, et prétendent guérir non seulement les manifestations de l'hystérie, mais encore certaines maladies organiques.

L'hypnotisme n'a pas seulement une influence psychique. Il agit sur les nerfs vaso-moteurs et guérit la diarrhée, la constipation, l'aménorrée, la ménorragie. Sans doute l'hypnotisme ne peut remédier à

la destruction d'un tissu ; mais si cette destruction se complique de troubles nerveux purement fonctionnels, en faisant disparaître ces derniers, il améliorera beaucoup la situation.

Où s'arrête le pouvoir hypnotique? Ne peut-il avoir une action sur les plaies, hâter leur guérison? On tend aujourd'hui à le croire. On s'expliquerait ainsi bien des faits qui sont encore des points d'interrogation.

Des tumeurs du sein ont été miraculeusement guéries. Mais étaient-ce des tumeurs cancéreuses? Pour Charcot, les tumeurs et les ulcères guéris par suggestion seraient dus à l'hystérie.

Celle-ci donnerait de la congestion du sein avec douleur, augmentation du volume de l'organe, ulcération. Le médecin se trompe, ampute, et l'examen au microscope montre qu'il n'y avait point tumeur (55).

En 1707, une nommée Anne d'Augier fut atteinte de paralysie et de cancer suppuré. Elle guérit subitement en 1725, sur le tombeau du diacre Pâris. Une demoiselle Coirris guérit de même en 1731 d'un cancer qu'elle portait au sein gauche.

L'influence nerveuse irait plus loin encore.

M. Kogevnikoff vient (51) de publier un cas miraculeux de guérison de sycosis parasitaire [1].

Le malade, professeur à l'Université de Moscou, s'était en vain pendant neuf mois, adressé aux dermatologistes les plus éminents. Il se décida à se rendre à

[1] Maladie de la barbe consistant en présence de petits boutons suppurés à la racine de chaque poil.

l'église avec une femme qui se mit à prier pour lui. La prière à voix basse dura trois ou quatre minutes. Il y eut séance matin et soir. Après la deuxième, la tuméfaction commença à diminuer, les boutons à tarir. Le lendemain la suppuration était arrêtée. Le troisième jour, le malade était guéri.

Pourtant il existait des staphylocoques, dans les boutons suppurés, à la racine des poils. L'auteur admet donc que dans certains cas la pénétration de ces microbes se fait en dehors de toute lésion cutanée sous l'influence d'une prédisposition du système nerveux ; car ils se trouvent à l'état normal sur la peau des sujets même tout à fait sains.

On rapprochera de ce fait l'efficacité de la suggestion contre les verrues. Le Dr Bonjour les guérit (51) à l'état de veille, en bandant les yeux du malade et faisant semblant d'y faire quelque chose. Delbeuf (de Liège) a vu aussi *signer* (c'est le mot consacré) les verrues avec succès.

Le miracle du sieur Hanquet n'est pas moins extraordinaire. C'était un Belge de Liège que le Dr Davreux soigna pour une myélite avec incontinence d'urine et des matières fécales ; l'eau de Lourdes le guérit subitement.

Henri Lasserre, dans son livre sur Lourdes, plein de bonne foi, raconte parmi de nombreuses guérisons de paralysie, contracture, douleurs hystériques, quelques-unes remarquables entre toutes.

Un menuisier, Macary, de Lavaur, était affligé de varices depuis vingt ans. Il fut guéri en une nuit par application d'eau de Lourdes. A la place des paquets

variqueux, il n'y avait plus que des cordons petits, durs, roulant sous le doigt.

La suggestion peut réussir à l'état de veille, sans même grande tension d'esprit, par action inconsciente. Elle agirait même, d'après Liébault, chez de tout jeunes enfants (49) dès l'âge de six à douze mois. Cet auteur guérissait par l'eau magnétisée la diarrhée infantile; mais il nota que la guérison s'opérait aussi par l'eau simple, ce qui prouvait l'influence suggestive.

On commence à entrevoir le rôle immense de la suggestion sur l'organisme. Grâce à ces études, il est aujourd'hui possible d'examiner à ce nouveau point de vue les miracles que rapporte l'histoire et ceux qu'on enregistre encore chaque jour dans les nombreux sanctuaires.

CHAPITRE XIII

Hypnotisme et miracles.



Fig. 30. — Gravure du XVIIIe siècle. Marie-Anne Couronneau, dont tout le côté gauche était paralysé, va à Saint-Médard le 13 juin 1731 soutenue sur deux béquilles. On voit nettement sur cette figure une contracture hystérique du pied.

Si on parcourt l'histoire, on trouve maints exemples de guérisons miraculeuses. L'histoire ancienne nous révèle même les pratiques auxquelles on se livrait pour provoquer la suggestion curative. Un papyrus découvert dans les ruines de Thèbes par Ebers, donne des formules d'incantation : « Pose ta main sur lui pour calmer la douleur, et dis que la douleur s'en aille. »

Dans les cas graves, on recourait à l'attouchement avec le bâton céleste, petite baguette de bois, longue de quelques centimètres, char-

gée d'inscriptions magiques d'une puissance extrême, contre lesquelles les esprits les plus rebelles n'auraient su lutter.

En Grèce, le temple d'Epidaure, desservi par les Asclépiades, fut bâti sur un lieu sanctifié par un prodige authentique. Un petit berger avait vu de ses



Fig. 31. — Jésus-Christ.

propres yeux, dans un nimbe de lumière, le fils d'Apollon, Asclépias, allaité par une chèvre. Avant de laisser entrer les malades dans le temple, les prêtres les soumettaient à une diète sévère de plusieurs jours, à des bains fréquents et prolongés.

Des stèles déposées par les guéris certifiaient le miracle. M. Kavadias en a retrouvé un grand nombre (54).

Chez les Israélites, le miracle affirmait la nature prophétique. De tous temps les prophètes furent guérisseurs. Il est surtout intéressant d'examiner ce rôle dans la vie de Jésus-Christ; nous y trouvons des récits circonstanciés de miracles qui montrent bien quelles conditions y présidaient.

Ces miracles ont laissé longtemps hésitants les esprits critiques, même ceux qui admettaient la véracité des récits de la Bible. Renan, par exemple, dans sa *Vie de Jésus*, n'a pu comprendre la part de vérité qui existait dans ces récits (52).

Pourtant on constate dans les détails mêmes des miracles de la Bible, la bonne foi de ceux qui l'écrivirent. En effet nous trouvons indiqués dans les Testaments les facteurs nécessaires à la production du miracle.

Il faut :

1° Que le miraculé ait la foi.

Il est bien évident que les incrédules ne peuvent être l'objet d'un miracle. Ce point avait déjà été noté dans la Bible. Dans l'Évangile selon saint Mathieu, chapitre XIII, nous lisons : « Il ne fit pas là beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité. » Ce que les commentateurs de la Bible expliquent par ce fait qu'il ne voulut pas faire de miracles pour les punir. Mais l'Évangile selon saint Marc (chap. VI) contredit cette assertion. Car il dit qu' « il ne put faire là aucun miracle, si ce n'est qu'il guérit quelques malades en leur imposant les mains. Et il s'étonnait de leur incrédulité. »

Les hypnotiseurs savent bien qu'il est nécessaire

que le sujet croie en eux ; aussi ne négligent-ils rien pour lui persuader qu'il devra nécessairement succomber dans la lutte hypnotique. C'est ce qui explique pourquoi on ne peut endormir certaines hystériques pourtant très suggestionnables : c'est qu'elles s'en défendent.

2° Que l'opérateur ait la foi.

Cette condition paraîtra moins indispensable que la précédente, elle est pourtant bien réelle. Si l'opérateur doute de sa puissance, il n'aura pas pour suggestionner cette certitude dans la parole, cette sincérité de l'accent, cette assurance du regard si nécessaires. C'est ce qui explique la faiblesse de certains médecins débutant dans cet art, et comment d'autres n'y parviennent jamais.

Ce fait avait été également signalé dans les Evangiles. Jésus-Christ avait chassé le démon du corps d'un possédé, alors que ses apôtres n'y avaient pu réussir. « Pourquoi n'avons-nous pu le chasser, demandèrent-ils ? — A cause de votre incrédulité, » et il leur conseilla de jeûner et de prier, ajoutant qu'avec la foi, on soulevait des montagnes (chap. XVII, saint Mathieu).

Aujourd'hui les catholiques ne cherchent pas à expliquer la genèse des miracles. Ils croient au miracle s'il se produit une contravention aux lois de la nature.

Telle n'était pas l'opinion de ceux qui écrivirent le Nouveau Testament.

Pour eux les malades étaient possédés par un double, un esprit, un démon et parfois même par

une légion. Jésus conversait avec ces démons et les chassait. Il pouvait les faire entrer dans le corps d'autres animaux, tel un troupeau de porcs qui fut ainsi possédé.

Ces miracles n'étaient évidemment pas faits pour déplaire au peuple. Mais on tend trop à s'imaginer qu'il y voyait nécessairement une preuve de divinité. C'est qu'en effet il devait exister à cette époque de nombreux hypnotiseurs qui chassaient les doubles et faisaient concurrence au Christ. La Bible nous conserve la mémoire d'un d'entre eux (Évangile selon saint Marc, chap. IX) : « Nous avons vu quelqu'un, dirent les apôtres à Jésus, qui chassait les démons en votre nom et qui ne vous suit pas et nous l'en avons empêché. »

Bien loin d'adorer Jésus après qu'il eut chassé les esprits impurs dans le corps des porcs, les gens du pays le prièrent de partir. Ils le prenaient en effet pour un sorcier et craignaient d'être envoûtés.

Et comme les prêtres juifs accusaient Jésus de chasser les démons au nom de Belzébuth, Jésus répondit : « Si c'est au nom de Belzébuth que je chasse les démons, au nom de qui vos enfants les chassent-ils donc ? » Il reconnaissait ainsi que d'autres que lui avaient ce pouvoir.

Enfin nous voyons les Juifs discuter la question de savoir s'il est permis de guérir le jour de sabbat. Ils ne voyaient donc là qu'un travail, et n'auraient pas eu cette idée s'ils l'avaient regardé comme un miracle dans le sens où nous le prenons aujourd'hui.

Au reste Jésus témoignait d'une sincérité et d'une

bonne foi absolument exceptionnelle chez un thaumaturge et qui doit le faire admirer même de nos jours, en dehors de toute idée religieuse. Comme on l'appelait auprès d'une jeune fille qu'on croyait morte : « Elle dort simplement, » dit-il, et il la réveilla, diminuant ainsi de beaucoup la portée de son miracle (chap. IX, saint Mathieu).

Ces récits de miracles dont les détails apparaissent aujourd'hui à la science si vrais, permettent d'affirmer à nouveau l'authenticité des Evangiles, ou tout au moins saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, alors qu'ils sont regardés par certains comme une preuve de leur fausseté. Si ces documents étaient apocryphes, nous ne retrouverions pas cette bonne foi et cette véracité, dans les détails de faits qui jusqu'à ces dernières années paraissaient inexplicables. Cette constatation n'est pas oiseuse, car on sait qu'il existe une école qui nie l'authenticité des Evangiles et même l'existence de Jésus. La science nous permet aujourd'hui de faire justice des opinions passionnées de quelque côté qu'elles viennent.

Après la mort de Jésus, les thaumaturges furent toujours nombreux. L'histoire nous a transmis le nom de quelques-uns, Apollonius de Tyane, Simon le Magicien, parmi les plus célèbres.

Simon le Magicien ne fut pas toujours heureux. Un jour devant Néron, il essaya de s'élever dans les airs, mais il retomba et se cassa les jambes.

Apollonius de Tyane, qui vécut au premier siècle de l'ère chrétienne, apprit à l'école des Brahmes et eut une foule de disciples (53).

Laissant croître ses cheveux, marchant pieds nus, vêtu d'une toile, il donna ses biens à son frère et aux pauvres, voyagea, prêcha et guérit.

Il voyait à distance, ressuscita une jeune fille qui était morte et qu'on portait au cimetière. Un jour, il faisait à Athènes une conférence. Un jeune débauché se met à rire. Le conférencier regardant son auditeur, lui dit : « Ce n'est pas de toi que vient ce rire, mais du démon qui te possède à ton insu. » Sous le regard d'Apollonius, le démon, plein de crainte et de fureur, se prit à crier comme les malheureux qu'on torture, jurant qu'il voulait sortir et promettant ne plus rentrer en corps humain. Comme signe de départ, on convient qu'il renversera une statue du portique royal. La statue est renversée ; au même moment, le jeune homme semble se réveiller, se frotte les yeux, regarde le soleil, rougit de se voir l'objet de la curiosité de tant de monde.

Les apôtres chrétiens employaient également les miracles pour convertir. Ils les accomplissaient au nom du Christ. Les Evangiles nous content les suivants :

Peu de temps après la mort de Jésus, à la porte du Temple, Pierre et Jean rencontrèrent un mendiant, boiteux de naissance. Pierre lui dit : « Regarde-nous, je ne possède ni or ni argent, mais ce que j'ai, je te le donne. Lève-toi, au nom de Jésus de Nazareth et marche. » Aussitôt le boiteux se leva, ses pieds s'af-

fermirent et il entra avec eux dans le Temple pour louer le Seigneur.

Par la suite, la réputation de Pierre s'accrut. On apportait les malades dans les rues sur son passage



Fig. 32. — Sainte Catherine de Sienne délivre une possédée. Gravure extraite d'une suite relative à la vie de sainte Catherine et exécutée d'après les dessins de Francesco Vanni.

afin que son ombre en couvrît au moins quelques-uns et les délivrât de leurs douleurs. Pierre vit un jour dans la ville de Lydde un paralytique nommé Enée qui, depuis huit ans, était au lit : « Levez-vous, lui dit-il, le Seigneur Jésus vous guérit. » Et le paralytique se leva. Tous ceux qui demeuraient à Lydde et à Sarone virent cette guérison et se convertirent.

Il ressuscita même une morte. Il fit sortir tout le monde de la chambre mortuaire et se mit à genoux en prières. Puis se tournant vers le corps : « Tabithe, dit-il, levez-vous. » A ces paroles, la morte se leva sur son lit.

La multitude accourait des villes voisines à Jérusalem, amenant les possédés du démon, et tous étaient guéris.

Les autres apôtres guérissaient aussi, surtout les boiteux et paralytiques, et chassaient les esprits impurs ; car ces trois genres de guérisons sont le plus souvent notés dans les actes. Une histoire curieuse montre bien les idées de l'époque. Paul et Barnabé firent un jour



Fig. 33. — Saint Philippe de Néri délivrant une possédée. Groupe dans une fresque de André del Sarte, dans le cloitre de l'Annunziata, à Florence [1].

[1] Nous ne saurions rien concevoir de plus conforme à la réalité que cette figure de démoniaque créée par André del Sarte. Nous reconnaissons à des signes non douteux que le peintre a puisé dans la nature même les éléments de sa composition : il a peint une possédée telle qu'il l'a eue vraisemblablement sous les yeux.

Nous retrouvons là en effet plusieurs caractères de l'attaque de grande hystérie à son début. Il semble que le moment choisi par le peintre soit celui qui inaugure l'attaque et précède les grandes convulsions.

Saisie par son mal, la jeune femme tombe à la renverse et

marcher à Lystre un homme perclus dès le sein de sa mère. Le peuple, témoin de cette guérison merveilleuse, disait : « Ce sont des Dieux sous forme humaine. » Il appelait Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que celui-là portait toujours la parole. Le grand prêtre du temple de Jupiter voulut leur offrir des couronnes et immoler des taureaux devant la porte de leur maison.

Une fois établie, l'Eglise eut constamment recours aux miracles. Saint Martin à Tours, saint Germain à Auxerre, saint Loup à Troyes luttèrent contre l'arianisme par des miracles.

Les rois de France guérissaient les écrouelles par attouchement. Saint Louis fut à ce titre un des plus célèbres.

Plus tard, les saints et les personnages religieux du Moyen Age et de la Renaissance guérirent comme leurs prédécesseurs des premiers temps du christianisme. La preuve de la nature hystérique de ces guérisons nous est fournie par les tableaux mêmes, qui furent peints pour en perpétuer le souvenir. Charcot, Richer (68), Henry Meige (70), ont pu, par une étude patiente, en recueillir d'innombrables exemples dans

la rigidité a déjà envahi tout le corps. Cette chute n'a rien du laisser-aller avec flaccidité musculaire de la syncope ou de l'évanouissement, ainsi que le pensait Ch. Blanc. On sent que ce corps ainsi courbé en arrière est raidi des pieds à la tête. Les membres inférieurs légèrement fléchis, sont contracturés, ainsi que le témoignent les pieds convulsés à la pointe en dedans. La tête, fortement renversée, fait saillir le cou gonflé, et toute la face bouffie et turgescente trahit l'arrêt apporté à la respiration par le spasme généralisé (Charcot et Richer).

les œuvres d'art : tableaux, sculptures, tapisseries, plaques d'ivoire, etc.

Les œuvres de maîtres tels que le Dominiquin, André del Sarte, Rubens, etc., portent les preuves d'une scrupuleuse observation de la nature. Les contractures, les paralysies qu'offrent les miraculés sont incontestablement hystériques.

Elles sont reproduites avec un caractère de précision tel que l'imagination ne saurait les avoir inventées.

[1] Nous ne saurions trop insister sur les remarquables travaux de ces auteurs qui ouvrent une voie nouvelle à la critique d'art. Ils sont remontés dans cette recherche aux représentations les plus anciennes des v[e] et vi[e] siècles. A cette époque d'art fruste, la figure du démoniaque est encore toute de convention et de fantaisie. Quand l'art se perfectionne par l'étude attentive de la nature, ces figures revêtent des caractères puisés dans la réalité et il est facile de les reconnaître comme hystériques.

Les écoles italienne et flamande sont celles qui fournissent les documents les plus précieux. En Espagne au contraire on ne possède guère de représentations de possédés, mais, par contre, aucune n'est plus riche en extatiques.

Les estampes fournissent de nombreuses représentations de guérisons de possédés et d'hystériques. Mais les signes n'en sont pas nets ; ce ne sont le plus souvent que des agités sans caractère.

Ce sont les œuvres des grands maîtres qui fournissent les meilleures représentations. Seule l'observation minutieuse de la nature leur a permis de saisir et de fixer la forme caractéristique de ces convulsions qui semblent à cette époque hors de toute règle et de toute logique. Ce n'est pas une des moindres preuves de la perspicacité et de la sincérité de l'artiste que ce diagnostic rétrospectif d'une affection alors méconnue.

Quelques artistes pourtant, parmi lesquels Raphaël, ont peint des démoniaques sans caractères réels, et tirés purement de leur imagination.

Tantôt, les possédés forment arc de cercle, la tête renversée en arrière, le cou gonflé, les yeux convulsés, la bouche ouverte, les cheveux épars. D'autres fois, les doigts sont crispés sur la paume, comprimés par le pouce qui passe au-dessus d'eux, l'avant-bras demi-fléchi et tordu dans la pronation forcée, absolument comme dans l'attaque hystérique (68).

CHAPITRE XIV

Miracles contemporains. — Kali-Ghat. — Notre-Dame de Lourdes.



Fig. 34. — D'après un dessin humouristique ridiculisant Mesmer [1].

De nos jours, le désir de croire, d'implorer un secours persiste aussi grand. De toutes parts se dressent les églises, lieux de pèlerinage. Elles occupent les sites les plus en vue, et le clocher du sanctuaire se détache au loin dans le ciel. Des grottes qui abritèrent les saints, des fontaines miraculeuses, d'antiques arbres, sont encore objet d'adoration. Ici on vénère une vierge noire, là un saint local, plus loin la

[1] La légende du dessin est ainsi conçue : « Le magnétisme animal, remède universel à l'usage du beau sexe » ; et, au-dessous du dessin, les vers suivants :

Ah ! je conçois qu'il n'est rien tel
Que ce fluide universel,
J'aime fort qu'on me magnétise
Appuyez, docteur ; j'entre en crise.

mère de Dieu est apparue à quelques innocents.

Les miracles se multiplient, les ex-voto abondent. Ce n'est dans l'église que béquilles, cœurs, plaques commémoratives, peintures naïves. La multitude empressée ne chôme pas ; et par intervalles, aux grandes commémorations, les wagons déversent par milliers le bétail humain, venu des quatre coins du monde.

La vérité d'autrefois est encore celle d'aujourd'hui. Ces miracles historiques, qui font sourire le sceptique, s'accomplissent tous les jours sur toute la surface du globe. Aucune religion n'en a le monopole. L'Australien fruste, l'Indou fervent en voient tout comme le Chrétien.

Il serait impossible de dénombrer les milliers de lieux de pèlerinage. Proposons-nous simplement d'en étudier deux dont l'opposition m'a vivement frappé : l'un aux Indes, aux portes de Calcutta, Kali-Ghat ; l'autre, chez nous, en pleine France, Notre-Dame de Lourdes.

Aux portes de Calcutta, se trouve le temple de la déesse Kali, forme de Dourgha, symbolisant la destruction. Le dimanche, la foule des pèlerins s'y porte et c'est ce jour que nous avons choisi.

Du grand chemin, une étroite rue y conduit, bondée de marchands d'images saintes, de chapelets, de statuettes religieuses. Puis des vendeurs de fleurs jaunes sacrées, en chapelet, et de lotus blancs et roses. Et le profane n'est pas oublié : de temps en temps, des marchands de tranches de pastèques et

de concombres, de bonbons au miel, dévorés de guêpes.

Enfin, çà et là, une boutique est transformée en temple. On y adore ou la statue de Ganesa le Dieu de la sagesse, à trompe d'éléphant, entouré d'impurs lingams, ou le lingam seul, isolé, gigantesque. A côté, est le plateau pour l'offrande monnayée.

La foule se presse, étrange, bariolée, hommes, femmes, enfants, le chef de famille à la tête avec le bâton de pèlerin. Les autres, tenant le pan de son habit, suivent comme dans la Bible. Le riche babou aux vêtements européens, et le pauvre couvert d'une loque, se coudoient, animés de la même ferveur. Et, en masses pressées, sur les bas-côtés de la route, aveugles, podagres, impotents et lépreux, accroupis devant de petits tas de riz et quelques menues pièces de monnaie, implorent l'aumône d'une voix aigre. Des sentiments semblables amènent des démonstrations identiques, et je me rappelai tout à coup le pèlerinage de Paray-le-Monial, pour le centenaire de Marie Alacoque. C'étaient mêmes cris, même affluence, mêmes mendiants.

Mais bientôt le spectacle allait devenir absolument original. En approchant du temple, se voient d'abord les demeures des bayadères, qui, souriantes mais correctes, regardent la foule sur le pas de la porte. Puis une fontaine sacrée, couverte d'un petit dôme à piliers. Les fidèles en font le tour, baisent les piliers, trempent les doigts dans l'eau pour les porter au front, en murmurant les paroles sacrées, baisent encore le bœuf en pierre accroupi devant la

porte et prient dévotement mains jointes, tête basse.

Voici enfin un arbre sacré. Ses branches sont chargées de cailloux, suspendus par des ficelles, et, à ses pieds, gît un lingam vénéré et antique, simple pierre brute de granit rouge.

Mais à côté que regarde cette foule silencieuse et pressée? C'est un fakir, long et maigre, nu, sauf l'indispensable chiffon, les cheveux teints en rouge, la peau grise, barbouillée de cendre. Il se tient raide, fixe, immobile et regarde le soleil dont les chauds rayons viennent lui brûler les yeux. Il le défie, sans clignement aucun, hypnotisé, la langue tirée au dehors et mordue par les mâchoires crispées : une écume sanguinolente sort de sa bouche.

Enfin nous sommes au temple. La foule se rue, mais le profane n'entre pas. Il entend le bruit de la cloche et le murmure continu des prières, mais ne peut voir dans le sanctuaire de Kali, la terrible adorée.

En vain m'adressé-je à un serviteur du temple; il me place en un endroit permis, d'où, paraît-il, on peut distinguer d'ordinaire; aujourd'hui la foule compacte s'y oppose.

Derrière le temple, se font les sacrifices. Sur une large place dallée, rougie de sang, s'élèvent deux guillotines primitives, en bois, rougi lui aussi.

Deux montants, un appui pour le cou, et, pour maintenir l'animal, une tige de bois fixée à deux trous des montants, cela suffit. Couronnés de fleurs, les chevreaux noirs attendent. Il attend aussi le sacrificateur armé du couteau des sacrifices, lame

large et concave. Un fidèle achète un chevreau. Le cou à la guillotine, l'animal pousse comme un cri d'enfant; mais le couteau tombe et lui tranche la tête.

Le sang jaillit et la foule tend la main pour le recevoir encore tout chaud et s'en baptiser le front. De grands chiens jaunes, à demi sauvages, mais respectés, viennent liper le sang et manger les débris de peau et de tripes que leur disputent les milans dont les coups d'ailes vous rasent la figure.

Et les chevreaux détronqués se tordent, tandis que les têtes alignées, agitant encore un peu les oreilles, vous regardent de leurs grands yeux résignés. Sur la cornée de l'une, tombée là depuis trois ou quatre minutes, une mouche vint se poser; l'animal cligna la paupière, la vie ne s'était pas encore retirée.

Notre-Dame de Lourdes présente une supériorité marquée sur tous les pèlerinages analogues actuels. Elle le doit à ce que tout est préparé en vue de la suggestion. Tout d'abord les mendiants et les infirmes sont soigneusement écartés de la grotte. Tandis qu'à Paray-le-Monial par exemple on est entouré de paralytiques et de gibbeux et que les pèlerinages des Indes sont de vrais musées pathologiques où lépreux, éléphantiasiques, microcéphales et déformés de toutes sortes semblent s'être donnés rendez-vous, ici, aucun souffreteux. Cette pensée involontaire ne viendra pas aux malades : si la vertu du pèlerinage est souveraine, pourquoi tous ces malheureux n'en profitent-ils pas ?

Les mesures d'ordre sont aussi admirablement entendues. Les pèlerinages se font par provinces. Des bandes de plusieurs centaines de personnes arrivent sous la direction de leurs curés. Elles chantent des cantiques dans leur patois, qui est évidemment bien plus suggestif pour eux que la langue nationale.

Les malades sont conduits par des infirmiers volontaires, qui, pour une partie au moins, sont recrutés parmi les miraculés. On voit la puissance suggestive de ces infirmiers convaincus qui réconfortent le patient avec l'histoire de leur guérison.

L'action hypnotique elle-même se produit de deux façons différentes. D'abord au-devant de la grotte : les malades, traînés par des infirmiers dans leurs petites voitures, y séjournent en prières plusieurs heures, parfois toute la journée. La grotte est brillamment illuminée, la statue de la Vierge se détache sur cette lumière, un curé joue de l'orgue, et la multitude, quelquefois au nombre de plusieurs mille, chante des cantiques. Quel médecin hypnotiseur peut déployer une pareille mise en scène ? Aussi les extatiques ne sont pas rares. On voit des figures figées dans la prière, le regard vague, absolument comme ces fakirs de l'Inde qui, nus et immobiles, fixent le soleil des heures entières.

Dans le cas où la grotte ne réussit pas, on peut boire de l'eau sacrée, mais il reste comme dernière ressource les bains froids.

Ils sont à la température de 6°, dans un petit espace qui contient seulement trois cuves. L'eau sert

successivement à plusieurs malades et n'est renouvelée que lorsqu'elle est sale. La conviction et l'ardeur à la prière sont peut-être plus grands ici qu'à la grotte.

Enfin une des pratiques les plus habiles est assurément celle des certificats de guérison constatés par un docteur en médecine.

Celui-ci ne voit le client que la guérison établie et il s'assure si elle n'est pas fictive. Mais d'ordinaire les certificats délivrés par des médecins de province, autorisés par l'administration de Lourdes, indiquent l'état du malade avant son transfert au lieu saint. Parfois ce sont même des certificats d'infirmité délivrés, un peu à la légère peut-être, par des médecins qui ne croyaient pas du tout en agissant ainsi favoriser le pèlerinage. Ainsi on a diagnostiqué des sténoses de l'œsophage qui n'étaient fort probablement que des spasmes hystériques.

De la sorte, les malades sont armés contre les objections des incrédules ; la discussion devient impossible. On cite l'opinion de médecins qui, parfois, sont des autorités dans l'art médical. La conviction des patients n'est plus ébranlable.

D'ailleurs le sanctuaire ne guérit pas les seules manifestations hystériques. La suggestion agit sur un plus grand nombre de maladies, comme nous avons pu nous en rendre compte.

Nous avons trouvé : 1° les hystériques. C'est le plus grand nombre, m'a avoué le médecin de Lourdes. Il s'agit de paraplégie, de mutité, tremblements, et tous les maux qui peuvent frapper cette catégorie de

malades. J'ai vu une demoiselle morphinomane qui était en train de guérir, et diminuait chaque jour sa ration de morphine.

2° Une seconde catégorie nous sera fournie par des pseudo-guéris qui de bonne foi croient avoir été l'objet d'un miracle.

On peut même voir des phtisiques, des asthmatiques qui se prétendent guéris alors qu'il n'en est rien. On ne prend pas assez de précautions. Ainsi on m'a présenté comme miraculé un malade dont voici l'histoire.

Il s'agit d'un pauvre diable, maigre, efflanqué, mais distingué, de bonne famille et qui sert maintenant d'infirmier volontaire. Il a eu en 1880, un mal de Pott avec abcès multiples et paraplégie consécutive. Tous ces accidents se sont lentement développés avec des alternatives d'exacerbation et de rémission. Il a fait de 1880 à 1890, de nombreuses saisons à Notre-Dame de Lourdes, les premières furent infructueuses au point qu'il en vint à douter de leur efficacité. « Je fus puni de cette mauvaise pensée, ajoute-t-il naïvement par une exacerbation de mon état. Mais la foi revint, je fis d'autres pèlerinages et l'amélioration succéda au point que maintenant je puis marcher et aider les autres. » Le tout dit sur une voix lente, monotone, avec des redites et des digressions nombreuses, mais d'une bonne foi incontestable.

Ce malade est-il guéri ? Il suffit de voir sa déformation vertébrale, sa tête rentrée dans ses épaules, mais surtout ce corps efflanqué sur lequel dansent

ses vêtements et son facies de phtisique, pour affirmer le contraire. Comme miracle, il ne s'agit là simplement que d'un mal de Pott amélioré suivant les procédés ordinaires de dame Nature ; nous ne retrouvons pas cette rapidité et cet absolu dans la guérison qui font crier les croyants au miracle.

3° Enfin, on peut observer des améliorations réelles chez des malades organiques.

On m'a montré un jeune curé phtisique qui depuis trois mois ne pouvait plus dire la messe, et était au plus bas, anorexique et cachectique.

Après trois bains froids pris à la piscine, il vit la fièvre disparaître, l'appétit revenir formidable, les forces renaître.

Il se remit à marcher et à dire la messe.

Les râles qui étaient généralisés dans l'étendue des poumons sont actuellement localisés au sommet. S'agit-il d'une poussée congestive guérie par le changement d'air ou le bain froid ? La croyance à la guérison a-t-elle produit cette amélioration ? Peut-être les deux causes se sont-elles réunies en l'espèce ?

Notre-Dame de Lourdes peut donc donner des succès thérapeutiques au médecin qui l'ordonne.

Mais il ne faut pas croire que le nombre des malades guéris soit bien fort. On nous a déclaré une moyenne de 20 à 30 p. 1.000. Sans toutefois attacher une véracité absolue à l'exactitude de ces chiffres, on voit qu'il n'y a là rien de bien extraordinaire.

CHAPITRE XV

Les rêves curatifs.

La suggestion directe n'est pas seule en jeu dans les miracles. Ils peuvent s'accomplir autrement, par le moyen d'un songe où le Dieu indique le remède.



Fig. 35. — Tengou, démon des songes. (Japonais.)

L'histoire abonde en faits semblables. Elle nous a transmis les pratiques auxquelles étaient assujettis les consultants. Après avoir accompli certaines cérémonies préparatoires, affaiblis par les jeûnes et

impressionnés par l'obscurité du sanctuaire, ils passaient la nuit dans l'attente.

En Egypte, on offrait des sacrifices aux Dieux et on s'étendait sur la peau des béliers immolés, pour attendre les visions. On brûlait des parfums et souvent résonnait la musique. On faisait de longs jeûnes et on prenait des bains toujours suivis de frictions.

De même chez les Grecs et les Romains, on faisait des sacrifices et on se couchait entre les portes et les balustrades des temples.

Souvent enfin les songes arrivaient à domicile.

Aspasie avait une tumeur à la joue. Une femme lui apparut en rêve, indiquant le remède qui devait la guérir.

Un jeune homme d'Hippone souffrait de douleurs atroces. Il fut pris d'extase, vit deux personnages, l'un vieux, l'autre jeune, qui lui conseillèrent de prendre un bain de mer jusqu'à la ceinture, ce qu'il fit et guérit.

Alexandre vit en songe un dragon portant dans sa gueule une racine qui devait sauver son lieutenant Ptolémée, blessé par une flèche empoisonnée, et il indiqua un lieu voisin où on la trouverait.

En l'an 560, l'empereur Justinien fut attaqué d'un mal au genou douloureux et grave. Il vit en songe saint Come et saint Damien qui lui conseillèrent d'avoir recours aux reliques des martyrs. Ce qu'il fit et guérit. Et il bâtit une église en leur honneur.

Ces deux saints, dit Grégoire de Tours, qui furent médecins de leur vivant, continuèrent à guérir après leur mort. Ils guérissaient ceux qui les priaient et

apparaissaient même en songe aux malades, leur indiquant les remèdes.

On consultait aussi pour les animaux. Lœneus, dit Elien, consulta Sérapis pour guérir un cheval malade ; le remède opéra avec succès.

Les remèdes ainsi indiqués étaient souvent bizarres. Esculape m'apparut en songe, dit Varron, et m'ordonna, pour obtenir ma guérison, de manger de l'oignon et du sésame. Ce Dieu, suivant l'empereur Marc-Aurèle, ordonne à celui-ci de monter à cheval, à celui-là de se faire verser de l'eau froide sur le corps, à un autre de marcher nu-pieds sur la terre, tout comme Kneipp.

Esculape, dit Galien, prescrivit un jour à un malade de faire un liniment avec des vipères et de s'en frotter tout le corps.

La divinité du temple de Sérapis ordonna, d'après Elien, à l'un de se faire mordre à la main par une murène ; à l'autre, de boire du sang de taureau ; à un troisième, de manger de la chair d'âne.

Les malades guérissaient généralement, car ils avaient la foi. Ils déposaient des attestations du miracle dans les temples remplis de colonnes, sur lesquelles se trouvaient gravés les noms de ceux qui avaient été guéris, et la nature des remèdes ordonnés.

On trouve pendant le Moyen Age des histoires analogues survenant à des personnages pieux.

A cette époque, sœur Jeanne des Anges guérit subitement d'une maladie que le médecin du couvent, le sieur Fanton, considérait comme une pleurésie des plus graves et pour laquelle il avait pratiqué

des saignées et ordonné divers autres remèdes. Le cas paraissait désespéré. La malade avait reçu les derniers sacrements. Le médecin déclarait qu'elle n'avait plus de vie que pour une heure ou deux au plus. Elle s'endormit cependant et vit en rêve saint Joseph « en forme et figure d'homme, ayant le visage plus resplendissant que le soleil, avec une grande chevelure et une majesté bien plus qu'humaine ». Il était accompagné d'un ange « d'une rare beauté, ayant la forme d'un jeune homme de dix-huit ans... une chevelure longue et brillante... un vêtement blanc comme neige... tenant en main un cierge blanc fort grand et fort allumé. Saint Joseph appliqua la main sur le « côté droit » de la mourante et il fit une onction. Après quoi, la malade se réveillant et se trouvant entièrement rétablie, s'écria : « Je n'ai plus de mal, je suis guérie par la grâce de Dieu ! » Elle demanda ses habits, se leva à l'instant et alla rendre grâce au Saint-Sacrement.

Ainsi le sieur Fanton avait regardé comme pleurétique une simple hystérique.

Un aveugle, averti en songe de se rendre au tombeau de saint Martin, obéit et guérit. Une hémiplégique visite de même le tombeau de saint Fortuné. Là une grande stupeur s'empare d'elle. La paralysie et la contracture disparaissent ; elle marche sans bâton, mais elle boite encore.

Averti en songe, un homme privé à la fois de la vue, de l'usage des pieds et des mains, se rend à Tours, dans l'église de Saint-Martin, où il guérit de sa cécité. Un nouveau songe l'envoie à Paris passer

la nuit dans l'église de Saint-Germain, d'où il sort le lendemain complètement guéri.

Ces faits sont-ils absurdes de tous points et sans aucun fondement ?

La psychologie contemporaine a montré sur quelles bases s'étaient étagées ces croyances.

Les songes peuvent parfois être vrais.

Témoins les suivants (56) :

Une personne, poursuivie pour une somme d'argent réclamée qu'elle se rappelait avoir payée, vit en songe son père. Celui-ci lui rappela que les papiers étaient entre les mains d'un avoué qu'il nomma. Comme memento, il lui signala qu'il survint une difficulté relative au change d'une pièce d'or de Portugal dont on convint de boire la différence à la taverne. Ce songe était vrai ; c'était probablement la réminiscence d'un souvenir de jeunesse.

Autre cas d'Abercrombie.

Un caissier paya un jour la somme de six livres à un individu assez grotesquement habillé, bégayant et insupportable. Il oublia de l'inscrire sur son livre. A la fin de l'année, il se trouvait une erreur de six livres à la balance des comptes. Il chercha vainement plusieurs jours de suite. Vaincu par la fatigue, il s'endormit et vit en songe le bègue grotesque.

Hippocrate s'était fait l'interprète des croyances de son époque en affirmant, dans son chapitre des songes, qu'ils peuvent renseigner sur la nature du mal.

« Dans le sommeil, dit-il, on sent mieux que dans

la veille de minimes sensations intérieures. Les commencements dans les maladies sont faibles et dès lors peu sensibles. Mais s'ils se dérobent au tumulte du jour et à l'inattention des sens, ils doivent être nécessairement plus évidents la nuit et faire présager, pendant le sommeil, les maladies qui doivent se développer dans le corps (57). »

Hippocrate a raison.

Une douleur minime peut passer inaperçue à l'état de veille et être sentie très vive pendant le sommeil. Si elle est le prélude d'une maladie, la sensation douloureuse du songe passera pour un avertissement. Tel ce sujet qui, dormant, sentait un chien le mordre à la jambe ; quelques mois après se développa en ce point un cancer.

Des songes de cette nature étaient bien suffisants pour troubler la tête de personnes n'ayant aucune idée des sciences psychologiques.

S'ils peuvent impressionner un homme à l'état normal, à plus forte raison un nerveux, un hystérique se suggestionnera la maladie ou la guérison dans un rêve.

Les médecins ont d'ailleurs employé le rêve comme agent curateur.

De Puységur nous conte qu'à la suite d'un rêve, une malade somnambule couverte de pustules demanda à boire un décocté de vingt-cinq à trente grains de moreile dans une chopine de vin rouge. Et elle guérit.

M. Pitres a tout récemment eu l'idée de mettre à profit ces données et de jouer le rôle de Dieu.

Il a pu ainsi guérir une de ses malades atteinte de douleurs précordiales, maux de gorge, maux de tête violents, palpitations, douleurs dans le genou. « Un jour, rapporte-t-il, nous disons à la malade endormie : « Vous rêverez, cette nuit, que M. Venot (l'interne de service) viendra avec un flacon d'onguent précieux ; il vous frictionnera la poitrine et votre douleur au cœur s'en ira aussitôt. » Le lendemain, elle était débarrassée de sa douleur précordiale. La nuit suivante, M. Bernard vint de la même façon, lui badigeonner la gorge avec un pinceau, et les douleurs de gorge disparurent de la même manière. Seulement, elle se plaignait d'une petite douleur au niveau de la voûte palatine, parce que le manche du pinceau l'avait un peu écorchée en cet endroit. « Mais ce n'est rien, dit-elle » ; et le lendemain, elle ne le sentait plus.

Les douleurs de tête et du genou furent encore guéries de la même manière par M. Venot. M. Pitres se chargea des palpitations et les guérit également dans un rêve suggéré.

Une histoire non moins curieuse est celle rapportée par le docteur Gibert, du Havre. Ici il a fait la suggestion curative dans le sommeil chloroformique.

Voici le cas :

Une malade, au cours d'un accouchement laborieux, fut soumise au chloroforme. Dès que l'anesthésie apparut, elle fit le récit de tout un roman.

Quelque temps après son mariage, elle était devenue folle et fut internée pendant deux ans dans une maison de santé. La confession sous le chloro-

forme donna la clé de ces accidents, qui étaient dus à un viol. M. Gibert profita du sommeil chloroformique pour effacer par suggestion la cause de cette longue maladie.

Il imprima fortement dans son cerveau la certitude du pardon et même lui ordonna, avec toute la volonté dont il était capable, de ne plus se souvenir du passé. Le succès fut complet.

Dans une seconde observation, une jeune fille atteinte de coxalgie hystérique révéla, sous le sommeil chloroformique, l'attaque indigne à la suite de laquelle sa cuisse avait été immobilisée dans une attitude de défense. L'attitude s'était fixée à la suite d'une lutte terrible. La suggestion de ne plus se souvenir rendit au membre sa situation normale.

Depuis longtemps, les prêtres et la foi ont réalisé ce que les médecins commencent à tenter de nos jours. La connaissance de l'esprit humain explique ce qui paraissait incompréhensible il y a quelques années.

CHAPITRE XVI

Rôle de la suggestion religieuse dans la guerre.

Dans la guerre apparaît, plus qu'en toute autre action humaine, l'importance de la suggestion. Les historiens l'ont rarement compris, qui tous veulent trouver la logique des événements : telle victoire a été remportée, et ils supputent le nombre de soldats, calculent d'habiles dispositions stratégiques et tactiques, pensent même à la valeur de l'armement. Mais qui songe à la suggestion ?

Le soldat combat ou recule, sous les mêmes influences qui président à tous nos actes. Bien peu de ces derniers sont raisonnés, voulus, logiques. Très souvent, nous agissons par esprit d'imitation, par suggestion, obéissant en aveugles aux impulsions qui nous viennent du dehors.

Demandez à ceux qui ont fait campagne. Les raisonnements sont loin d'occuper la première place chez le soldat fatigué par les marches, abêti par les privations et manquant de loisir pour la réflexion. Il combat parce que les officiers l'excitent par la parole et par l'exemple, s'élance en avant parce que

d'autres se sont élancés en avant, s'arrête et recule parce que les autres le font.

Suggestive est la panique, comme le courage désespéré. Le cri de trahison met en fuite, une parole du chef qui trouve le chemin du cœur, accomplira des prodiges [1].



Fig. 36. — Reproduction d'une figure d'une gravure anglaise. C'est après la charge de cavalerie qui eut lieu à Balaclava (campagne de Crimée). Le sujet est raidi et en attitude hypnotique. Le dessin se trouve au musée Charcot, à la Salpêtrière.

En tout cela, point de raison, mais une pure suggestion dont il convient de montrer toute l'importance dans l'histoire.

La foi religieuse de tout temps a été une des suggestions les plus efficaces. Croire qu'un Dieu vous protège, c'est être invincible. Nul ne reculera avec la certitude que le ciel est pour lui.

La religion eut donc un rôle immense dans toutes les guerres de l'antiquité. On implorait les Dieux par des sacrifices avant la bataille, on leur demandait avis et l'on s'y conformait.

Ils conduisaient au combat et y prenaient part aux côtés de leurs fidèles.

[1] L'excitation de la lutte empêche en bien des cas de sentir la blessure reçue. Le soldat continue à combattre, puis quand

Dans leur ardeur, ceux-ci hallucinés, voient et entendent leurs divinités protectrices. Les Dieux de l'*Iliade* combattent avec les Grecs et les Troyens et sont blessés. A Platée, l'air retentit d'un cri épouvantable que les Athéniens attribuèrent au Dieu Pan.

Les Perses, dirent-ils, en furent si effrayés qu'ils prirent la fuite.

Les Romains imploraient Mars. Quand une guerre éclatait, le chef des légions se rendait à son sanctuaire et lui criait : « Mars, veille. » En son nom, étaient distribuées les récompenses militaires ; en son honneur, se célébraient de nombreuses fêtes.

Plutarque, dans la *Vie de Coriolan*, rapporte qu'à la bataille contre Tarquin, on vit Castor et Pollux, montés sur des chevaux blancs, combattre avec vaillance au premier rang.

Ces hallucinations ont eu également cours dans la religion chrétienne.

Théodose le Grand, en 393, vit en songe avant la bataille deux chevaliers vêtus de blancs, sur des chevaux blancs, qui lui promirent un heureux succès. A son réveil, on lui amena un soldat qui avait eu une vision semblable.

Constantin aperçoit au ciel une croix lumineuse avec cette inscription : « *hoc signo vinces.* » Il prend pour bannière, le labarum (*labar*, victoire), lance traversée d'un bâton duquel tombe un voile

l'exaltation tombe et qu'il voit son sang couler, son courage l'abandonne et il s'évanouit.

de pourpre où est peint le monogramme du Christ XP.

A Tolbiac, Clovis invoqua contre les Alamans le Dieu de Clotilde, qui lui assura la victoire.

La ferveur chrétienne qui entraînait aux croisades, fut surexcitée par des visions.

Pierre l'Ermite s'entretient avec les personnages célestes, et un grand nombre de croisés voient des saints, entendent des paroles, reçoivent des ordres.

Le peuple aperçoit dans les airs des signes de toute espèce. A la bataille de Dorylée combattent saint George et saint Démétrius ; à celle d'Antioche une troupe céleste couverte d'armures descend du ciel.

Des croisés, morts pendant le siège de Jérusalem, arborent, à l'heure de l'assaut, le drapeau de la croix sur les tours (17).

Mais la croisade la plus curieuse fut provoquée par l'apparition de Dieu à un petit berger de Cloës (Vendôme). Il prêcha la guerre sainte et tous les fils des bergers voisins accoururent à lui. Trente mille hommes se firent ses admirateurs et ses partisans. Bientôt surgirent d'autres prophètes de huit ans qui prêchaient, opéraient des miracles et conduisaient des armées d'enfants à Cloës. Ils arrivèrent jusqu'à Marseille, où de sinistres marchands en chargèrent sept grands vaisseaux pour en faire trafic en Orient.

Les Camisards sous Louis XIV voyaient voltiger autour d'eux des anges, où encore se promener dans le ciel les ministres martyrs Homel et Brunier.

D'autres fois les visions sont interprétées comme *présage funeste* et abattent les courages.

En 450, il y eut des tremblements de terre en Gaule. La lune s'éclipsa à son lever, une comète parut, le ciel se revêtit pendant plusieurs jours du côté du pôle, d'images de sang au milieu desquelles on vit s'escrimer des fantômes armés de lances de fer, présage d'invasions dont on n'eut plus de cœur à se défendre.

Sous le règne de Charles VI apparurent, à différentes reprises dans des nuages couleur de sang, des simulacres de combat entre chevaliers armés de toutes pièces, et le peuple s'en effraya.

Les Dieux ne se dérangent pas toujours facilement. Il faut les invoquer, les SUPPLIER, ce à quoi ne manque pas les sauvages. Si l'issue du combat paraissait incertaine, les Araucans invoquaient le tonnerre ; les Canadiens, le soleil ; les Iroquois promettaient le supplice des prisonniers.

« Donne-moi, demande l'Osage, le succès contre mes ennemis afin que je puisse venger la mort de mes amis ; accorde-moi ton secours pour que je puisse prendre des chevaux et des chevelures. »

Et le guerrier Nootka : « O grand Quahootze ! accorde-moi de vivre, de ne pas tomber malade, de rencontrer mes ennemis, de ne pas les craindre. » De même le chant Delaware : « Fais que je puisse tuer mon ennemi et rapporter les preuves de la victoire à ma chère famille et à mes amis. »

Dans l'histoire ancienne, on retrouve de ces supplications.

Rhamsès, surpris par les Khétas, et abandonné par son armée, fit comme les Osages et les Nootkas et invoqua Ammon : « Où es-tu, ô mon père Ammon ? Est-ce qu'un père oublie son fils? Ai-je donc fait quelque chose sans toi ? Ne t'ai-je donc pas consacré des offrandes innombrables? Et (disent les hyéroglyphes) Ammon vint à mon invocation. Il me donna sa main, je poussai un cri de joie. Il parla derrière moi : J'accours à toi, c'est moi ton père ; ma main est avec toi et je vaux mieux pour toi que des centaines de mille. »

On ne se borne pas à invoquer Dieu, à croire qu'il vous aide. Pour avoir des preuves plus tangibles de son secours, *on le mène à la bataille.*

Ainsi les sauvages brésiliens portaient, dit Lafitau, les squelettes des chefs morts sur le front des troupes.

D'autres fois un os, un fragment du squelette sert d'amulette et doit préserver des blessures et de la mort. Aucune arme ne peut toucher un guerrier qui porte son Dieu ; de là son courage.

Les nègres sénégalais sont ainsi couverts de gris-gris qui détournent les balles.

Le Siamois, plus symboliste encore, se contente de formules mystiques qu'il porte sur sa coiffure pour se rendre invulnérable.

Mais une histoire des Aztèques montre mieux que toute autre l'utilité d'une pareille protection.

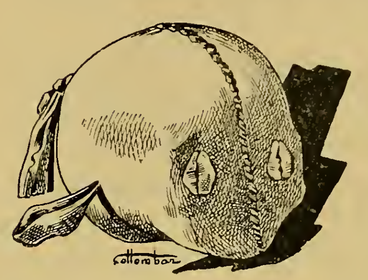


Fig. 37. — Crâne du Soudan[1].
Musée des colonies à Paris.

« Il y avait au Mexique une classe de gens dont l'assassinat était le métier. Ils possédaient la force et l'adresse qu'il faut pour le meurtre. Ces hommes portaient toujours sur eux des morceaux de peau de tigre pris sur le front et la poitrine de l'animal, ainsi que l'extrémité de sa queue, ses griffes, son cœur, les crocs et le museau. On croyait que cela les rendait forts, hardis et redoutables pour tous. Tout le monde en avait peur et ils ne craignaient personne, confiants dans ces restes du tigre qu'ils portaient sur eux » (61).

D'autres fois, on est protégé par des masques, faits avec la tête des chefs morts (Nouvelle-Bretagne), ou sculptés à leur image ou à celle des animaux sacrés (62), moins pour effrayer l'ennemi que pour s'approprier le courage et le bonheur de l'ancêtre, ou la vertu du Dieu représenté.

On se confie encore à des animaux valeureux, tels le sanglier gaulois, le vampire mexicain, le dragon chinois, l'aigle romaine. Pour les légions, l'aigle était un fétiche, elle recevait le serment militaire ; la perdre était une honte.

[1] Ce crâne a été donné par les Soudanais au colonel Archinard en signe d'amitié. Il a appartenu à un chef ennemi. Il est entouré de toile épaisse rouge adhérente à l'os, deux cauris indiquent les orbites. Une poignée sert à le maintenir.

Chez les Aztèques, au centre de l'armée, trônait le généralissime avec le grand étendard national que l'on considérait comme le palladium de l'empire; après sa perte toute résistance cessait à l'instant.

Et ces images, insignes et monstres héraldiques, à la tête de l'armée, assuraient la victoire.

Ainsi Israël portait l'arche sainte au milieu des combats.

On trouve chez les Siamois un vestige de ces anciennes croyances. Les étendards de l'armée doivent y être fabriqués par un laïque d'une extrême piété ou par un prêtre.



Fig. 38. — Guerrier Aztèque portant les étendards sacrés.

De là aussi chez nous, le si beau culte du drapeau.

Mieux encore : La divinité devint parfois l'arme même qui servait à combattre. Les Huns, les Mongols adoraient un javelot, les Sabins une lance. Les Scythes offraient à un vieux cimeterre un sacrifice annuel de bétail, chevaux, voire même prisonniers. Les armes de la chevalerie n'étaient-elles pas regardées comme merveilleuses ? Croire sa Durandal invincible, c'était l'être soi-même.

On conservait à Mexico un arc et des flèches ayant appartenu au Dieu; les Mexicains s'en servirent vainement contre les Espagnols.

Quand la société se constitue, la religion devient

complexe et des pratiques très variées apparaissent pour obtenir la faveur divine.

En certains cas, Dieu est *nécessairement favorable*, car les guerres entreprises ont surtout pour but de répandre la religion.

Tel le Dieu des Hébreux, Jéhovah. Il conduit son peuple, promet les terres des ennemis, ordonne leur destruction. Mais il veut être obéi, sinon sa colère châtie durement.

Aussi les règles religieuses étaient strictes. Au début, les Israélites n'osaient combattre le jour du sabbat. Mais ayant été une fois surpris et égorgés, ils se départirent de cette loi.

Dieu parlait par la voix des prophètes et on leur obéissait. Au début d'une guerre, le roi d'Israël les consultait, mais il leur arrivait de n'être pas d'accord. Quatre cents prophètes avaient annoncé la victoire à Achab ; seul Michéas prédit la défaite et eut raison. Ou bien on se fiait au dire de sorcières. Saül inquiet consulta la Pythonisse d'Endor ; sur sa prière fut invoqué Samuel qui lui prédit la défaite et la mort.

Les armées musulmanes entre toutes durent à la religion une longue suite de victoires.

Elles avaient un Dieu conquérant. Anéantir l'infidèle était un article de foi. Comme le Germain, le Musulman qui succombait sur le champ de bataille, allait tout droit au paradis. Devant leur conviction ardente, tout fuyait. L'invocation à Allah était moins une prière qu'un appel à son intercession intéressée. « O Allah ! anéantis les infidèles et les païens, tes

ennemis, les ennemis de la religion ! O Allah ! rends leurs enfants orphelins et souille leurs demeures, anéantis-les. »

Chez les Hébreux et les Musulmans, il s'agit d'un Dieu patriote, loyal, qui ne peut faire cause commune avec l'ennemi, par suite nécessairement favorable à son peuple. S'il le laisse vaincre, c'est toujours pour le punir. Tout autre est la pensée grecque et romaine. Là, les Dieux capricieux et négligents peuvent même trahir. Aussi par de bons procédés, fallait-il s'assurer leur aide. Et non seulement on les priait, mais on leur offrait des sacrifices, on célébrait des fêtes en leur honneur, on leur donnait une part de butin.

Les prêtres étaient chargés d'intercéder auprès de ces Dieux inconstants et de s'assurer leur appui. Avant la guerre, avant la bataille, ils les devaient consulter, prendre leur avis.

La stratégie tenait grand compte de leur intervention possible. On ne comprendra pas l'histoire ancienne, si l'on n'a cette pensée constamment présente.

Chaque bataille exigeait l'assentiment préalable des divinités. Pendant le combat, si avantageuses que fussent les dispositions, le général ne pouvait donner le signal que si les oracles étaient favorables. Il fallait que le soldat fût persuadé du succès.

Ainsi, à Platée, les Spartiates attendent, sous les flèches de l'ennemi, que les victimes présentent des signes favorables. Deux, trois, quatre victimes sont successivement immolées, et ils commencent l'attaque seulement quand les Dieux les y invitent.

Agésipolis, dit Xénophon, sur le point de marcher contre Argos, demanda à Jupiter Olympien, puis à Apollon Delphien, s'il pouvait rompre la trêve. Sur leur avis favorable, il pénétra dans l'Argolide.

De même chez les Romains. N'être jamais obligés de combattre quand les Dieux sont contraires, tel est le fond de leur art militaire. Aussi faisaient-ils de leur camp chaque jour une sorte de citadelle.

Même du temps de Marius, la crédulité persistait. Ce général emmenait partout avec lui une prophétesse syrienne nommée Marthe.

L'expédition des Grecs en Sicile montre l'importance capitale des augures. Nicias, le généralissime, ne croyait pas au succès de l'expédition, parce que ses prêtres lui avaient annoncé des présages défavorables. Aussi, devant Syracuse, reste-t-il toujours craintif et circonspect, n'osant jamais donner le signal d'un combat, lui que l'on connaissait pour être si brave soldat et si habile général. Se voyant vaincu, il se décide à la retraite, la mer est libre encore. Mais survient une éclipse de lune. Il consulte son devin; le présage est contraire, il faut attendre trois fois neuf jours. Nicias obéit et reste dans l'inaction, offrant force sacrifices pour apaiser la colère des Dieux. Pendant ce temps, les ennemis détruisent sa flotte et s'emparent de son armée.

La croyance aux devins avait donc été, en ce cas particulier, défavorable. Pourtant les Athéniens blâmèrent Nicias, non pas d'avoir suivi les arrêts de la religion, mais d'avoir emmené un devin ignorant. « Pour une armée qui veut faire retraite, dirent-ils,

une lune qui cache sa lumière est un présage favorable. »

L'habileté du général consistait donc surtout à obtenir des aruspices favorables, donnant confiance au soldat quand il se trouvait dans une position avantageuse.

Mais les DIEUX POUVAIENT ÊTRE TRANSFUGES. D'où des pratiques très singulières. On cherchait à se rendre favorables les Dieux ennemis. Dans les sièges, pour emporter la ville, rien de mieux que de déterminer les divinités qui la défendent, à l'abandonner.

Les Athéniens, dit Hérodote, voulant faire la guerre aux Eginètes, vouèrent pendant trente ans un culte à leur Dieu Eacus, persuadés qu'ainsi ce Dieu finirait par passer de leur côté. Et, en effet, ils remportèrent la victoire.

Véies, rapporte Tite-Live, ne fut pris que lorsqu'on eut rendu favorable Junon, protectrice de la ville. On obéit aux indications d'un prêtre Véien, qui ordonna de diminuer l'étiage du lac Albain en creusant des canaux. Camille, avant l'assaut, invoque Junon et la prie de recevoir son culte.

Pour faire sortir les Dieux de la ville assiégée, les Romains employaient une formule spéciale, que Macrobe nous a conservée, et dans laquelle ils demandaient aux Dieux de la cité de venir à eux (60).

En cela, les anciens agissaient comme un grand nombre de sauvages actuels.

En Nouvelle-Zélande, le grand prêtre fait aux Dieux des offrandes de chair humaine et leur demande con-

seil avant la bataille. Au chef des Peaux-Rouges est dévolu le même rôle. Avant d'entreprendre une expédition, il commence par jeûner pendant plusieurs jours, se peint de noir, évite de parler à personne, invoque son manitou, étudie ses songes. Puis il dit si le Grand-Esprit approuve la guerre.

Après la bataille, le Cafir offre à ses dieux des ex-voto, des trophées provenant du combat.

Ailleurs ce sont des sacrifices humains. Les Polynésiens immolaient leurs prisonniers. Au Mexique, on pratiquait de véritables hécatombes en l'honneur d'Uitzilopothcli, le Dieu de la guerre.

Des peuples civilisés, les Siamois agissent encore comme les anciens. Ils consultent les présages et les calculs des astrologues pour mettre en marche ou arrêter leurs troupes.

Il en était de même chez les Aztèques. Les prêtres s'avançaient à la tête de l'armée portant les idoles et donnaient le signal du combat.

A une époque plus rapprochée de nous, la suggestion religieuse a encore joué un grand rôle.

La foi a permis à une héroïne, Jeanne d'Arc, d'écrire une des plus belles et des plus pures pages de notre histoire. Elle vint, au nom de Dieu, relever les courages abattus. Elle eut des visions, entendit des voix. « Dès l'âge de treize ans, lit-on dans les notices manuscrites de la Bibliothèque du roi (t. III, p. 36), une voix se fit entendre à moi dans le jardin de mon père. Elle était à droite de l'église et accompagnée d'une grande clarté ! J'en eus peur dans les commencements. Mais je reconnus que c'était la

voix d'un ange qui m'a bien gardé depuis et qui m'a appris à bien me conduire et à fréquenter l'église. C'était saint Michel. »

Cinq ans après, étant à garder des bestiaux, une certaine voix lui dit « que Dieu avait grand'pitié du



Fig. 39. — Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII (d'après Ingres).

peuple de France et qu'il fallait qu'elle allât pour le sauver ». Sur quoi s'étant mise à pleurer, la voix lui dit : « d'aller à Vaucouleurs et qu'elle y trouverait un capitaine qui la conduirait sans obstacle au roi ».

On ne croyait pas toujours à ce qu'elle disait annoncer de la part de Dieu. Alors elle se retirait à

part pour prier. Son oraison faite, elle assurait entendre une voix qui disait : « Fille de Dieu, va ! va ! Je serai à ton aide, va ! »

« Je n'ai rien fait, dit-elle pendant son procès, qu'en vertu des révélations que j'ai reçues et des apparitions que j'ai vues, et même, dans tout mon procès, je ne parle que d'après ce qui m'est révélé. »

Cette foi lui donnait une assurance et un courage communicatifs.

Quand elle percevait ces voix, elle en éprouvait une si grande joie qu'elle désirait toujours être dans cet état. On eut foi en elle, on se crut invincible et on le fut réellement.

Pourquoi aller chercher les motifs de sa victoire en d'habiles dispositions stratégiques ? Si elles eussent été prises sans la confiance, les troupes se seraient débandées. Les Anglais furent, il est vrai, saisis bientôt d'une idée inverse, la crainte de la Pucelle avec qui combattait Dieu ou le diable.

Jeanne procédait par affirmations qui encourageaient les plus timides. Au siège d'Orléans, elle affirma que le pont serait pris et qu'on entrerait par là à Orléans. Elle disait au duc d'Alençon, qui trouvait l'attaque trop précipitée, au siège de Jargeau : « L'heure qui plaît à Dieu est prête, il faut agir quand Dieu veut agir et Dieu agira ».

Dans les plaines de Janville, elle prédit que les Anglais seraient vaincus, demandant si on avait de bons éperons pour courir après eux.

Rien ne résistait à cette tranquille assurance. Les gens étaient hypnotisés, et la victoire assurée.

L'époque était d'ailleurs favorable aux exaltées. Après l'exécution de la Pucelle, deux jeunes filles des environs de Paris se déclarèrent inspirées et destinées par Dieu à continuer sa mission. L'une fit acte de repentance et échappa au supplice. L'autre fut livrée aux flammes.

Est-ce amoindrir le rôle de Jeanne d'Arc que de l'expliquer ? Nullement. Qu'importe d'où vient le courage au patriote ? De la croyance à Dieu, au roi, ou à un principe ? Ou simplement du désespoir de voir le sol natal foulé par la brute ennemie ? Il accomplit de vaillants exploits, sauve la patrie, et à ce titre mérite d'être admiré et pris comme exemple par ses descendants.

Sous Louis XIV, la révolte des Camisards ne se soutint que grâce à la suggestion religieuse.

Trois à quatre mille Cévenols furent pris de convulsions et prophétisèrent. Des enfants en bas âge furent atteints par la maladie (63).

Dans les réunions toute l'assemblée tombait à la renverse et entrait en convulsions au seul commandement des prophètes. D'autres fois ceux-ci provoquaient l'extase par l'insufflation en ordonnant au Saint-Esprit d'entrer dans le corps des néophytes.

Plus tard, réfugiés à Londres, ils perdirent, sous l'influence d'une vie tranquille, ce don de prophétie, qui les avait fait choisir par les Camisards comme chefs militaires. Les plus renommés Jean Cavalier, Elie Marion, Durand Fage, étaient les plus hystériques.

Quand ils voulaient obtenir l'extase, ils se repliaient en eux-mêmes dans un recueillement profond, puis disaient ce qu'il fallait faire dans les cas difficiles.

« Devions-nous attaquer l'ennemi, étions-nous poursuivis, raconte Durand Fage, craignions-nous les embuscades, arrivait-il quelque accident, nous nous mettions en prière. Aussitôt l'Esprit nous répondait et l'inspiration nous guidait en tout.

« Quand l'Esprit nous avait dit : « Marche, ne crains « point », ou bien : « Obéis à mon commandement, « fais telle ou telle chose, » rien n'aurait été capable de nous en détourner.

« J'entrais dans la mêlée comme si j'avais été vêtu de fer et que si les ennemis n'eussent eu que des bras de laine. Avec l'assistance de l'esprit de Dieu, nos petits garçons de douze ans frappaient à droite et à gauche comme de vaillants hommes. La grêle des mousquetades avait beau nous siffler aux oreilles et percer nos chapeaux et nos manches ; comme l'Esprit nous avait dit : « Ne craignez rien, » cette grêle de plomb ne nous inquiétait pas plus que n'aurait fait une menue grêle ordinaire. »

De nos jours la foi religieuse s'est en partie perdue chez nous. Mais beaucoup croient encore et fermement.

Il appartient aux dirigeants de ne pas laisser perdre ce facteur précieux du courage.

Ne mêlez pas les provinciaux crédules avec les sceptiques des villes. Ces derniers feront grand mal

en riant de l'amulette que porte le paysan et qu'il croit protectrice. Aux croyants il faut des aumôniers pleins de zèle, des pratiques religieuses fréquentes et honorées par tous les chefs.

CHAPITRE XVII

Guerre et suggestion extra-religieuse.



Fig. 40. — Guerrier Aztèque paré pour le combat.

La suggestion guerrière peut provenir d'autres causes que de la religion. Déjà, chez les peuples primitifs, maintes pratiques ont pour but de persuader le guerrier de sa vaillance et de la couardise de son adversaire, qu'on cherche à effrayer. D'abord par le costume de guerre. Ce sont chez les Aztèques, cornes gigantesques, énormes chapeaux ornés d'une crête de plumes colorées tombant jusqu'à mi-corps, bannières portées sur le dos, volumineux pendants d'oreilles. Chez les Peaux-Rouges, peintures du corps et de la face avec de l'argile blanche, du vermillon et du charbon de terre mélangé de graisse d'ours.

Dans le corps à corps, on se terrifiait par des cris, en jetant le défi et l'insulte.

Comme les héros d'Homère, les Polynésiens et les Aztèques se querellaient avant de combatttre et les

Guaranis rappellent, avec force gestes et cris, les ennemis qu'ils ont tués et mangés.

Quand un parti juge la victoire perdue, il accepte la défaite avec passivité. Le vaincu résigné tend son cou aux chaînes ou la gorge au couteau.

Pour avoir la foi, les sauvages veulent que le soldat soit aguerri, et le service militaire n'est pas chez eux universel.

Tout homme n'en est pas jugé digne. Pour obtenir cet honneur, il faut subir DES CÉRÉMONIES INITIATRICES qui enseignent à supporter la douleur et donnent confiance en soi.



Fig. 41.

Chez le Comanche (États-Unis) l'épreuve de l'initiation consiste dans l'investiture par le bouclier. Le jeune homme le fabrique lui-même en grande cérémonie. Alors seulement il a le droit de combattre pour conquérir un scalp.

Chez les Guaranis, les épreuves sont très douloureuses et la rigueur croît avec le grade à conférer. Scarifications saupoudrées de piment pour les simples guerriers, jeûne de six semaines avec millet et cassave, coups de fouet, morsures de fourmis pour les chefs. Le chef principal est enterré jusqu'à la ceinture dans une fourmilière et soumis au jeûne principal pendant neuf mois ; puis on lui fait passer un examen.

La FOI AU CHEF, au roi, était absolue ; on le revêtait de qualités quasi divines, sa présence assurait la

victoire, car il communique avec Dieu qui lui transmet ses ordres.

Ainsi les inscriptions égyptiennes attribuent au Pharaon des exploits surhumains. A lui seul, il a tué dix mille ennemis, anéanti les peuples. « Ta vigilance, disent-elles, n'a point de bornes, tu règnes comme un puissant soleil sur l'Egypte. Grande est ta force. Ton courage est semblable à celui de Boré (le griffon). Nos souffles t'appartiennent ainsi que notre vie qui est en ton pouvoir à toujours. »

Et puis pour exalter le courage de l'armée, ces chefs si écoutés ne craignent pas de haranguer. Les Polynésiens et les Peaux-Rouges agissent en cela comme les Romains.

Dans les guerres contemporaines, on pense aux armes, au nombre, à la stratégie et point à la suggestion qui prime tout. Partout elle éclate, et montre son irrésistible puissance à qui la recherche sans parti pris.

Étudions-la dans les diverses phases de la guerre : batailles, retraites, capitulations, paniques, soumission du vaincu enfin.

Deux armées sont aux prises. *Qui sera vainqueur ?* L'historien cherche après coup maintes raisons : telle situation était meilleure, telle armée plus nombreuse, tel chef plus capable, tels canons portaient plus loin. Toutes raisons plausibles qui masquent la principale, le moral.

Les vaincus ont lutté un certain temps, puis se sont retirés. Est-ce parce qu'ils ont perdu plus de monde ? Mais la victoire ne résulte pas d'une balance entre les pertes des deux partis, car ils pourraient encore se battre. Cent mille hommes se retirent après en avoir perdu dix mille, mais ils en ont tué à peu près autant à l'ennemi. Ceux qui restent sont encore matériellement en état de porter les armes, ils le prouvent généralement par la longueur des marches qu'ils supportent dans la retraite.

Les vaincus, à un moment donné, se sont jugés impuissants à continuer la lutte avec chance de succès, et ils abandonnent la partie.

En définitive, une bataille ne se perd pas matériellement, elle se perd moralement, et la balance penche toujours du côté où le poids des énergies est le plus lourd.

« *Une bataille perdue*, » *dit une fois Souvarow à Joseph de Maistre*, « *est une bataille que l'on croit avoir perdue* » (64).

Parfois il arrive que les deux armées croient en même temps à la défaite et on assiste à ce curieux spectacle : toutes deux se retirent, laissant vide le champ de bataille. Plus tard il est vrai, toutes deux aussi se proclament victorieuses. Tout récemment ce fait arriva à Langson entre Français et Chinois. En 1870, même histoire à Bapaume. Napoléon lui-même subit cette suggestion au début de la retraite de Russie. La bataille de Maro-Yaroslawitz, entre les Français qui au départ de Moscou prenaient la route du Sud, et les Russes qui leur

barraient le passage, se termina par la retraite des deux armées.

Dans une bataille, il importe donc de tenir longtemps, tenir toujours, malgré et contre tout. Quand la situation devient critique, le chef médiocre se préoccupe de sauver son armée ; il la perdra par la retraite qui démoralise, amène les rafles de prisonniers.

Le chef qui a foi dans les destinées de la patrie, ne désespère pas encore. Il lutte toujours, avec énergie, sans relâche. Son obstination fléchit l'ennemi, la fortune violentée sourit presque toujours. Tels César à Munda, Condé à Sénef, Nelson à Copenhague, Napoléon à Arcole, Marengo, Eylau, presque partout.

Mais ils sont rares les généraux qui, à la fin d'une journée malheureuse, quand déjà se répand autour d'eux l'angoisse de la défaite, ne craignent pas d'engager dans une lutte désespérée leurs dernières ressources pour ressaisir la victoire.

Cette foi, Napoléon l'avait au plus haut degré. Il croyait à son étoile, non au figuré, mais bien au réel[1]. « La voyez-vous là-haut ? » dit-il, en 1806, au général Rapp, qui le surprit en contemplation, et comme Rapp ne voyait rien : « Quoi, vous ne la découvrez pas, c'est mon étoile, elle est devant vous brillante, » et, s'animant par degrés : « Elle ne m'a jamais

[1] Rapprochez ce fait de ses attaques nerveuses et vous comprendrez à quel degré il était hystérique.

abandonné, je la vois dans toutes les grandes occasions (17). » Même apostrophe au cardinal Fesch,



Fig. 42. — Le général Bonaparte à Arcole. (D'après Gros.)

en 1811, qui non plus ne put voir l'étoile que percevait si bien l'empereur.

Son obstination à ne pas quitter le champ de bataille, à ne jamais s'avouer vaincu, lui assura souvent la victoire.

A Arcole, il avait déjà attaqué en vain et s'était retiré à Vérone. Il revient à la charge, mais cette fois franchit l'Adige, tourne la position qu'il n'a pu

forcer peu de jours auparavant. Cette manœuvre excite l'enthousiasme de l'armée, et assure la victoire.

A Eylau (1806), la bataille était incertaine. Mais Bennigsen se retire pendant la nuit ; Napoléon, au contraire, fait allumer les feux de bivouac sur ses positions et y séjourne pendant huit jours. Aussi put-il aller prendre ses quartiers d'hiver, sans être amoindri moralement.

Mais il ne suffit pas au chef d'avoir la foi, il faut qu'il la communique à ses soldats. Sans quoi il arriverait comme à Chanzy[1] à la bataille du Mans. Il ne donna l'ordre de la retraite que quand il vit toutes ses troupes se débander.

Chanzy sut en maintes autres occasions exalter le courage de ses soldats et tenir dans les situations les plus difficiles. Telle la défense des lignes de *Josnes-Beaugency* du 7 au 10 décembre 1870. A la suite de la deuxième bataille d'Orléans, la deuxième armée de la Loire battit en retraite le long de la rive droite de la Loire. Mais le général Chanzy limita ce mouvement de retraite à la position *Josnes-Beaugency* parce que « la continuer dans l'état moral qu'avaient produit sur ses jeunes troupes les insuccès subis depuis Loigny, c'était les exposer à une complète débandade, qui pouvait être la perte de la plus grande partie de l'armée ».

Pendant quatre jours, du 7 au 10 décembre, cette armée résista victorieusement aux attaques de l'ennemi, lui infligeant des pertes considérables.

Si l'on compare en ces circonstances la différence d'attitude de la première et de la deuxième armée de la Loire, on se rend compte de ce qu'un chef d'armée peut obtenir avec de l'énergie et de la ténacité. Le général de la deuxième armée de la Loire a eu foi en ses soldats, ses soldats ont eu foi en lui ! La défense des lignes de Josnes est le triomphe de la force morale.

Wolseley a dit que la suprême qualité d'un général est de communiquer la foi en la victoire à ses soldats.

Napoléon possédait cette qualité au plus haut degré. Au point qu'en 1813, ses ennemis décidèrent de battre toujours en retraite quand ils se trouveraient en présence de Napoléon, quel que fût son effectif, et de tomber sur ses lieutenants. Cette tactique eut un plein succès.

Un épisode de la bataille d'Arcis-sur-Aube (1814) montre bien la puissance suggestive de Napoléon. Une charge de cavalerie ennemie avait mis en fuite les divisions Colbert et Exelmans. « L'ennemi, » dit un acteur de cette scène, « se dirigeait à droite et à gauche de la route, cherchant à devancer les nôtres, pour leur couper le chemin, car il était en nombre démesuré. Tout à coup les dragons voient sur la grand'route l'empereur à cheval. Du coup, ils font volte-face et repoussent l'ennemi.

« C'est là, dit-il, que je vis l'empereur et le frémissement qui remua la cavalerie à sa rencontre. »

C'est que Napoléon savait merveilleusement capter l'âme des soldats. L'histoire nous le montre parcourant les bivouacs la veille de la bataille d'Austerlitz, expliquant à Arcole la stratégie à ses troupes, bon enfant avec tous, comptant sur eux, les hypnotisant et les envoyant à la mort[1].

[1] Il exerçait une action inverse sur les ennemis qui désespéraient de le vaincre. On conseillait au roi de Prusse en 1813 de ne pas prendre Blücher comme général en chef. « Blücher est gros et boit comme un éléphant, lui disait-on ! — Eût-il dix éléphants dans le ventre, je le choisirais, répliqua-t-il, car c'est le seul qui n'ait pas peur de Napoléon. »

Une parole, un mouvement du chef suffit à fanatiser les troupes. A la bataille de Medina del Rio-Seco (campagne d'Espagne) un bataillon du 4e léger cédait du terrain, l'artillerie qu'il protégeait fut compromise, deux pièces tombèrent même au pouvoir de l'ennemi. Le général Mouton se portant au galop sur la ligne, s'écria avec force : « Souvenez-vous que vous êtes du 4e léger. » Les soldats se mirent à hurler : « En avant, en avant ! à la baïonnette ! » Un tambour, ayant à peine quinze ans, se porta en avant de l'intervalle qui séparait les deux troupes, en battant la charge. Les Espagnols, abordés avec cette furie, reculèrent et la position fut enlevée.

Dans cette même campagne d'Espagne, à la bataille de Medellin (28 mars 1809), on vit un capitaine de cavalerie, battant en retraite et pressé par l'ennemi, faire faire demi-tour à son escadron, charger et assurer la victoire ! Le général Lasalle, avec ses quatre régiments de cavalerie forts de 2.000 hommes, appuyés par environ 2.500 hommes de la divison de Villate, luttait contre plus de 27.000 hommes. Craignant de se trouver pris dans un coude de la Guadiana, il se retira par échelon, arrêtant ses escadrons et les formant en bataille chaque fois qu'il était serré de trop près par la cavalerie ennemie. Cette manœuvre durait depuis deux heures, et la cavalerie de Lasalle souffrait du feu de l'artillerie espagnole, lorsque le général commandant la cavalerie ennemie voulut tenter un effort et fit charger, par six escadrons d'élite formés en colonne serrée,

l'escadron français d'arrière-garde. Le capitaine de cet escadron, loin de se troubler, fit faire au pas demi-tour à droite à ses 120 chevaux. Surpris par ce sang-froid, les cavaliers ennemis ralentissent l'allure et le capitaine, saisissant l'à-propos, fait sonner la charge. L'escadron de lanciers espagnols, qui tenait la tête de la colonne, frappé de terreur par ce mouvement, tourne bride, se jette sur les escadrons qui le suivent. Le désordre se met dans la colonne où les hussards pénètrent en sabrant tout ce qui se trouve devant eux.

Ce fait donne la plus haute idée du sang-froid et de la confiance que possédaient la plupart des soldats de cette époque. Tous ceux qui savent par expérience combien il est difficile d'arrêter une troupe qui se retire devant des forces supérieures, admireront cet épisode.

A Jemmapes, le colonel du 5e de ligne, vieil officier à cheveux blancs, se dressant sur son cheval, se retourne vers sa troupe et l'épée haute, s'écrie : « En avant, Navarre sans peur ! » C'était le nom ancien du régiment. Et son régiment le suit en répétant ce cri. A quelque distance, le 17e de ligne répond par son cri de guerre. « Toujours Auvergne sans tache ! » C'était le régiment de d'Assas.

Quand un chef s'élance en avant, les soldats suivent. Surtout quand le chef a la crânerie de Murat qui chargeait nu-tête, une cravache à la main, sans jamais regarder s'il était suivi.

Au combat de Tapeau (1807), Murat, arrivant au galop près de la division Lasalle, aperçut la rivière

bordée par 4 à 5.000 Baskirs et Kalmoucks. « Quel est le régiment de tête? demanda-t-il. — Onzième chasseur ! » répond Lasalle. Murat se porte devant le front de la compagnie d'élite : « Allons, chasseurs, » s'écrie-t-il, « empoignons cette canaille ! » Et aussitôt il se jeta avec son cheval dans la rivière aux bords escarpés, sans regarder s'il était suivi. La compagnie d'élite s'élança derrière lui et toute la division arriva à la nage sur l'autre bord. Une vigoureuse charge déblaya la plaine.

Chevert sut, au siège de Prague, donner confiance à un soldat. L'histoire nous rapporte son curieux dialogue.

« Tu vas monter à l'échelle. — Oui, mon colonel. — En haut se trouve une sentinelle. — Oui, mon colonel. — Elle tirera sur toi et te manquera. — Oui, mon colonel. — Tu la tueras et nous te suivrons. » Ce qui fut dit, fut fait.

Les charges de cavalerie n'ont de valeur que par l'impression morale qu'elles produisent. Le sol tremble sous les pieds des chevaux, la multitude pressée arrive soudaine et balaie tout. Spectacle qui épouvante les plus courageux.

Cette brusquerie, cette impétuosité permettent d'accomplir les prouesses les plus extraordinaires.

D'autres fois la rapidité de l'attaque permet à quelques cavaliers de démoraliser une nombreuse infanterie. La cavalerie de la Révolution s'est rendue célèbre par ses exploits. Citons-en quelques-uns.

Le général Espagne rapporte que dans la campagne de 1792 son ami Dumas, père du littérateur, alors brigadier de dragons, enleva avec quatre dragons un poste ennemi de douze hommes, retranché derrière un fossé de six pieds.

En 1795, un maréchal des logis, Jeanson, avec 60 cavaliers, endormit la vigilance des Autrichiens en menant trois jours de suite ses chevaux boire dans le Rhin. Il les faisait conduire par ses soldats vêtus de simples caleçons. Le troisième jour, il traverse ainsi le Rhin et surprend les Autrichiens qui s'enfuient.

Dans la campagne de Hollande (1794) à l'affaire du Dommel, le commandant Marulaz, à la tête de trente-cinq hussards, charge deux bataillons hessois et leur fait mettre bas les armes.

Au combat de Neubourg (1805) où mourut Latour d'Auvergne, le sous-lieutenant Josselin, détaché avec vingt chasseurs, charge deux bataillons autrichiens et leur fait mettre bas les armes.

Dans la poursuite après la bataille d'Austerlitz, Franceschi, colonel du 8e hussards, avec 120 chevaux, fait prisonnier 2 500 Russes.

Dans la guerre d'Espagne, au combat de Margalef (23 avril 1810), une vigoureuse charge de cavalerie, conduite par le général Boussard, suffit à mettre en fuite les Espagnols. 5 900 hommes tombèrent en notre pouvoir, nous avions eu 105 hommes hors de combat, et notre infanterie n'avait pas eu le temps de tirer un coup de fusil.

Ces exploits se sont renouvelés de nos jours malgré le perfectionnement des armes.

A Custozza en 1866, une charge de deux brigades de cavalerie autrichienne (2.400 hommes au plus), exécutée vers 7 heures du matin, arrête deux divisions encore intactes de l'armée italienne, soit 25.000 hommes. Ceux-ci, sous l'empire de la frayeur, restent immobiles toute la journée sans prendre part à la bataille. Ils n'osent avancer pour porter secours au reste de l'armée. Une seconde charge vers deux heures de l'après-midi fait plus de mille prisonniers. Dans la même journée, trois pelotons de uhlans autrichiens dispersent quatre bataillons ennemis.

A Rezonville en 1870, la charge allemande qui termina la lutte, eut moins de succès apparent. Elle vint se briser sous le feu de l'infanterie française. Mais le prince Frédéric-Charles qui l'avait ordonnée, jugeait qu'elle avait réussi, car il l'appréciait ainsi : « Il existe à la guerre d'autres intérêts que ceux tactiques et stratégiques, ceux de la supériorité morale à affirmer sur l'adversaire et il peut se présenter des cas où il faut agir en faveur de ces derniers malgré les premiers. » L'ennemi, capable après dix heures d'une lutte acharnée d'entreprendre cette charge infernale, montrait sa supériorité morale, affirmait sa volonté d'être victorieux coûte que coûte. De fait le lendemain nous reculions vers Metz.

Parfois dans les charges entre cavaleries, il se passe un fait étrange qui montre bien la suggestion. Les deux partis s'arrêtent étonnés et font tous deux demi-tour. Ainsi en 1806, une brigade de cavalerie légère commandée par le général Guyot, et une troupe de cavalerie prussienne s'étaient toutes deux arrê-

tées pendant la charge, puis enfuies sans combattre. A Villadrigo, en 1812, le 15e chasseurs français charge la cavalerie anglaise. Les deux lignes adverses se touchent presque, mais au moment de s'aborder, toutes deux s'arrêtent, étonnées. Elles allaient faire demi-tour, si l'initiative d'un brigadier français qui se précipita sur les Anglais, n'avait déterminé la mêlée et la victoire.

Il en est de l'infanterie comme de la cavalerie : si elle parvient à joindre l'ennemi, celui-ci n'attend généralement pas et détale. C'est bien ce qu'avait montré le maréchal de Saxe dans une description vécue :

« Ces bataillons marchent en avant. Les majors crient serre : on serre sur le centre ; insensiblement ce centre crève, on s'y trouve à huit de hauteur et sur les ailes à quatre, ce qui fait des intervalles entre les bataillons. La tête tourne aux majors parce que le général, à qui elle tourne aussi, crie après eux lorsqu'il voit ces vides entre les bataillons, qui lui font craindre d'être pris par les flancs. Mais comme son ennemi est tout aussi mal disposé, le mal n'est pas grand. Qu'arrive-t-il ? On commence à tirer de part et d'autre, ce qui est le comble de la misère. Enfin on s'approche et l'un des deux partis, ordinairement, s'enfuit à cinquante ou soixante pas plus ou moins. Voilà ce qui s'appelle charger. »

Et quand l'attaque échoue, pourquoi l'assaillant recule-t-il ? Il n'est pas lâche, puisqu'il a déjà parcouru la moitié ou les deux tiers du chemin. Il ne

réfléchit pas que le danger est au moins aussi grand à s'enfuir au milieu des projectiles qu'à continuer sa marche. Citons comme charge manquée, celle de Valmy. Les colonnes d'attaque prussiennes s'arrêtent à la vue de l'armée française attendant de pied ferme, la baïonnette au canon. Elles n'étaient point défaites, puisqu'il n'y avait pas eu lutte. Bien mieux, le lendemain les Français reculaient un peu à l'est et les alliés venaient occuper les positions françaises. Mais ils étaient démoralisés au point de se décider à battre en retraite quelques jours plus tard.

La panique évoque la suggestion de la peur. Un cri, un mouvement inattendu, un lâche qui fuit peuvent, quand le moral est mauvais, entraîner la débandade sans cause apparente qui puisse l'expliquer. Quelques ennemis font fuir des bataillons entiers. Bien mieux l'apparence même de l'ennemi met en fuite.

Les troupes de la Révolution, qui par la suite se couvrirent de gloire, cédèrent à la panique.

Au début de la campagne de 1792, les soldats de Dillon s'enfuirent à peine engagés et massacrèrent leur général. Les volontaires de Biron lâchèrent pied au premier coup de canon. Les troupes qui firent si belle contenance à Valmy, avaient été prises de panique quelques jours auparavant à la vue de 1200 hussards prussiens. Huit jours après la victoire de Hondschoote (18 sept. 1793), ces troupes victorieuses sont saisies de panique, à Ménin, se déban-

dent et ne s'arrêtent que sous les murs de Lille. Un mois plus tard, ces mêmes fuyards remportaient la victoire de Wattignies.

Les paniques peuvent donc survenir aux meilleures troupes. En mars 1814, le corps de Marmont qui occupait Athies, fut pris de panique à la suite d'une attaque de nuit.

Après l'échec de Puebla (Mexique), les Français se retirèrent sur Orizaba. Ils avaient négligé d'occuper le Borrego qui dominait la ville, sous le prétexte que les pentes étaient trop abruptes. Une colonne mexicaine occupa ces hauteurs. A 10 heures du soir le capitaine Detrie, avec soixante hommes, monte à l'assaut, surprend les Mexicains qui s'enfuient.

Dans la guerre de 1870, les exemples de panique sont nombreux. Citons la surprise du château de Chambord. Les défenseurs s'étaient maintenus jusqu'à la nuit tombée, quand une compagnie hessoise se porta en avant sans tirer un coup de fusil et en poussant des hurrahs. Les défenseurs s'enfuirent, la compagnie prussienne n'avait pas tiré un coup de fusil, ni subi de perte.

La bataille du Mans fut perdue à cause d'une panique des mobilisés bretons.

Pareils faits se sont d'ailleurs produits aussi chez les Allemands.

Le 18 août, à Saint-Privat, vers sept heures du soir, un feu rapide, inopiné, dirigé par les Français sur les têtes de colonnes prussiennes qui se disposaient à occuper le plateau, produisit une panique. Infanterie et artillerie se jetèrent en désordre dans le fond

du ravin, les réserves lâchèrent pied à leur tour, la panique s'étendit jusqu'au delà de Mars-la-Tour. (Le fait est relaté dans la 6e livraison de l'ouvrage du grand état-major prussien.)

Parallèlement aux paniques, rangeons les CAPITULATIONS, plus lâches encore, les soldats étant à l'abri derrière des murs, la place garnie de vivres et bien pourvue de munitions. Pourquoi alors se rend-on, sinon par découragement? Il suffit d'un discours fallacieux, de menaces faites à propos par un parlementaire audacieux.

De ces capitulations honteuses, les exemples abondent.

Le maréchal de Villars prit Kintzingen en 1702, en sommant la garnison de mettre bas les armes sous peine d'être passée au fil de l'épée. Or il lui eût été impossible de prendre cette place, n'ayant pas de canon.

En 1794, la Convention décréta que toutes les troupes ennemies, enfermées dans les places du territoire français, qui ne se rendraient pas dans les vingt-quatre heures après sommation, seraient passées au fil de l'épée. Valenciennes et Condé se rendirent. « Nous n'avions, dit Carnot, aucun des moyens nécessaires pour former un siège régulier, le matériel nous manquait absolument. Nous n'étions pas en état d'exécuter nos menaces, elles n'en eurent pas moins plein succès [1]. »

[1] Valenciennes et Condé avaient eu leurs fortifications réparées par l'ennemi. Elles renfermaient de fortes garnisons et une immense quantité d'artillerie. Le décret eut son effet

En 1795, Mannheim se rendit, quoique bien fortifiée. Mais elle renfermait beaucoup de beaux édifices et craignit le bombardement.

En 1812, la capitulation de Soissons sauva l'armée de Blücher. La ville pouvait tenir, une première attaque avait échoué. Il faut lire le récit de l'officier russe envoyé en parlementaire, pour comprendre l'influence de la suggestion. Il usa d'éloges sur la belle défense de la ville, menaça de passer la garnison au fil de l'épée, promit des conditions favorables.

Après les grandes défaites, le découragement est général. Les places fortes s'ouvrent, on dépose les armes, presque sans combattre. Un vent de lâcheté a soufflé partout, c'est l'effet moral.

Après Iéna, la place de Kustrin avec 4000 hommes et 90 canons se rend à un régiment d'infanterie qui n'avait que deux pièces de campagne ; le fort de Czenstochau avec 500 hommes de garnison et 33 canons se rend à 100 chasseurs travestis en grenadiers pour la circonstance. Stettin et Magdebourg se rendent à la première sommation.

moral. Il n'en eut aucun sur les commandants des places du Quesnoy et de Landrecies qui durent être enlevées par des attaques régulières. Le colonel autrichien Le Blanc, commandant la place du Quesnoy répondit le 3 août au général français qui lui notifiait ce décret :

« Général, le décret que vous m'annoncez me paraît injuste ; une nation n'a pas le droit de décréter le déshonneur d'une autre ; je vous répète donc que je suis déterminé à ne manquer jamais à mes devoirs, à me conduire toujours en soldat, et je me flatte qu'une pareille conduite ne peut que me mériter l'estime de la nation française. »

En 1870, après la bataille de Spicheren, quatre Prussiens et un officier prirent Sarreguemines bien qu'il y eut encore deux compagnies d'infanterie dans la place. L'officier avait menacé de bombarder la ville.

Pendant la période des grandes batailles sous Metz, un parti de hussards prussiens (2 escadrons) fait prisonnier tout un régiment de mobiles français, 60 officiers et 1500 hommes. Pour s'emparer du village, le commandant de la cavalerie prussienne avait fait mettre pied à terre à la moitié de ses hommes. Puis, se mettant à leur tête, il s'était dirigé au pas de course vers l'entrée principale. Les Français absolument hypnotisés n'osèrent se défendre et rendirent leurs armes sans tirer un coup de fusil.

Un général et des troupes qui ne veulent pas se rendre, se tirent des situations les plus désespérées.

En 1805, Mortier avec sa division se heurta, sur la rive gauche du Danube, à toute l'armée russe et fut pris à revers par une division autrichienne. Il lutta toute la journée pour s'ouvrir un passage, et y parvint en laissant sur le terrain les deux tiers de son effectif. Mais il avait évité la capitulation et l'affaissement moral qui en serait résulté pour toute l'armée.

Pendant la retraite de Russie, à Krasnoé avec 6 000 hommes, Ney tient tête à 80 000 Russes, et parvient à regagner l'armée. La présence du maréchal Ney, a dit un témoin oculaire, le colonel Fezensac, suffisait pour nous rassurer ; sans savoir ce qu'il voulait, ni ce qu'il pourrait faire, nous savions qu'il

ferait quelque chose. Plus le danger était grand, plus sa détermination était prompte et quand il avait pris son parti, jamais il ne doutait du succès. Dans un pareil moment sa figure n'exprimait ni indécision ni inquiétude[1]. »

Rapprochez de ces exemples la capitulation du général Dupont à Baylen (en 1808). Dupont comprit dans la capitulation les deux divisions Vedel et Dufour qui n'étaient pas cernées et avaient déjà commencé la retraite. Dupont était dans l'impossibilité de monter à cheval. « S'il avait été assez bien portant pour venir lui-même voir ses ennemis, les affaires eussent tourné autrement, écrivit à cette époque le général Savary. » Et de fait, l'énergie d'un sous-lieutenant qui fut plus tard le maréchal Bu-

[1] Le dialogue suivant témoigne de la confiance en lui-même qu'avait le maréchal Ney. Forcé de reculer sur Smolensk, ayant perdu plus de 50 p. 100 de son effectif, il dit à demi-voix à un officier de son état-major : Nous ne sommes pas bien. — Qu'allez-vous faire ? répondit l'officier. — Passer le Dniéper. — Où est le chemin ? — Nous le trouverons. — Et si le Dniéper n'est pas gelé ? — Il le sera. — A la bonne heure, dit l'officier. Ce dernier mot, qui dit la foi de la troupe dans son chef, est bien caractéristique et explique les prodiges qu'exécutèrent de tels hommes.

En effet la nuit, trompant l'ennemi par de grands feux de bivouac et quelques avant-postes qui dérobèrent la marche, on chercha et on trouva le Dniéper ! Il était gelé, mais la glace était si peu épaisse qu'un très petit nombre de chevaux purent le franchir. Mais le corps put passer, et après trois jours de marche employés à parcourir 60 kilomètres en se battant continuellement contre les Cosaques, les débris du troisième corps rejoignirent à Orcha le reste de la grande armée. Des 6000 hommes qui avaient combattu à Krasnoé, il en restait un millier à peine. Mais les Russes ne pouvaient se vanter d'avoir fait capituler un maréchal de France.

geaud, excita un régiment d'infanterie à se soustraire à la capitulation ; il put regagner Madrid.

Poussons plus loin l'analyse, CONSIDÉRONS LA GUERRE ELLE-MÊME. Pourquoi une bataille perdue a-t-elle de si graves conséquences ?

Derrière la position abandonnée, il y en a d'autres. Les vaincus pourraient recommencer le combat. Mais leur moral est atteint. Les généraux savent qu'on ne peut plus avoir confiance en des troupes battues.

La guerre ne peut aboutir que si l'un des combattants s'avoue vaincu. Pour cela il faut qu'il soit démoralisé et croit à l'impossibilité de la lutte. Sinon il ne sera jamais soumis.

Il n'y a pas eu de peuple plus complètement battu que les Espagnols par Napoléon I[er], mais toutes leurs défaites n'ont pu les démoraliser, ils ne se sont pas soumis et ont fini par avoir raison de l'ennemi. De même les Mexicains après quatre ans de guerre (1863-1867).

Au contraire, après Valmy et après Iéna, la Prusse céda de suite. De même l'Autriche, après Solférino, et Sadowa, tandis que la France après Sedan continua la lutte plus longtemps.

Bonaparte en 1797, après le traité de Campo-Formio, disait à Moreau : « Un peuple qui se laisse envahir est un peuple sans courage ; il n'y a pas au monde de puissance suffisante pour envahir un peuple qui ne veut pas être envahi [1]. »

[1] Extrait des papiers remis par le général Kellermann à Musnier Descloseaux, cité par le général Pierson dans son livre

Pour lui ne sonne jamais cette heure que Bismarck qualifiait de psychologique, où le vaincu n'entrevoit plus de salut que dans la soumission.

Aussi les principes de guerre actuels consistent à profiter d'un premier succès qui démoralise l'ennemi, pour frapper des coups multipliés sans lui donner le temps de se remettre.

Ils valurent à Napoléon ses belles victoires, et permirent plus tard à l'Allemagne de nous vaincre.

Si, en 1792, les alliés avaient profité des paniques de l'armée française, la Révolution eût été peut-être étouffée pour longtemps.

Mais ils avaient encore les idées anciennes ; alors les deux armées semblaient avoir peur de se joindre, manœuvraient des semaines, des mois, des années sans se rencontrer, jusqu'au moment où il fallait en venir aux mains. La bataille gagnée, le vainqueur se contentait de prendre quelques villes et laissait au vaincu le temps nécessaire pour se refaire.

Aujourd'hui il faut attaquer sans cesse ni répit, de manière à démoraliser l'adversaire, à lui enlever tout courage. L'attaque révèle une confiance morale supérieure à l'inertie défensive. D'ailleurs en guerre, il faut vaincre, et comment vaincre si l'on n'en vient aux mains ?

Celui qui se tient sur la défensive, craint l'ennemi, ne croit pas pouvoir le vaincre. Il s'imagine éviter la défaite grâce à des positions avantageuses, à des

Les méthodes de guerres actuelles et vers la fin du XVIe *siècle*, t. Ier, p. 515.

fortifications. Il croit à la supériorité de ses armes, mais admettre la possibilité d'une défaite, c'est déjà la préparer.

En restant sur la défensive, on permet à l'ennemi d'attaquer, de revenir sans cesse à la charge. A un moment donné, devant des assauts multipliés, les défenseurs prennent peur et s'en vont.

Dans les batailles de 1870, les chefs n'avaient pas confiance. Ils attendaient passivement l'ennemi et étaient vaincus[1].

Le plus extraordinaire exemple d'inertie, de manque de foi, de lâcheté, a été donné par Bazaine. Il est impossible de prendre aussi peu l'offensive, de se laisser plus acculer par les événements, qu'il ne l'a fait dans les batailles autour de Metz. Ici l'historien pour comprendre doit se doubler d'un psychologue, sans quoi les événements deviennent des rébus.

[1] Pendant toute la première partie de la guerre, nos généraux semblent ignorer qu'il y a une armée ennemie et qu'il faudra la battre.

A Reischoffen, à Forbach, dans les trois journées autour de Metz, pourquoi sommes-nous battus, si ce n'est parce que nous restons immobiles, attendant sur place l'attaque de l'ennemi, dont nous ne savons ni surveiller la marche, ni contrarier les projets ? Il semble que tout l'art de la guerre ait consisté pour nous à faire savamment le hérisson. Si hérissé qu'on fût, l'ennemi a su passer entre les piquants et atteindre le corps et le cœur !

Pensaient-ils à la nécessité de battre l'armée ennemie ceux qui, après nos échecs du 6 août, ne voyaient d'autre solution que la retraite jusqu'à Châlons des 200 000 hommes qui nous restaient intacts ? Et celui qui donnait cet ordre, était-il bien l'héritier de Napoléon qui, en 1814, n'hésitait pas avec une cinquantaine de mille hommes, à entreprendre la campagne que l'on sait contre les 400 000 hommes de la coalition ?

Mac-Mahon qui mena son armée à Sedan, n'avait qu'une seule préoccupation, éviter l'ennemi. Il n'a pas pensé que pour atteindre Metz et rejoindre Bazaine, il pouvait avoir à se battre. Son but n'est ni Metz, ni Carignan, c'est de n'être ni vu ni atteint ! Il suffit de quelques cavaliers ennemis pour arrêter la marche d'un corps d'armée, le faire dévier de sa route, lui faire perdre des heures précieuses. Il ne se rend pas compte qu'il y a un but, que pour l'atteindre sûrement il faut se battre, que plus tôt et plus fort on se battra, mieux cela vaudra. Il cherche à éviter l'ennemi et il se laisse acculer à une bataille désastreuse.

Trochu, le général savant, l'esprit critique et avisé, ne sut point profiter de l'exaltation d'un peuple qui ne voulait pas être vaincu. Fâcheuse situation d'un chef qui d'avance croit à la défaite.

Avec des ressources moindres, que ne purent Faidherbe, Chanzy, et Denfert ! Ceux-là avaient foi en leurs soldats, et leurs soldats le leur rendirent [1].

[1] Et le gouvernement de Bordeaux méconnut aussi ce principe, lorsqu'il envoyait l'armée de Bourbaki sur Belfort et les lignes de communication des Allemands, au lieu de lui donner simplement pour objectif l'armée du prince Frédéric-Charles qui était proche, et que l'éloignement de Bourbaki allait laisser libre d'écraser l'armée de Chanzy. Les résultats auraient pu être considérables, dit-on ! Non, car il ne suffisait pas d'aller se placer sur les lignes de communication de l'ennemi, il fallait le battre. Quel qu'eût été le résultat de la lutte avec le corps de Werder, il eût bien fallu de toute façon pour être définitivement victorieux en venir aux mains soit avec l'armée d'investissement de Paris, soit avec celle qui la couvrait; dès lors n'était-il pas plus simple et plus pratique de s'y attaquer de

Il en est sur mer comme sur terre et il convient ici d'examiner le cas des cuirassés.

Quand on munit les vaisseaux de guerre de fortes cuirasses, on eut raison au point de vue technique, mais on ne tint aucun compte de la suggestion. L'amiral avec ses cuirassés se crut invulnérable dans la défensive et se laissa attaquer. Aussi, fait étrange, les deux dernières grandes batailles navales ont été défavorables à la cuirasse. A Lissa, la flotte en bois de l'amiral Tégéthoff prit l'offensive et vainquit. Et pourtant après la défaite, les Italiens comptaient encore huit cuirassés, un de plus que leurs adversaires, six frégates en bois, nombre de bâtiments légers. Mais ni Persano ni ses marins n'avaient plus confiance. Il prit pour prétexte un manque de charbon et se retira sur Ancône.

De même les Japonais et les Chinois au récent combat de Jalore (65).

De cette étude tirons une conclusion applicable au temps présent. Les états européens accumulent de formidables engins de guerre; forteresses, canons, fusils, sont aux derniers perfectionnements. Le nombre des combattants est immense, c'est la nation armée. Mais se préoccupe-t-on du facteur moral ?

Evidemment non. Et pourtant ce facteur moral est tout, avec des millions de gens arrachés brusquement à leurs foyers et remplis de crainte. Masses

suite. On voit qu'il n'est pas superflu de dire et de répéter que dans une guerre le premier objectif doit être la destruction de l'armée ennemie et que tout doit être subordonné à ce but.

formidables sans cohésion, instrument terrible qu'aucune main ne saura manœuvrer.

En 1870, Français et Allemands avaient déjà guerroyé, qui en Autriche, qui en Italie; ils n'étaient pas novices[1]. Pour voir comment se comportent les multitudes armées, étudiez la guerre de Sécession. D'après un rapport du colonel Rivière « sur le champ de bataille de Gettysburg, on ramassa 24 000 armes chargées appartenant à l'un ou à l'autre des adversaires. Un quart seulement de ces armes étaient chargées régulièrement. La moitié renfermait deux charges. Le dernier quart en contenait de 3 à 10. Certaines armes avaient reçu 5 à 6 balles pour une charge de poudre. Dans un fusil lisse on trouva jusqu'à 22 balles mélangées de poudre ». Voilà, certes, des hommes qui ne devaient guère viser ou penser à changer la hausse!

Avec les armes actuelles, la crainte sera plus grande encore. On devine leurs effets dans les batailles de l'avenir. Il n'y aura pas plus de morts, mais ils seront autrement répartis. Le sol sera absolument nettoyé par places. Sur des surfaces de quelques centaines de mètres carrés, plus un soldat ne restera debout. Je laisse à penser l'effet désastreux pour les voisins.

Aussi les dirigeants devront-ils s'appliquer à soigner le moral des troupes. Et ici le problème est bien plus difficile qu'autrefois.

[1] C'est ce qui explique la puissance de l'effet matériel du tir dans certaines circonstances, comme à Saint-Privat, puissance due au calme et au sang-froid des tireurs.

Il faudra faire vibrer la corde patriotique, la honte d'être vaincus, les malheurs de la défaite, la nécessité d'être victorieux, la facilité relative à l'être. Les chantres et les poètes auront un grand rôle, si on les laisse faire.

Et puis quand une nation se rue sur l'autre, il faut qu'elle soit forte de son droit. Qu'elle soit persuadée que si elle cède, c'est le déshonneur, que la guerre est inévitable pour laver l'affront. Et alors l'explosion d'enthousiasme soigneusement entretenue assurera la victoire.

On sait par quelles machiavéliques combinaisons plus tard avouées, Bismarck persuada en 1870 au peuple allemand qu'il était insulté et se fit déclarer la guerre. Certes sa méthode n'est pas honorable, mais elle fit plus pour la victoire que toute la science de de Moltke. Les chauvins d'outre-Rhin ne s'y trompent point dans leur fanatisme pour le grand homme.

Pour tenir le soldat, le suggestionner, il est entre le chef et l'humble troupier un intermédiaire indispensable : l'OFFICIER. Les officiers de la mobile manquaient souvent de courage en 1870. Dans un rapport du général D... sur les affaires des 4, 5 et 6 octobre 1870, il est dit :

« J'ai le plus profond regret, M. le Ministre, d'avoir à déplorer l'indigne conduite de la plupart des officiers de la mobile, qui ont donné l'exemple de la lâcheté en abandonnant leurs hommes et en les entraînant dans leur fuite. »

Le 23 novembre 1870, Gambetta télégraphie du

Mans à M. de Freycinet. « La déroute est odieuse... Les mobiles ne savent que fuir; *leurs officiers ne se montrent pas.* »

Donc pas d'officiers improvisés. Mais parmi ceux qui en font carrière tous sont-ils également bons? Ceux qui ont été soldats savent qu'ils suivront aveuglément tel officier peu savant, mais qui sait commander. Tel autre, féru en mathématiques et sorti des grandes écoles, mais sans aspect ni vigueur physique, n'inspire aucune confiance. Malgré tout son savoir, malgré toutes les punitions, il n'a point ses hommes dans la main. Car malgré ses connaissances, il reste hésitant quand il s'agit de se décider et cette hésitation est vite reconnue des troupes [1].

Certes l'instruction est utile, mais tout n'est pas là. Ce serait transformer l'armée française en un vaste mandarinat. Au lieu de n'estimer que celui qui a bien récité sa leçon aux écoles militaires et à l'école de guerre, qu'on examine aussi son physique, qu'on étudie son moral. Il nous faut comme officiers de

[1] Je ne prétends pas dire ici que l'instruction des officiers ne leur est utile en rien. Ce serait un fâcheux paradoxe. Mais l'instruction donnée exclusivement sans tenir compte du développement des forces physiques est très fâcheuse. Non seulement elle crée un officier hors d'état de tenir campagne, mais elle agit sur son moral, le rendant irrésolu et craintif.

Il est vrai qu'en temps de paix, le choix pour l'avancement n'est pas facile. Hors le temps de guerre, on ne peut montrer les qualités du véritable homme de guerre. Pourtant on pourrait s'entourer de renseignements de toute nature sur la vigueur physique et morale des officiers alors qu'on n'y prête pas assez attention.

vigoureux gars à l'œil flambant, dont le dos ne soit point voûté, rompus aux sports et aux exercices physiques, à la parole hardie et au geste décidé. Ceux-là seuls qui possèdent ces qualités, conduiront les troupes à la victoire. Les autres pourront faire de bons bureaucrates et professeurs en chambre, ils écriront de savants livres, pourront démontrer que Napoléon s'est trompé quand il a vaincu ; s'ils ne sont point solides et pleins de foi, ils resteront indécis et piteux sur les champs de bataille.

Qu'on se souvienne des généraux du premier empire, ils n'avaient pas vingt-cinq ans et étaient peu chargés de science. Ils ont promené notre drapeau dans les capitales de l'Europe, et ils croyaient avec de Brack, un cavalier de la grande armée, que : « l'élément moral est le roi des batailles, le reste n'est qu'une triste prose reliée en veau. »

CHAPITRE XVIII

Le fluide magnétique. — L'hypnotisme chez les animaux. — Médiums. — Devineurs de pensée. — Sorciers. — Don des langues. — Ecriture médiumique. — Table tournante.

Les magnétiseurs ont cru longtemps que l'hypnotisme était dû à un fluide particulier, mystérieux, inexplicable. Ils le déversaient par les yeux qui fixent, par les mains qui font des passes.

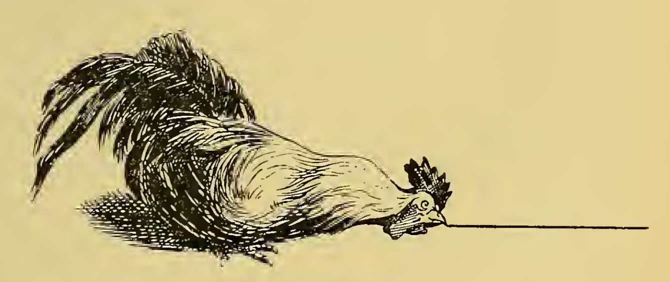


Fig. 43.

Mais aujourd'hui l'*hypnotisme rentre dans la suggestion* et constitue à ce titre un chapitre de psychologie des plus intéressants, car l'hypnotisme existe dans tout le règne animal et peut être produit par des objets brillants qui bien manifestement ne possèdent aucun fluide.

Nous avons vu la léthargie exister physiologiquement chez les animaux. Il en est de même de la catalepsie qu'amène la fascination.

Le miroir à alouettes, employé par le docteur Luys chez l'homme, fascine les oiseaux. Les chiens d'arrêt fascinent les animaux. De même les serpents fascinent leur proie. J. le Comte en cite un exemple incontestable : il tua une vipère en train de fasciner et nota que sa pupille, au lieu d'être ovale et gris bleuâtre, comme chez les autres vipères de son espèce, était noir brillant et arrondie, malgré le grand soleil qui aurait dû la faire se contracter (70).

L'hypnotisme des poules a été étudié dès 1646 par le père Kircher. Il liait les pattes de l'animal et le maintenait quelques instants immobile devant une ligne tracée à la craie (fig. 43).

En 1872, Czermak reprit ces expériences, hypnotisa un coq sans ligature et sans ligne de craie, en le maintenant la tête sous l'aile et en lui faisant décrire ainsi quelques cercles; il fit de même pour des moineaux, pigeons, lapins, salamandres, écrevisses.

Pflüger attribue ces phénomènes à la frayeur.

Ces expériences sont faciles à faire sur la grenouille et le cobaye. En tenant, dit M. Heubel, une grenouille entre les doigts, le pouce sur le ventre et les quatre doigts sur le dos sans la serrer, au bout de deux ou trois minutes, l'animal devient immobile. On peut l'étendre sur le dos et lui communiquer les mouvements les plus bizarres (71).

M. Danilevski (de Karkoff) (72) a obtenu l'hypnose chez les animaux les plus variés : poules, cobayes,

serpents, crocodiles, écrevisses, grenouilles. Il suffit d'immobiliser l'animal pendant un certain temps par une pression douce, après l'avoir mis dans une position anormale, sur le dos, par exemple.

Au bout de peu de temps, on voit survenir une anesthésie complète, la perte des mouvements volontaires et l'absence de réaction à l'occlusion des voies respiratoires. Chez la poule, l'anesthésie dure une demi-heure ; chez la langouste, vingt minutes; chez les autres animaux, dix à quinze minutes.

Ces pratiques sont d'usage courant chez nos paysans. Les fermières du pays de Caux, rapportent Binet et Féré (71), quand elles veulent mettre une poule du nid qu'elle couve dans un autre, lui placent la tête sous l'aile, et la balancent un certain nombre de fois jusqu'à ce qu'elle dorme. Puis on la place dans le nid qu'on lui destine ; elle oublie ses anciens œufs. On agit de même pour faire couver les poules rétives.

Joly rappelle (73) qu'un bruit subit, une lumière vive peuvent produire la fascination et même une attaque de catalepsie. Le tir du canon à Vincennes fait ainsi tomber les oiseaux des branches. Projetez une lumière vive sur des poissons, des écrevisses, des papillons, des oiseaux, des chauves-souris, et vous les verrez fascinés. La sensation de tact peut produire le même effet. En comprimant la tête d'un chien ou d'un serpent vous provoquez la catalepsie. De même, en saisissant un insecte, vous le voyez faire le mort, immobile. Aux Indes les jongleurs charment les serpents par les sons de la musique (fig. 44).

Bien que ce soit l'homme qui hypnotise les animaux, l'inverse peut se produire. Rauzier rapporte le fait d'un enfant suggestionné par un perroquet : il le regardait fixement et exécutait sa pantomime.



Fig. 44. — Charmeur de serpents (Inde).

Nous possédons des relations encore plus extraordinaires, qu'on mettrait en doute, n'était la probité scientifique connue des auteurs.

D'après Rauzier (74), les nègres de l'île Saint-Thomas (Antilles) fascinent les lézards avec un brin d'herbe enroulé en anneau, et réussissent à le passer à leur cou. Lui-même aurait réussi cette opération. Il attribua ce fait à ce que l'herbe dans laquelle le lézard vit ne l'effraie pas, et le suggestionne.

Le docteur Rochard rappelle (75) le cas de la mouche cancrelat (Taïti). Elle va à la chasse des cancrelats dont elle fait sa nourriture. Elle les tire de leurs recoins, marchant à reculons et traînant par la tête une de ces énormes blattes, cinq fois plus grosse qu'elle, qui se laisse docilement mener, sans velléité de résistance. La mouche parfois quitte un instant sa proie pour explorer sa route et s'orienter. Quand elle a trouvé ses points de repère, elle re-

vient prendre le cancrelat qui n'a pas plus bougé pendant son absence que ne bougerait un aveugle abandonné par son conducteur.

Le cancrelat n'est pourtant pas aveugle ; mais, sur un sujet l'auteur observa que ses immenses antennes, de 7 à 8 centimètres de longueur, avaient été coupées à moins d'un demi-pouce de la tête. Et cependant la section des antennes sur les cancrelats ne les empêche pas de se sauver. Il ne saurait non plus être question d'un empoisonnement produit par un venin qui paralyserait l'animal, puisque, dès le retour de la mouche, il marche auprès d'elle très librement et quasi volontairement.

S'appuyant sur les récentes études de Raspail, E. Caustier croit que le coucou suggestionne les autres oiseaux pour arriver à leur imposer ses œufs. Le coucou femelle ne choisit pas forcément, comme on disait, un nid dont les œufs ressemblent au sien ; si donc elle enlève un œuf du nid du moineau pour y mettre le sien, ce n'est point pour tromper le moineau, mais pour assurer la réussite de l'incubation, car l'œuf a besoin, pour éclore, d'une certaine quantité de chaleur. Le passereau rejette tout œuf qui n'est pas des siens. Mettez un œuf de coucou dans son nid, il le rejettera. Seuls les animaux domestiques dont l'instinct est émoussé, acceptent de couver tout œuf qui leur est confié.

Il y a donc une influence personnelle exercée par le coucou sur l'oiseau : intimidation ou suggestion.

En effet, le coucou pendant toute la durée de l'incubation reste dans le voisinage du nid. Au moment

de l'éclosion, il brise les autres œufs ; seul son rejeton profite de la nourriture apportée par les parents adoptifs.

Les animaux ne sont pas seulement hypnotisables, mais ils peuvent offrir des manifestations hystériques comme l'homme : tremblements, convulsions, paralysies.

Un grain de plomb qui blesse à peine le gibier suffit à le faire tomber paralysé. Paul Arène (77), rapporte l'histoire d'un chat atteint de paralysie postérieure à la suite d'une chute, et qui guérit dans un bain froid.

Les délicates levrettes ont presque toutes un tremblement héréditaire ; de même la race des pigeons trembleurs.

Ces derniers se divisent en plusieurs sous-races qui présentent des symptômes différents. La sous-race des culbutants terriers indiens doit être secouée, puis posée à terre, pour commencer une série de culbutes. Elles ne cessent que lorsqu'on les relève et « qu'on leur souffle sur le museau, » dit Darwin (78). « Si on ne les relève pas, on prétend qu'ils continuent à se rouler à terre jusqu'à ce qu'ils meurent. » Ces convulsions hystériques se transmettent par hérédité. Elles ont apparu dans la race en l'an 1680 et ont été soigneusement perpétuées par sélection.

Dans une autre variété du nom de Kaleni Loton, les culbutes ne commencent que lorsqu'on touche le cou avec une baguette.

Par une amélioration de la sous-race des terriers indiens, on a créé les « culbutants ordinaires » qui,

eux, n'ont besoin ni d'une secousse, ni du contact d'une baguette : dès qu'ils commencent à voler, ils exécutent une série de culbutes, ordinairement vingt à trente, quelquefois même quarante à la minute. Ils commencent par faire un saut, puis deux, et arrivent à un roulement continu qui met fin à leur vol ; car ils atteignent le sol en se roulant. Darwin rapporte avoir vu un pigeon se tuer dans ces culbutes, et un autre se casser la jambe.

Cette infirmité ne se développe que peu à peu, à partir du moment où ils commencent à voler. Elle est d'abord légère, de sorte qu'à trois mois, ils peuvent voler encore malgré les culbutes. Mais à cinq ou six mois, le vol devient pénible, et dès la seconde année, ils y renoncent complètement.

Ce roulement est d'ailleurs involontaire, car on voit l'animal faire tous ses efforts pour voler directement ; mais il semble qu'une impulsion contraire le repousse en arrière alors qu'il lutte pour avancer.

Les petites souris japonaises tournent constamment en circuit six à sept fois sur elles-mêmes.

Les chevaux peuvent être atteints de chorée hystérique. Anacker en a observé qui avaient des mouvements rythmiques latéraux de la tête et de l'encolure, en même temps que les membres postérieurs exécutaient une véritable danse.

Les chevaux sont rétifs, ont des tics, lèchent leur mangeoire, mordent les objets, jouent avec les billots des longes, déglutissent l'air. Héring a signalé des attaques de catalepsie chez le chien et le cheval, et Leisering et Frohner chez le loup des prairies.

L'hypnotisme annihile donc la volonté chez les animaux comme chez l'homme et produit l'imitation. Chez les animaux tout se borne à l'imitation des actes. Mais l'homme possède un langage. Un mot, un son, un geste, des lettres, lui rappellent un acte qu'en état d'hypnotisme, il accomplit machinalement, aveuglément.

Tout l'hypnotisme est là pour l'école de Nancy; et l'empire qu'on prend par suite sur le cerveau de l'hypnotisé suffit à expliquer les enthousiasmes irraisonnés, la foi des martyrs, les guérisons miraculeuses, etc.

Les partisans du mystérieux ont vu reculer les limites de l'incompris. Ils ne se sont pas tenus pour battus et ont réfugié leurs croyances en d'autres phénomènes plus obscurs, plus troublants encore.

Pour les enthousiastes, ces phénomènes se distinguent nettement de ceux de l'hypnotisme : la suggestion n'y est pour rien. Un fluide spécial, inconnu, comme l'était, il y a cent ans, l'électricité, produit le MAGNÉTISME ou le SPIRITISME.

L'existence de ce fluide est affirmée par un grand nombre de savants et non des moindres : Crookes a fait à ce sujet des expériences restées célèbres, Lombroso a été convaincu, Liébeault si prudent, l'admet.

Il importe d'examiner ces manifestations dans leurs diverses modalités. Nous les passerons successivement en revue, affirmant quand la conclusion nous paraîtra devoir être affirmative, et ne craignant pas d'énoncer notre hésitation quand il y a doute.

Les réponses et les actes des médiums ou sujets hypnotisés paraissent tenir parfois du merveilleux, tant leur présence d'esprit est grande.

Le sujet, semble-t-il à qui le connaît, eût été incapable à l'état de veille, de manifester une telle intelligence.

C'est que chez ces sujets, l'état hypnotique excite le cerveau et les sens. L'oreille est plus fine, l'acuité visuelle plus grande, la mémoire se développe étonnamment.

Charcot faisait passer devant l'hypnotisé de nombreuses feuilles de papier toutes semblables, en lui suggérant qu'il existait un dessin sur l'une d'entre elles. On avait beau par la suite mélanger les papiers, le sujet retrouvait toujours celui indiqué et ne se trompait jamais. Il le reconnaît à un petit défaut, à un rien, c'est de l'hyperacuité visuelle.

Cette hyperacuité des sens et de l'intelligence explique les réponses en apparence étonnantes des sujets. Il semble qu'en certains cas, ils puissent lire dans votre cerveau et faire la réponse attendue.

La cause en est dans une formule simple, bien connue aujourd'hui des psychologues : « *toute pensée se traduit par un signe extérieur* ».

La pensée, dans les actes habituels de la vie, se transmet par les manifestations qui lui sont adéquates. Un son, un mot, une image, au besoin un geste, un signe, signifient telle ou telle pensée : ce sont instruments de communication indispensables aux hommes pour se comprendre ; ils constituent les moyens usités, banaux, de la *transmission nor-*

male de la pensée. Or le signe extérieur d'une pensée peut être involontaire. Qui de nous ne s'est surpris à exécuter l'ébauche d'un mouvement auquel il pensait, à parler en pensant...

Bien plus, il est impossible d'avoir la représentation mentale d'un mot ou d'une lettre sans qu'il se passe un mouvement approprié dans les muscles qui servent à l'articulation de ce mot ou de cette lettre. L'expérience suivante de Cumberland qui a tant étonné, il y a peu d'années, reçoit ainsi une explication bien simple. On cache un objet. Le médium qui n'a pas vu où il est caché, se fait bander les yeux et prend la main de la personne qui l'a caché. Généralement le médium va droit à la cachette. Il faut, pour que l'expérience réussisse, que celui qui a caché l'objet y pense fortement. Cette pensée provoque des tressaillements inconscients[1] de la main d'autant plus

[1] Les personnes peu au courant de la psychologie contemporaine pourront s'étonner du rôle que je fais jouer à l'inconscient. Mais de nombreux travaux, entre autres ceux de Janet ont montré l'importance énorme de ce facteur psychique non seulement dans les mouvements, mais encore dans les sensations, les pensées et dans la plupart des phénomènes hystériques.

Par exemple, quand les hystériques accusent de l'anesthésie, leur cerveau perçoit pourtant la sensation, mais elle est inconsciente. Rendez en effet une personne invisible à un sujet, cette personne pourra toucher, pincer, etc., le sujet sans que ce dernier s'en aperçoive. Mais le sujet endormi sur injonction se rappellera tout. Prenez dix cartons semblables, et suggérez à l'hystérique de n'en point voir un, mêlez-les et faites-les passer successivement devant ses yeux. Quand ce sera le tour du carton suggéré, il ne le verra point. Il faut bien pourtant qu'il le distingue des autres par quelques menus détails pour nier le voir. Biné, pour montrer que la sensation est perçue, pique un certain nombre de fois hors de la vue du sujet le membre

forts que l'on approche de l'objet, et qu'enregistrent très bien les instruments de précision.

Le rôle du découvreur se borne donc à interpréter ces tressaillements. Si le cacheur ne pense pas à l'objet, ces tressaillements ne se produisent pas, et on ne découvre rien.

L'expérience du pendule de Chevreul a bien mis en évidence ces mouvements inconscients.

Certains observateurs avaient noté que, si l'on tient entre deux doigts un pendule composé d'un cube de métal suspendu à un fil, le pendule prend insensiblement des oscillations en forme de cercle. Celles-ci varient de sens suivant le métal au-dessus duquel on se place ; le sens étant toujours le même pour un métal donné. Ce mouvement part en réalité de la main même de l'expérimentateur inconscient.

anesthésié, et lui dit de penser à un chiffre, le chiffre correspond au nombre de piqûres faites !

Bien plus, la sensation inconsciente peut se fixer dans la mémoire, provoquer des associations d'idées et des actes. Ainsi on donne à un hypnotisé un ordre à exécuter au réveil. Eveillé, il ne se souvient de rien, on ne lui a pas dit comment il exécuterait cet ordre. Pourtant il prend ses dispositions pour l'accomplir, et à l'heure dite agit pour le mieux, se rend compte des difficultés et cherche à les éviter.

Le somnambule accomplit inconsciemment des actes très compliqués. Dans le sommeil notre cerveau travaille inconscient et ce travail peut être excellent. C'est en dormant qu'Hamilton trouva les quaternions.

Outre nos actes voulus, conscients, il existe une masse de pensées obscures qui peuvent amener des actes sans cause apparente. Derrière la scène de la vie et les acteurs qui jouent la pièce, il y a des coulisses animées par une foule inconnue dont nous voyons les résultats sans pouvoir apprécier le mécanisme.

La pensée, le désir ou la curiosité de voir l'expérience réussir, sont la véritable cause de sa réussite. M. Chevreul fermant les yeux du sujet au moyen d'un bandeau arrêtait subitement le phénomène.

Une autre expérience conduisit à une erreur semblable. Grey observa que les corps légers suspendus par un fil tenu à la main, et attirés par un corps électrisé, exécutaient toujours leur mouvement d'occident en orient, c'est-à-dire de droite à gauche, comme les planètes circulant autour du soleil. Wehler ruina cette observation en montrant que rien ne se produisait plus quand on fixait le fil à un support fixe et inerte. Le désir de l'expérimentateur avait involontairement fait bouger sa main.

J'ai vu pratiquer dans le Midi une expérience psychique vulgaire à laquelle on croit fermement. Une personne dit involontairement son âge, si elle tient, entre le pouce et l'index, le fil d'un pendule dont le métal appuie sur un verre. Autant de coups frappés inconsciemment sur le verre, autant d'années a le sujet. L'expérience est infaillible, et l'on croit qu'elle est révélée par le pendule lui-même, alors que c'est le sujet qui l'a dit inconsciemment.

Si toutes les pensées se traduisent au dehors par des actes inconscients, ceux-ci, si faibles soient-ils, peuvent être perçus et compris par une personne hystérique, dont les sens sont hyperexcités, comme un sourd comprend la parole au simple remuement de la bouche, devine vos intentions aux moindres contractions de la face, au geste le plus atténué.

Ainsi se produit la SUGGESTION MENTALE. Déjà Puységur parlant d'un somnambule, disait : Je n'ai pas besoin de lui parler, je pense devant lui, il m'entend, me répond. Depuis, Liebeault, Gibert, Janet ont montré la réalité de la suggestion mentale.

Deviner la pensée peut servir à confondre un coupable. Journellement nous employons ce procédé. Un enfant est en faute, il nie et ment. « Mon petit doigt me le dira, » s'écrie-t-on, convaincu de l'efficacité du procédé ; l'enfant se trouble, le voilà dévoilé. Ou encore on lit dans ses yeux en le regardant fixement.

Cette perspicacité a été mise à profit dans les sociétés sauvages, c'est une des manières les plus usitées pour rendre la justice.

Quand un crime est commis là-bas, dans les sociétés à l'aurore, chez les Peaux noires et rouges, vite le chef assemble le peuple. Le devin se présente étrangement accoutré, bizarre, terrifiant, précédé par la terreur : car Dieu doit parler par sa bouche. Il se promène au milieu du peuple, va de-ci, de-là, fixant les uns, dévisageant les autres. Le sauvage est croyant, il craint d'être découvert, sa crainte se trahira par quelques vagues mouvements qu'il ne peut maîtriser. Le perspicace devin, personnage hystérique, les devine, il désigne le criminel. Et rien n'est plus juste que cette justice qui de loin nous paraît ridicule.

Nous avons vu tout récemment, à Paris, danser et chanter des prêtres dahoméens, couverts d'oripeaux rouges et de verroterie. Ce sont eux qui désignent les

coupables, président au jugement de Dieu .. punissent les femmes adultères, etc.

Pour exciter la crainte, le costume a une grande importance. Le sorcier batéké (Afrique) paraît dans l'assemblée, vêtu d'une longue robe de toile, que surmonte un masque, le masque des ancêtres. Au moyen d'un ingénieux appareil, il baisse ce fantôme, puis le redresse très haut, jusqu'à trois mètres, comme ferait un clown dans un cirque, dansant et tournoyant au milieu de l'anxiété. Quel coupable croyant resterait froid devant ce justicier? (fig. 45).



Fig. 45. — Déguisement de sorcier batéké (Trocadéro.)

Ce qui se passe là-bas dans les pays étrangers, les temps écoulés l'ont vu aussi, et les auteurs anciens nous le rapportent.

Dans la Bible, Elisée guérit Naaman de la lèpre, se refusant à toute récompense. Le serviteur suivit Naaman et réclama la récompense, prétendant que son maître s'était ravisé. A peine de retour, Elisée devina la fraude et lui donna la lèpre de Naaman.

Judas ne se trahit-il pas aux yeux de Jésus, qui le devina entre tous ses apôtres. « Est-ce moi, Maître ? » réplique-t-il avec assurance à la plainte du Maître. « Tu l'as dit, » répond Jésus.

Plotin possédait l'art divinatoire, nous rapporte

Porphyre. Il logeait chez lui une dame qui perdit un jour un collier. Plotin fit venir tous les serviteurs, et, après examen attentif, désignant l'un d'eux : « Voilà le voleur, » dit-il. Celui-ci nia longtemps, puis finit par avouer et rendit le collier.

Des récits étranges de divination se produisirent chez les Camisards révoltés contre Louis XIV. Jean Cavalier reconnaissait les traîtres. Sur ses indications, on découvrit une fois dans la manche du justaucorps d'un soldat, une lettre du lieutenant général qui l'excitait à l'assassiner. Un autre avait reçu de l'or dans le même but. Des pressentiments avertirent Cavalier qui n'en voulut pas tenir compte. Ces avertissements de l'Esprit revinrent et on entendit Cavalier murmurer : « Prends garde, mon enfant, si tu n'obéis pas à mes ordres, je t'abandonnerai. » L'homme fut fouillé, l'Esprit avait eu raison.

Comme le Christ, Cavalier, dînant un jour avec quelques gentilshommes, s'écria : « Je me sens tout contristé, un Judas m'a baisé aujourd'hui. » Un de ses hommes, Cléry, tombant en extase, dévoila un traître parmi les seigneurs qui dînaient : d'après ses indications, on retrouva le poison dans la tabatière et dans les manches du justaucorps de l'accusé.

Une autre fois, deux espions sont dévoilés au milieu d'une assemblée de cinq cents protestants par un crisiaque : on les force à avouer leur crime (63).

Brierre de Boismont raconte ce fait étrange. Deux associés pour affaires commerciales se promenaient un jour à New-York sur la jetée. L'un des deux eut un pressentiment subit ; il se jeta à la gorge de

l'autre, s'écriant : « Misérable, tu veux me jeter à la mer. » C'était vrai (17).

Ne doit-on pas rapprocher de ces faits, le sentiment instinctif de sympathie ou d'antipathie que certaines personnes éprouvent à première vue pour un individu, et qui, affirment-elles, les trompe rarement.

Nos passions se réflètent sur notre visage en contractions légères des muscles expressifs. Une personne qui aborde avec des sentiments d'hostilité ou de défiance ou avec l'idée de tromper, porte ses desseins inscrits sur la figure.

Découvrir un coupable est moins difficile que découvrir une source. Nombreux sont les SOURCIERS qui font métier d'indiquer où jaillira l'eau sous le choc du pic. D'autres fois, ils révèlent les mines et les trésors cachés.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces histoires ?

Cette pratique est fort ancienne. Depuis Moïse qui, en frappant le roc de sa baguette, fit jaillir une source dans le désert, elle a été cultivée chez les Grecs et les Latins, et, nous rapporte Cassiodore, un nommé Marcellus avait de son temps composé un ouvrage sur ce sujet.

Les sourciers existent nombreux et fort prisés en Savoie et en Dauphiné. Quand on vous montre le griffon de la source thermale d'Aix-les-Bains, on suit pour y parvenir un couloir long de 25 à 30 mètres, taillé à vif dans le roc, et on vous dit que c'est un sourcier qui a indiqué d'où venait l'eau.

Leurs indications sont donc parfois suivies de succès, mais ils peuvent se tromper, nous dit Gabriel de Mortillet, qui, lui aussi, a été sourcier dans sa jeunesse. Cette faculté peut se perdre momentanément, après un copieux repas ou un accès de passion vive, ou définitivement, après une maladie ou une suggestion, comme l'exorcisme que pratiquaient avec succès les prêtres sur certains de ces sourciers.

En tout cas, un point d'action bien constaté par un tourneur de baguette le sera par d'autres, venus de loin et ignorant complètement les expériences faites précédemment. Il y a donc là un phénomène réel à étudier.

Quelques sourciers, mais ils sont rares, prétendent voir l'eau à travers la terre. Telle cette femme de Lisbonne qui fut comblée de biens par le roi de Portugal et dont Aubin Gauthier rapporte l'histoire. Elle découvrait les sources, prétendait voir dans la terre, voir aussi dans le corps humain le sang circuler, la digestion se faire, etc., etc.

La plupart disent *éprouver une sensation particulière*. Très exceptionnellement elle est assez forte pour que la personne en ait directement conscience. Tel ce Paranque qui, né à Marseille en 1760, découvrait directement les sources et sans avoir besoin d'aucun accessoire.

En général, nous dit G. de Mortillet, le savant préhistoricien, ancien sourcier, les hydroscopes sont obligés d'avoir recours à un instrument, un pendule ou une baguette, qui, porté à la main, amplifie et

met en évidence le moindre tremblement du bras. C'est l'analogue du pendule de Chevreul. « Il consiste en une verge légèrement arquée que l'opérateur pose sur les deux index, aux points de séparation d'équilibre. Le moindre mouvement de rapprochement ou d'éloignement des doigts suffit pour déplacer le centre de gravité qui, passant successivement du centre de la baguette vers les bouts et des bouts vers le centre, fait naturellement tourner cette baguette. Mais la véritable baguette divinatoire se compose d'un point d'embranchement d'où partent deux branches à peu près égales formant angle, le moins ouvert possible. On empoigne de chaque main l'extrémité d'une des branches, et on la recourbe en arrière de manière qu'elle fasse ressort. Ces branches, arquées et recourbées, cherchent à reprendre leur direction droite, ce qui met leur point de jonction en mouvement. Pour agir, on établit un équilibre aussi instable que possible, afin qu'il puisse être rompu par la moindre secousse nerveuse qui met l'appareil en mouvement. Tels sont les principes du pendule et de la baguette. La nature du bois est indifférente. On choisit de préférence le coudrier, parce que les embranchements sont plus fréquents et les baguettes plus flexibles.

La baguette peut servir à d'autres fins qu'à découvrir des sources. On trouve ainsi les mines ; alors l'opérateur décide à l'avance de la manière dont la baguette doit tourner ; pour deviner la nature du métal, elle ne doit tourner que lorsqu'on approche d'elle le semblable du métal enfoui.

Enfin, certains l'ont employée avec succès pour découvrir les criminels. Ce fait est l'analogue de ceux cités plus haut, seule la baguette parle au lieu du devin. Un certain Jacques Aymar accusa ainsi de crime à la fin du XVIIe siècle un certain bossu qui fit les aveux les plus complets et fut roué vif. Il avait peut-être avoué un crime imaginaire, car le même Jacques Aymar, amené à Paris, commit de nombreuses erreurs dans des recherches opérées devant un public moins crédule.

Inconscience et hyperacuité des sens suffisent à tout expliquer.

Il s'y joint parfois une excitation extraordinaire de la mémoire qui permet au sujet de retrouver d'anciens faits oubliés de tous, dont le rappel fait crier au miracle.

Le DON DES LANGUES s'explique par cette hypermnésie de la mémoire.

On a vu des hystériques répondre en un latin qu'elles semblaient ignorer ou en un français correct, alors que le patois était leur seul langage.

M. Azam nous rapporte le fait d'une jeune hystérique, paysanne ignorante, qui, pendant ses attaques, parlait un latin emprunté à son livre de messe, seul livre qu'elle eût lu en cette langue vers l'âge de douze ans.

D'autres fois ce rappel d'un langage oublié s'observe dans le délire de la folie. Un jeune homme dont parle Erasme, s'exprimait couramment dans la langue

allemande dont il n'avait qu'une faible teinture. Van Swieten cite le cas d'une couturière qui ne cessait de répéter des vers dans le délire de sa fièvre, bien qu'elle n'eût jamais manifesté la moindre disposition pour la poésie. Michéa, à Bicêtre, vit un garçon boucher débiter, dans un accès de folie, de longs passages de *Phèdre* qu'il n'avait pourtant lu qu'une fois et dont il ne put se rappeler un seul vers après l'accès. Coleridge raconte qu'une servante illettrée, devenue folle, répétait dans ses attaques des sentences grecques tirées d'un père de l'Église qu'elle avait accidentellement entendu lire par le pasteur chez qui elle servait.

Dans l'histoire des religions, pareils faits sont fréquents. Sans remonter aux apôtres qui, après la mort du Christ, parlèrent spontanément plusieurs langues, citons les prophètes cévenols et les dévots jansénistes. Bien qu'ignorants et illettrés, ils prononçaient dans leur extase de beaux discours et s'exprimaient en bon français, alors qu'à l'ordinaire, ils ne parlaient que patois.

La réponse aux questions ne s'exprime pas toujours par la parole, elle peut se traduire par l'écriture. Celle-ci est inconsciente et automatique comme le sont les mouvements et la parole de l'hypnotisé, c'est l'ÉCRITURE MÉDIUMIQUE que les inspirés prétendent être dictée par un esprit. De fait le médium entend la voix qui lui dicte. D'autres fois on a affaire à un visuel qui aperçoit les esprits et les décrit. Pures hallucinations.

L'écriture médiumique (81) fournit les mêmes résultats que la parole de l'hypnotisé. Celui-ci, en parlant comme en écrivant, peut changer de personnalité, étant homme écrire comme une femme et vice versa. Certains écrivent dans une langue qu'on croyait ignorée d'eux.

Bien mieux, ils peuvent écrire en s'imaginant que c'est une personnalité différente de la leur, un esprit qui dicte. Le sujet est de bonne foi ; en réalité son moi s'est dédoublé, une part agit et écrit inconsciemment, l'autre regarde faire étonnée. Seglas (93), en a cité un exemple typique chez une aliénée. L'esprit d'Allan Kardec lui dit un jour intérieurement : « Je veux que Mme P... écrive. » Elle prit un crayon, et sentit sa main comme saisie, s'en aller sans violence, écrivant des vers. Quand c'était fini, sa main s'arrêtait toute seule. Elle ne savait pas ce qu'elle écrivait autrement que par une voix intérieure guidant à son insu les mouvements de sa main. Quand elle relisait ce qu'elle avait écrit, elle était stupéfaite de voir que c'étaient des poésies qui lui semblaient admirables.

La preuve qu'il s'agit d'un phénomène purement pathologique, c'est que si ces sujets écrivent de la main gauche, ils écrivent à l'envers : les caractères sont retournés et il faut les voir à travers un miroir pour les lire. Cette écriture dite en miroir existe chez les hémiplégiques qui peuvent écrire de la main gauche. Elle n'est donc en rien spéciale aux médiums, et prouve au contraire que ces phénomènes rentrent dans ceux de l'hypnotisme.

Plus vulgarisée est l'interrogation des esprits au moyen de la TABLE TOURNANTE. On se met à plusieurs autour d'une légère table, silencieux, graves, les mains posées, les doigts se touchant et l'on attend. Au bout de quelques minutes, la table s'anime ; elle tourne et frappe. D'après le nombre de coups, elle répond aux questions par oui et non, ou encore marque les diverses lettres de l'alphabet pour constituer des mots. Cette pratique est bien ancienne. Les Romains faisaient tourner les tables, s'il en faut croire Tertullien. Les magiciens, dit-il, imitent un grand nombre de miracles qui semblent dus aux cercles qu'en se joignant des personnes forment entre elles. Ils ont à leurs ordres des esprits messagers et des démons par la vertu desquels les chaises et les tables qui prophétisent, sont un fait vulgaire.

Les plus grands esprits ont cru aux tables tournantes : Mme de Girardin, Auguste Vacquerie, Théophile Gautier, Michelet, Victor Hugo, pour ne citer que les morts.

Ce que nous avons dit plus haut éclaire admirablement le mécanisme de ces faits. Il s'agit de mouvements inconscients, produits par les mains des spectateurs à la fois acteurs et dupes.

J'ai fait tourner des tables avec des femmes décolletées, ce qui facilitait l'observation. Quand s'animait la table, on voyait très bien les contractions musculaires inconscientes se dessiner sur les bras de l'une d'elles, la plus nerveuse. Elle faisait les réponses sans en avoir conscience, comme il appa-

raissait à son étonnement. Les autres soulignaient les mouvements de la table avec une inconscience non moindre. Suivant l'attention et l'intelligence des sujets, la table répond des stupidités ou d'une manière fort habile.

CHAPITRE XIX

Suite au fluide magnétiqae. — Les fraudes. — Vue à travers les corps opaques. — Télépathie.



Fig. 46. — Le doigt magique ou le magnétisme animal. D'après une gravure satirique de l'époque sur Mesmer.

Allons plus avant dans l'étude du spiritisme. Arrivons à ces faits en apparence irrationnels, qu'on ne cherche pas à expliquer. Les uns se bornent à les nier, les autres à les affirmer avec une extrême énergie.

Tout d'abord il faut avouer que souvent on est la dupe d'habiles exploiteurs. Des fraudes, reconnues par les spiristes eux-mêmes, ont été décelées et doivent rendre très défiants. Tels les frères Davenport, qui se déliaient des

nœuds les plus habiles, furent, en 1865, convaincus de supercherie et forcés de fuir devant une salle indignée.

D'autres fois la supercherie peut être *inconsciente* de la part du médium lui-même. Un des phénomènes magnétiques qui ont le plus intrigué, est la production de bruits secs dans la chambre où opère le médium alors que celui-ci reste entièrement immobile.

Schiff et Jobert de Lamballe ont noté (82) que les contractions rythmées des muscles péroniers latéraux produisaient des bruits semblables à des coups de marteaux se succédant régulièrement.

Ces bruits ont leur siège derrière la malléole externe dans la coulisse des tendons des péroniers.

M. Schiff de Genève produit à volonté ces bruits. Il admet qu'ils ne sont possibles que lorsque la gaine est amincie ou absente ; le bruit est d'autant plus intense que le pied est plus tendu et mieux fixé. Avec un peu d'habitude, M. Schiff parvint ainsi à jouer avec brio la *Marseillaise;* il a donné une représentation de son savoir au Congrès de Besançon (1893) où j'ai eu le plaisir de l'entendre.

Il faut donc se méfier. Mais certaines expériences auraient réussi devant des savants autorisés qui avaient pris toutes les précautions nécessaires pour n'être point dupés. L'ont-ils été quand même ?

Il est ici permis de rester dans le doute. D'autant que les observateurs n'ayant pu déterminer toutes les conditions des phénomènes, ne sont point parvenus à les reproduire expérimentalement et à volonté.

Il faudrait pourtant en arriver là pour admettre la réalité des phénomènes magnétiques, sans quoi ils continueront à rester fort douteux.

Il n'est pas moins intéressant de les connaître. Aussi allons-nous les parcourir successivement.

Les hypnotisés ont-ils la faculté DE VOIR A TRAVERS LES CORPS OPAQUES ?

Beaucoup le croient, et on a cité un grand nombre de faits en apparence convaincants. L'Académie de médecine a jugé défavorablement cette question en 1838. C'était à propos d'un prix de 3.000 francs proposé par M. Burdin à quiconque pourrait lire à travers un corps opaque. Le prix ne fut pas décerné.

Pourtant, des concurrents se présentèrent. Un entre autres, le docteur Pigeaire, de Montpellier, affirmait que sa fille voyait à travers les corps opaques. D'après Aubin Gauthier (33) des expériences préparatoires réussirent pleinement. Mais M. Pigeaire ne voulut pas accepter le masque que proposait l'Académie, les choses en restèrent là. En 1892, M. Pouchet offrit mille francs à qui lirait sous enveloppe opaque cachetée et scellée ; personne ne se présenta.

L'explication de ces faits de vision à travers les corps opaques fut que le sujet voyait à travers les fentes du bandeau mal placé. Cette idée persista jusqu'à nos jours. Elle fut fortifiée par les expériences de Charcot qui montra que l'hypnotisé peut lire les yeux fermés. En réalité, les yeux ne sont clos qu'en apparence, ils voient à travers les cils. Comme

les hystériques ont des sens hyperexcités, la vue prend une grande acuité et distingue fort bien.

Les recherches de M. Dechambre (83) furent confirmatives. Cet auteur prit soin d'essayer sur lui-même les appareils que les magnétiseurs appliquent sur les yeux de leurs somnambules ; aucun, dit-il, ne l'empêchait de lire, au bout de quelque temps, les caractères placés sous ses yeux.

Rappelons à ce propos différents faits qu'on a rapportés à l'appui de la thèse de la vision à travers les corps opaques.

Cette croyance remonte à l'antiquité.

Aux oracles d'Héliopolis en Egypte, de Mopsus en Cilicie, on remettait aux prêtres ou on déposait sur les autels des demandes contenues dans des billets cachetés.

Trajan, sceptique, envoya à l'oracle d'Héliopolis des demandes par écrit, scellées et cachetées. Le Dieu ordonna de renvoyer du papier blanc. Trajan fut confondu, il avait envoyé en effet des tablettes vides d'écriture.

Pendant la première croisade sous les murs d'Antioche, les chrétiens perdaient courage. Un prêtre marseillais, Pierre Barthélemy, déclara qu'on trouverait sous le maître-autel de l'église, la lance qui avait percé le flanc du Christ. On trouva la lance, et les chrétiens furent vainqueurs.

Sans remonter aussi haut, on peut noter dans les écrits des nombreux magnétiseurs de ce siècle, un grand nombre de cas de vision à travers les corps opaques.

Une cataleptique de Pététin (33) voyait l'intérieur d'une lettre qu'il appliquait fermée sur ses doigts. Une autre distinguait le portrait qu'on posait sur son épigastre.

Est-ce le portrait de François Ier, lui demandait-on? Non. Est-ce celui de Louis XIV ? Oui. Cette expérience n'est pas probante. Car elle pouvait fort bien deviner rien qu'au ton avec lequel inconsciemment on lui posait ces questions.

Puységur rapporte qu'un somnambule allait prendre dans une cave obscure du vin blanc qu'on lui avait demandé. Il prétendait le distinguer du vin rouge : « Tous les corps, disait-il, sont éclairés pour moi, je vois à travers les enveloppes. »

A la vision à travers les corps opaques, se rattache la question de la vision à travers les corps humains. Les magnétiseurs ont fait examiner par leurs sujets les malades, et ont prétendu découvrir ainsi l'organe atteint.

Une hystérique du docteur Pététin voyait l'intérieur de son corps. Elle décrivait les formes bizarres de ses organes comme enveloppés d'un réseau lumineux, détaillait le mécanisme des mouvements cardiaques, etc., etc.

Une somnambule du docteur Chapelain voyait l'oreille interne d'un malade et en donnait une description anatomique exacte ; une autre, toujours d'après le même auteur, décrivait le ténia qui se mouvait dans les intestins d'un malade.

Le docteur Chardel employait lui aussi les somnambules pour son diagnostic : une d'elles diagnosti-

qua un épanchement pleural, une péricardite, distingua un foie blanc, etc. (33). Le docteur Bertrand fut fort étonné de voir un sujet faire la découverte à travers les robes d'une affection dartreuse des voies génitales ; une autre, prétend-il, diagnostiqua la boîterie de la hanche chez un enfant qu'on lui présentait au repos. Un autre enfin perçut une balle logée dans la tête et la décrivit exactement.

La récente découverte par Rœntgen des rayons qui peuvent traverser les corps opaques et impressionner une plaque sensible, a été invoquée comme une preuve de la possibilité pour des vivants de voir en certains cas à travers ces mêmes corps opaques. A l'état normal, les milieux de l'œil laisseraient, d'après Darier et Rochas, difficilement passer les rayons de Rœntgen. Pourraient-ils, au contraire, impressionner la rétine de l'hystérique ? Cela même ne devrait pas faire admettre la vision à travers les corps opaques ; car les rayons X n'existeraient pas dans la lumière solaire.

Quelques-uns d'entre nous sont-ils pourvus d'un sens ignoré jusqu'à ce jour : VOIR OU SENTIR MALGRÉ LA DISTANCE ? La question ne fait pas de doute pour Ch. Richet, Lombroso, Durand de Gros, Crookes, Liébeault, Gibert, etc. On donne même à cette propriété le nom de TÉLÉPATHIE, etc. « Il y a des vérités nouvelles, dit M. Ch. Richet. Quelque étranges qu'elles paraissent à notre routine, elles seront un jour scientifiquement démontrées... Il ne faut pas dédaigner une série d'expériences qui nous ouvriront peut-être

— pour la première fois — une nouvelle faculté tout à fait inconnue de l'intelligence, un de ces problèmes de l'*au-delà*, sur lesquels depuis vingt-cinq siècles se sont exercés sans succès les plus grands génies de l'humanité. »



Fig. 47. — Mascaron grotesque de l'église Santa Maria formosa, avec le spasme buccal unilatéral hystérique.

Tout d'abord, il convient d'écarter de la télépathie, les rêves qu'ont souvent les personnes en état d'hypnose. Elles s'imaginent aller au loin, dans des pays peu connus ou qu'elles n'ont vus qu'une fois, qu'elles avaient oubliés ; et les décrivent à leur réveil avec un grand luxe de détails. Si on ignore qu'elles ont vu autrefois ce pays, on est aussi étonné que vis-à-vis des hystériques qui se mettent à parler une langue ignorée.

Ces croyances sont fréquentes chez les sauvages. Quand le corps tombe en léthargie, l'être pour eux se dédouble, le moi s'en va en voyage, la distance et les obstacles n'existent plus pour lui.

Tels les devins lapons, au sortir de la léthargie, décrivent les lieux où ils croient que leur âme s'est rendue et fournissent maints détails connus de celui qui les questionne.

Au moyen âge, les âmes des sorciers se rendaient au sabbat, chevauchant sur des boucs, des ânes, des manches à balai qui les transportaient avec la rapi-

dité du vent. Plusieurs de ces malheureux allaient au réveil raconter leurs hallucinations et se livrer au bourreau. Ils avouaient des repas où étaient mangés des crapauds, de la chair de suppliciés et des enfants assassinés après avoir reçu le baptême. Ils avouaient des danses, chansons irréligieuses, des sauts grotesques et de honteuses voluptés.

Fantasmagories, illusions d'esprits hystériques !

Le haschisch et l'opium donnent des rêveries semblables, transportent dans des pays oubliés depuis longtemps et les réveillent en la mémoire avec une grande vivacité d'impression.

Tout autres seraient les faits de vision à distance. Tel jour, à telle heure, des sujets ont dit ce qui se passait à des centaines de lieues. D'autres ont pressenti la mort d'un être chéri. La pensée de mort les a frappés au moment même où expirait au loin la personne.

Liébeault, Brierre de Boismont citent des faits semblables, visions de mort, parents qui se noient dans un bateau, etc., et d'autres non moins étranges : Une somnambule vit à une lieue de distance un ami de son mari au moment où il se suicidait. Une autre vit son mari tomber dans l'escalier de la cave située deux étages au-dessous de la salle où elle était.

Un pasteur, en dormant, voit d'un village voisin sa maison brûler à Edimbourg ; il y court et arrive à temps pour sauver un de ses enfants.

Bien des affirmations d'historiens seraient à ranger dans cette classe des phénomènes télépathiques.

Dans la Bible, Saül consulte un voyant pour savoir où étaient les ânesses de son père : celui-ci lui annonça qu'elles étaient retrouvées.

Samuel vit de chez lui les envoyés de Cis qui allaient à la recherche de Saül.

Elisée prévint le roi d'Israël du lieu où le roi de Syrie avait dressé une embuscade. Il sentit l'arrivée d'un assassin et fit fermer sa porte.

En Grèce, la pythie voyait à distance.

De Delphes, elle vit à deux cents lieues Crésus faire cuire une tortue avec de l'agneau dans un vase d'airain.

Deux amis de Mégare couchent dans une hôtellerie. L'un voit en songe égorger l'autre. Le lendemain matin, son pressentiment le pousse vers un chariot dans lequel il retrouva le cadavre de son ami.

Cicéron était à sa maison d'Atina quand il fut informé par un songe de ce qui se passait à Rome et que sa perte était décidée.

Apollonius vit d'Ephèse l'assassinat de Domitien.

Le prêtre Cornélius vit de Padoue la victoire de César contre Pompée.

Paul s'écria de Constantinople que Valens brûlait en Allemagne.

Plus près de nous (an 400), d'après Grégoire de Tours, le jour du décès de saint Martin à Tours, saint Ambroise en fut averti à Milan au moment où il célébrait la messe.

Philippe de Commines rapporte que l'évêque Angelo Cartho célébrant un jour la messe devant

Louis XI, en l'église Saint-Martin de Tours, révéla au roi la bataille de Nancy et la mort de Charles le Téméraire à l'heure précise où elle avait lieu.

La reine de Navarre rapporte dans ses Mémoires que sa mère vit la bataille de Jarnac, la victoire e la mort de son fils, le prince de Condé.

En 1566 une épidémie se déclara sur une grande partie des enfants de l'hôpital d'Amsterdam. Ils grimpaient comme des chats sur les murs et les toits et voyaient à distance, rendant compte de ce qui se passait au moment même au conseil municipal. L'un d'eux dit à une femme que son fils allait partir pour la Haye à son insu, le fait était vrai.

Au XVIIIe siècle, Swedenborg, le spirite, vit de Gothembourg un incendie qui se serait produit à Stockholm.

Alphonse de Liguori (mort en 1787), tombé en léthargie dans le couvent de la Scala en Napolitaine, se trouvait au même moment à Rome pour assister le pape Clément XIV à son lit de mort.

Dans cette guerre des Camisards où l'hystérie jouait un si grand rôle, le pouvoir télépathique aurait été fréquent chez les chefs protestants. Cavalier, d'après Durand Fage, voyait à distance. Il aurait un jour vu un courrier ennemi se rendre d'Alais à Nîmes. Trois hommes envoyés le rencontrèrent à l'endroit indiqué.

Si la vérité pouvait être établie d'après le nombre des exemples, ceux-ci ne feraient pas défaut à la théorie télépathique. Mais il faut mieux : DÉTERMINER LES CONDITIONS DE L'EXPÉRIENCE, ET POUVOIR LA

REPRODUIRE A VOLONTÉ : Rien de tel n'existe chez l'homme.

N'en serait-il pas autrement chez les animaux ? Ceux-ci, nous le savons, sont doués d'un sens de direction facile à étudier. Est-il du même ordre que les faits de vision à distance ? Les animaux migrateurs, les insectes, les pigeons voyageurs sentent-ils par un sens inconnu, la direction où se trouve leur gîte ?

En bien des cas, il s'agit simplement de mémoire permettant de retrouver les points de repère.

Tous les oiseaux et les hyménoptères, dit Eugène Caustier (84), reviennent directement au nid quand on les a égarés. J.-H. Fabre (85) enfermait des chalicodomes et d'autres hyménoptères dans une boîte. Faisant divers détours, il les transportait à 3 et même 4 kilomètres de distance et les lâchait. Ils s'élevaient à une certaine hauteur et revenaient à leur nid. Mais nombre d'entre eux se perdaient.

Aug. Forel explique aussi cette faculté de l'insecte par sa connaissance des lieux bien plus étendue que celle des êtres non ailés. Ils ont un esprit d'observation qui leur fournit des points de repère (86).

En effet si l'on déplace la ruche, l'abeille ne la retrouve pas, ce qui ne serait pas si un pouvoir magnétique l'y attirait.

De même Nicolas d'Avignon avec les hyménoptères qu'il élève dans des roseaux. L'insecte arrive d'ordinaire d'emblée, sans hésitation, au roseau qu'il habite, mais si on le déplace, il est tout dérouté.

Aussi s'il se trompe et ne retrouve pas de suite son roseau, au lieu de s'obstiner à le chercher, il s'en va dehors pour retrouver ses points de repère successifs. Il repasse ainsi la série des points de repère qu'il a en mémoire et arrive cette fois sans erreur. Ce fait est constant et d'une grande importance, car il montre bien le mécanisme psychique.

Autre preuve : Si on obstrue les yeux d'un pigeon ou d'un chat, ces animaux seront incapables de retrouver leur chemin. De même les mouches, hannetons et bourdons auxquels on aurait verni les yeux.

D'ailleurs la faculté de revenir au nid n'est pas égale chez tous les pigeons. Un certain nombre perdent leur chemin. Il existe une distance maxima au-dessus de laquelle les pigeons ne semblent plus retrouver leur route. Les essais répétés petit à petit en augmentant la distance sont très avantageux pour augmenter leur faculté. Quand on les lâche, ils commencent par monter fort haut, tournent la tête en divers sens. Si la terre est couverte de neige et par les temps froids et sombres, ils sont désorientés.

Mais la mémoire des points de repère, évidente en bien des cas, ne peut expliquer certains faits.

Lâché en pleine mer à 150 et 300 kilomètres de toute terre, le pigeon retrouve son chemin. Il s'élève il est vrai d'autant plus haut que la terre est plus éloignée. Au lâcher de 146 kilomètres, il reste à l'altitude de 150 à 300 mètres. A 300 kilomètres l'altitude est au moins de 600 mètres. Mais à cette hauteur il ne peut voir directement son nid, car il faudrait qu'il s'élevât à 3.143 mètres pour voir à 200 kilomètres.

Darwin, Romanès, et plusieurs naturalistes pensent que les animaux sont capables de tenir un registre inconscient des tours et courbes suivis dans le voyage de départ et ainsi de conserver une impression générale de leur orientation. Ainsi les quadrupèdes (chiens, chats, chevaux) retournent au gîte en ligne droite, même si on les a égarés au loin en faisant de nombreux crochets. Les sauvages posséderaient cette faculté et pourraient même la perdre d'après Darwin et Romanès.

Peut-être l'animal s'oriente-t-il en se guidant sur le soleil. Cette théorie repose sur une expérience de Lubbock sur les fourmis. Il reconnut que ces insectes retrouvent leur chemin d'après la direction de la lumière. Si on déplaçait le foyer lumineux, ils s'égaraient. De même par les temps couverts les pigeons ne retrouvent pas leur chemin.

Les zoologistes n'acceptent donc pas l'hypothèse d'un sens spécial pour expliquer la faculté d'orientation :

Elle s'explique soit par la faculté de trouver des points de repère emmagasinés dans la mémoire (fait reconnu chez les hyménoptères), soit par la faculté de se guider d'après la lumière (vérifié chez les fourmis) ou encore par la possibilité de tenir un registre inconscient des tours suivis au départ (homme primitif, animaux sauvages). Ces explications sont légitimes, car on a reconnu leur exactitude en certains cas spéciaux, alors que la théorie magnétique est une pure hypothèse.

CHAPITRE XX

Lévitation. — Visions.



Fig. 48.

La loi d'attraction des corps à la surface de la terre n'est-elle pas absolue ? En certains cas, PEUT-IL Y AVOIR RÉPULSION AU LIEU D'ATTRACTION ? Comme les corps soumis à l'aimant, notre personne et les objets peuvent-ils, en certaines circonstances, être répulsés par la terre ? Certains savants l'affirment. Ils ont donné à cette propriété le nom de lévitation.

Il existe dans l'histoire de nombreux exemples de croyances analogues.

Elisée, dit la Bible, s'enleva dans les airs. L'Ecriture sainte nous rapporte l'histoire de certains apôtres ainsi soulevés de terre.

L'histoire de Schnoudi, racontée par Amelineau, n'est pas moins curieuse. Les païens de la ville

d'Antinoé l'accusaient devant le gouverneur d'avoir brisé les idoles ; il fut soulevé en l'air par les anges du Seigneur jusqu'à une hauteur d'où il pouvait encore se faire entendre. Il resta ainsi suspendu au-dessus du tribunal du gouverneur pendant assez longtemps, puis redescendit peu à peu. La foule le porta en triomphe.

D'après Huber, le jésuite Rodrigue de Gois fut tellement transporté à la vue de Marie qu'il se mit à planer dans les airs.

Cette sensation de voler ne proviendrait-elle pas d'une hallucination du tact, comme on l'observe chez les aliénés et les hystériques. Tels les sorciers du moyen âge croyaient aller au sabbat, qui restaient parfaitement dans leur lit.

Saint Jérôme s'est souvent senti en songe voler au-dessus de la terre, des montagnes, des mers. Mme d'Arnim, l'amie de Gœthe, a éprouvé la même sensation.

L'aliéniste Calmeil rapporte qu'un aliéné se sentait chaque soir cloué dans une bière et emporté à bras d'hommes par un souterrain de Charenton à Vincennes où une messe des morts lui était chantée. Après quoi, on le rapportait.

Brierre de Boismont raconte d'un aliéné qu'il se croyait enlevé la nuit et transporté en pays éloignés, à Lorient, à Londres, au Caire.

Les partisans de la lévitation nient toute analogie avec les hallucinations. Ils s'appuient sur de nombreuses observations, voire même des expériences.

Les exercices des fakirs, disent-ils, violeraient sou-

vent les lois de la pesanteur. Ils se livreraient à des tours qui déroutent toutes nos idées sur la loi d'attraction des corps. Des feuilles traversées par un bâton montent ou descendent plus ou moins rapidement le long de ce bâton, en même temps les spectateurs sentent une sorte de brise fraîche leur traverser le visage. Ils s'élèvent de terre parfois jusqu'au plafond (Gibier).

Crookes, le savant anglais, célèbre par ses travaux sur l'état radiant de la matière, a étudié au moyen d'un médium, Home, les phénomènes médiumiques, notamment la lévitation. Il affirme avoir pris les précautions les plus minutieuses. On tenait les mains et les pieds du sujet, plusieurs personnes l'observaient en même temps, parmi les témoins avaient été admis les plus incrédules.

Dans ces conditions, il vit se déplacer spontanément des objets variant de poids de vingt-cinq à cent livres. Ces objets et le corps humain lui-même se soulevaient de terre. Le simple contact des doigts du médium sur un appareil enregistreur amenait celui-ci à marquer trois cent vingt-cinq grammes.

La Société dialectique de Londres, sous la présidence de sir J. Lubbock, forma un comité de trente-trois membres dans le but de rechercher la véracité des phénomènes spirites. Ils s'accordèrent à reconnaître l'existence des mouvements de corps pesants, sans action musculaire ou mécanique.

Lombroso et l'école italienne assistèrent à des phénomènes semblables avec la médium Eusapia.

Ochorowitz à Varsovie put vérifier les mêmes faits sur ce sujet.

Du moment où pareils phénomènes sont affirmés par un savant de la valeur de Crookes, on ne peut les nier de parti pris.

Mais comme ils sont en opposition absolue avec les faits d'observation constante, on doit exiger pour y croire une reproduction facile de ces phénomènes. Il faut que les savants, qui s'en occupent, cherchent les conditions qui favorisent et empêchent le phénomène et, les ayant déterminées, le produisent à volonté.

Jusque-là il convient de rester dans le doute.

Quand une personne a des VISIONS qui ne s'accordent pas avec la réalité des faits, on est en droit de n'y voir que des hallucinations. On doit expliquer ainsi les visions religieuses qui surviennent chez des exaltés, souvent en état d'extase, et même préparés par des jeûnes et des pratiques débilitantes.

On admet parfois la vérité d'une vision parce que plusieurs personnes l'ont perçue à la fois. Mais les hallucinations peuvent être partagées, collectives. Citons les deux suivantes d'après Brierre de Boismont. Elles sont typiques à ce point de vue. Un huissier, peu après l'exécution de Ney, annonce le maréchal Ney, au lieu du maréchal Aîné. Un frisson électrique parcourut l'assemblée, un assistant avoua que la ressemblance avec le mort lui semblait parfaite.

Un capitaine de vaisseau, appelé par l'homme de

quart, vit, ainsi que tout son équipage, son cuisinier mort quelques jours avant, marcher devant le vaisseau. On reconnut que la cause de la terreur était le fragment du sommet d'un mât.

Emile Laurent (88) cite aussi le cas suivant d'hallucinations collectives. Une enfant voit une procession dans le lointain, son affirmation suggestionne ses compagnes qui la voient à leur tour de même façon.



Fig. 49. — Masques japonais.

Parfois la vision est réelle, mais on a tort de croire à un miracle, elle s'explique d'une façon très simple, c'est un phénomène physique. Ainsi les caravanes s'imaginent voir de l'eau et de riantes oasis dans le désert. De même le spectre du Brocken n'était que la propre image de l'observateur reflétée par les nuages.

Certains miracles ont été dus à la non-interprétation d'un phénomène physique.

Tel le miracle de Migné, petit village à 4 kilomètres de Poitiers, qui eut lieu un dimanche 17 décembre 1826.

A la suite d'exercices religieux, au moment où l'on plantait la croix éclairée par le soleil, le prêcheur se retournant dans le sens opposé à la lumière vit, ainsi que tous ses paroissiens, une croix lumineuse se dessiner dans le ciel. Un bref du pape déclara qu'il y avait là un miracle évident (89).

Or on peut le reproduire en regardant fixement un objet exposé à une vive lumière, puis se détournant brusquement vers un endroit obscur. L'impression de l'objet persiste sur la rétine et on le voit encore pendant quelques instants.

Non moins curieux est le miracle rapporté par saint Grégoire de Nazianze, en l'an 360 de notre ère (90). Pendant la reconstruction du temple de Jérusalem, ordonnée par l'empereur Julien, les ouvriers furent un jour surpris par l'orage. Ils allèrent se réfugier dans une église voisine. Une lumière leur apparut dans le ciel sous forme de croix renfermée dans un cercle. Or tous les spectateurs de ce prodige eurent des croix marquées sur leurs vêtements.

En 1610, même fait raconté par Casaubon. La foudre tomba sur l'autel pendant la messe dans la cathédrale de Wells (Angleterre). Or on trouva des croix imprimées sur le corps de ceux qui avaient assisté à l'office.

En 1687, la foudre tombe à l'église de Saint-Sauveur, à Lagny. Elle imprime sur la nappe de l'autel (à l'envers bien entendu) les paroles de la consécration, figurées en noir sur le canon de la messe, à l'exclusion des mots essentiels, sacrés, qui étaient figurés sur ce canon en lettres grosses et rouges.

Or ces phénomènes singuliers de la foudre se reproduisent en dehors de toute religion. On cite de nombreux cas de personnes foudroyées sur la peau desquelles des objets avoisinants s'étaient dessinés en noir. Qu'il s'agisse de transport de matière, ou

d'impression moléculaire, le fait existe en dehors de toute intervention divine. On ne peut donc par conséquent le regarder comme miraculeux.

En dehors d'hallucinations ou de phénomènes physiques mal compris, les visions pourraient-elles exister ? Crookes et à sa suite de nombreux savants prétendent que les médiums ont le pouvoir de provoquer des visions. On perçoit des apparitions lumineuses de mains, de formes et de figures, de fantômes qu'on serait parvenu à photographier.

D'ailleurs ces fantômes ne se bornent pas à impressionner le sens de la vue. Ils s'adressent au tact et à l'ouïe. Crookes a entendu des bruits, des cris, perçu des souffles, des contacts de mains. Enfin il voyait un accordéon jouer de lui-même des airs variés ; le médium le tenait d'une seule main dans une grille circulaire qui empêchait tout autre contact !

S'agit-il d'hallucinations, ou de tromperies, ou de phénomènes physiques inconnus et inexpliqués ? Il ne nous appartient pas de trancher la question. Il importe à ceux qui veulent la résoudre de déterminer les conditions du phénomène, de manière à le reproduire à volonté. Jusque-là il ne pourra être accepté comme véridique.

CHAPITRE XXI

Religion spirite.



Fig. 50.
Masque de démon japonais (XVIII[e] siècle).

En supposant exactes les expériences spirites, il faudrait en chercher l'explication scientifique, c'est-à-dire les rattacher aux phénomènes déjà connus en leur trouvant une cause commune.

Tout autre est la conviction des spirites. Ces phénomènes sont pour eux causés par les esprits des ancêtres. Comme ceux-ci détiennent la vérité, toutes leurs paroles sont des révélations.

Les phénomènes hypnotiques avaient servi aux religions comme preuve de leur véracité. Ici ces phénomènes constituent la religion même, et le spiritisme recrute comme adeptes les crédules, les faibles et, il faut le dire, plusieurs grands esprits.

Nombreux sont les prophètes de la nouvelle religion. Citons, parmi eux Swedenborg et Allan Kardec.

Swedenborg (1655-1772), à l'instar du sauvage australien, pouvait quitter son corps. Son esprit

libre voyageait à travers l'espace, voyant tout, rencontrant les défunts de sa connaissance, conversant avec les esprits et les morts. Il reprenait ensuite possession de son corps, et écrivait ce qu'il avait vu et entendu. Comme il était d'esprit large et cultivé, son œuvre, *les Arcanes célestes*, à côté de divagations, renferme des pensées élevées [1].

Allan Kardec (1803-1069) précise la religion spirite. Il écrit en 1857, le *Livre des esprits* (91) devenu le catéchisme de ses disciples. Sa doctrine est établie sur les rapports avec les morts, qui lui ont révélé la vérité. Il admet la préexistence des âmes et la réincarnation :

« Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi. »

Il distingue les esprits en mauvais et bons. Il existe cinq classes d'esprits mauvais : impurs, légers, faux,

[1] Swedenborg mêle aux dogmes de la religion révélée les mystères des anciennes religions et surtout de la Kabbale. Il veut nous ramener aux rapports des hommes avec les esprits. Dans son traité *De cœlo et inferno*, il déclare qu'il a vu le Seigneur, qu'il a parlé aux anges et esprits, comme un homme parle à un homme, et cela pendant plus de vingt-huit ans. Sa première entrevue avec Dieu date de l'année 1745. « Dieu lui a révélé qu'il doit faire connaître aux hommes la nouvelle église dont Jean parle dans l'Apocalypse sous le nom de Nouvelle Jérusalem. » Il ajoute : « On est maître de ne pas me croire, je ne puis mettre les autres dans l'état où Dieu m'a mis. »

Ses opinions religieuses furent assez suivies au siècle dernier. A Londres, en 1788, il y avait plus de 6 000 personnes qui partageaient les opinions religieuses de ce théosophe.

Il avait d'ailleurs été précédé dans cette voie par Jacob Bœhm, pauvre cordonnier allemand, qui vivait au XVIIe siècle, ardent propagateur de l'illuminisme.

neutres, frappeurs, et cinq classes de bons esprits : savants, bienveillants, sages, supérieurs, protecteurs. Viennent enfin les purs esprits dont la supériorité est absolue et qui n'ont plus à subir d'épreuves.

Comme si le double problème de l'existence de la matière et de l'esprit n'était pas assez complexe, il invente un troisième principe, le perisprit.

Trois principes constituent l'homme, dit Papus, un mage contemporain. Le corps, l'esprit immortel, et le plus important de tous au point de vue scientifique qui relie les deux opposés : le « perisprit ». Celui-ci joue entre l'âme et le corps le rôle que jouent les saponifiants alcalins entre l'huile et l'eau, et détermine le mélange par sa présence (92)[1].

On voit que les hypothèses et les comparaisons ne

[1] Nous donnons entre mille le paragraphe suivant tiré de l'œuvre d'un de nos spirites les plus distingués que nous nous faisons scrupule de nommer. C'est un des plus beaux chefs-d'œuvre de galimatias qu'on puisse concevoir.

« C'est à une période de développement relative, celle probablement où naît la notion du bien et du mal, *de la conscience* en un mot, que l'individu, d'après Allan Kardec, arrive à s'approprier certains fluides, et à se constituer une forme semi-matérielle appelée « perisprit », qui ne l'abandonne plus, et après sa mort reste absolument nette et distincte. Les fluides périspritaux varient suivant la nature des êtres : si ceux-ci sont inférieurs, les fluides sont lourds et opaques ; ils s'élèvent à peine au-dessus du sol, et le nombre en est grand : ils restent à la surface de la terre, croyant toujours vaquer à leurs occupations. Ceux, au contraire, qui ont progressé, franchissent l'espace avec la rapidité de la pensée, leur nature subtile les rend invisibles aux premiers, ce qui ne les empêche pas d'avoir sur eux une action considérable. Le périsprit est un produit du fluide universel, matériel comme le corps terrestre, mais sous un état différent, et toujours en rapport avec le degré d'avance-

sont pas faites pour gêner les spirites. Quand on s'embarque dans l'invraisemblable, un peu plus, un peu moins !

C'est par ce perisprit que les morts se révèlent à nous au moyen de tables tournantes, baguettes, médiums, comme s'exprimaient autrefois les Dieux par l'intermédiaire des prophètes.

On n'utilise plus guère le miroir magique, inventé par M. du Potet vers 1840. Il consistait en un cercle

ment de son porteur ; celui-ci peut être comparé à un réactif chimique qui attire à lui les molécules assimilables à sa nature.

« Les fluides périspritaux sont attractifs les uns envers les autres, ce qui permet d'établir des rapports entre les morts et les vivants.

« Le périsprit, c'est-à-dire le corps désincarné, est le produit constitutif le plus important du fluide universel, tout aussi bien que le corps charnel, nous l'avons déjà dit; mais dans le périsprit, la transformation moléculaire est autre, le fluide conservant ses qualités éthérées, corps périsprital, corps charnel, nous le répétons encore, sont même matière sous deux états différents et identiques.

« Là est le principe au moyen duquel les désincarnés entrent en relations avec les vivants, par un mélange de fluides identiques qu'il leur est donné de modifier. En raison de leurs connaissances chimiques, ils créent, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tout un vocabulaire spécial et sensitif. La pensée est transmise par des fils conducteurs, on pourrait dire électriques, plus ou moins perceptibles suivant l'organisation de certains incarnés que nous avons comparés ailleurs à des accumulateurs, et de cette télépathie organisée il résulte des transmissions d'idées.

« La séparation du périsprit de son vêtement terrestre constitue le phénomène de la mort, il est toujours proportionné au développement de l'esprit : fluides épais ou fluides lumineux, suivant la moralité et l'instruction de l'être, s'il est peu développé, avons-nous dit, il reste lourd, ne songe pas à sortir de son milieu, et, par la pesanteur de son fluide, est rivé à la terre et aux régions où il a vécu. »

plein, noirci au charbon. Le sujet lisait en ce miroir une série d'événements gais ou tristes et on voyait les passions correspondantes se refléter sur son visage.

Pour étudier et vulgariser les phénomènes spirites, les feuilles spéciales abondent : *la Revue spirite*, *le Spiritisme*, *la Lumière*, *l'Aurore*, *l'Initiation*, *le Journal du magnétisme*, etc., etc.

Enfin une école spirite s'imagine trouver dans les écrits indous le dernier mot de l'énigme : c'est la société théosophique. Comme si les phénomènes hystériques n'étaient pas parmi les plus répandus dans toute la race humaine.

Le spiritisme compte même une bruyante école littéraire dont certains membres ne sont pas dépourvus de talent. Leurs œuvres sont imbues de spiritisme, ce qui leur donne une étrangeté et une saveur spéciales prisées d'un certain public. Bien plus, on s'intitule mage, on revêt un costume baroque, on prend un symbole, la rose-croix, on attire l'attention du badaud, car le tout est de se faire connaître.

Et on revient ainsi au point de départ, au sauvage qui, réfléchissant au pourquoi des choses, prend ses songes pour des réalités.

La religion de l'avenir n'est pas dans ces extravagances. Elle est dans la science même qui chaque jour nous découvre davantage la vérité.

Croire est une nécessité sociale : une foi commune peut seule unir les hommes en société.

La religion d'antan, loin d'être en désaccord avec

la science, constitua le premier savoir humain. Ce furent les premières idées généralisatrices. Toutes grossières qu'elles nous paraissent, elles n'en avaient pas moins pour point de départ l'observation de ce qui nous entoure.

L'esprit d'imitation, la suggestion, l'hystérie, suffirent à maintenir les croyances communes. Celles-ci persistèrent même lorsque la recherche du vrai fit concevoir des idées scientifiques plus justes.

Aujourd'hui entre la science et la religion l'antinomie est complète. Si bien que maints sociologues, méconnaissant l'utilité sociale des religions, n'en voient que les travers, et en démontrent l'ineptie.

Pourtant la religion ne peut mourir sans que la société l'accompagne. On n'a pas observé de société évoluée sans religion et tout porte à croire qu'en ce cas, elle serait mort-née.

Mais il peut y avoir réconciliation entre la religion et la science. Au lieu de combattre la vérité, la foi doit s'édifier avec ses matériaux.

Quelle sera cette religion de l'avenir, merveilleuse de poésie, qui nous permettra d'approcher de la vérité autant qu'il est donné à la nature humaine ? Il nous est encore impossible de la préciser, mais nous la pressentons déjà.

Certains esprits s'étonneront d'une conclusion aussi vague. Mais je crois qu'il vaut mieux avouer notre ignorance que de la déguiser sous des propos pompeux. Maints auteurs ont la prétention d'examiner le problème posé sous toutes ses faces et d'en

donner une solution complète. C'est une grande satisfaction pour l'esprit paresseux, après avoir lu leur œuvre, de croire qu'il possède la vérité. Mais il se trompe.

Nous avons voulu simplement réunir les matériaux épars publiés en ces dernières années sur cette question si attachante des croyances humaines. L'hypnotisme, nous a-t-il semblé, apportait une nouvelle lumière dans l'obscurité de ces problèmes. Mais ce n'est pas à dire qu'ils soient résolus, loin de là. Il faut avoir le courage d'avouer les nombreux points d'interrogation qui se posent devant nous. Ils ne sont point pour nous décourager ou nous faire renier la science ; mais ils nous poussent à chercher sans répit la solution du problème.

Sera-t-il jamais complètement résolu ? Nous ne le croyons pas. Car les premiers principes, la cause première des choses, sont ce qui est le plus hors de la portée de notre entendement.

Les philosophes l'ont déjà montré, notre cerveau est constitué de manière à ne pouvoir saisir que les rapports des choses. Nos sens lui fournissent des données sur le monde extérieur, et c'est en rapprochant ces données, en les comparant, en les groupant que notre esprit arrive à élaborer des lois de plus en plus générales. L'association des idées créées par nos sensations, tel est le fondement de la science humaine. Cette association peut bien, d'idée générale en idée plus générale, nous conduire au premier principe, à la cause première de tout. Mais elle sera impuissante à définir cette dernière, car elle n'aura

plus de terme de comparaison, et la nature intime, l'essence des choses lui est à jamais fermée !

L'essence des choses est à jamais fermée à l'être vivant construit sur le plan biologique que nous avons vu se développer, à travers les âges de notre planète, jusqu'à l'homme. Il suffit de se rappeler ce qu'est le cerveau pour le concevoir : un simple repli de l'ectoderme. Je m'explique.

Quand l'œuf se développe, son feuillet externe a pour fonctions à la fois de le protéger et de le mettre en contact avec le monde extérieur. Ce feuillet externe fournit à l'animal primitif la connaissance du milieu où il vit ; par des spécialisations multiples, ce feuillet forme les organes des sens qui permettent de saisir l'extérieur sous des aspects divers. Une portion de cet ectoderme se retourne comme un doigt de gant et ce doigt de gant épaissi formera le cerveau et la moelle, organe destiné à centraliser les données de nos sens, à les associer ; par origine, il ne peut être rien de plus.

Donc un point d'interrogation restera. Libres à ceux qui ne veulent pas rester dans le doute, et qui peuvent n'y point rester, de trouver une explication dans la religion. D'autres plus difficiles et plus inquiets ne s'en peuvent satisfaire.

Mais aux premiers il convient de dire que la religion ne peut entrer en lutte ouverte avec les vérités acquises et que démontrent surabondamment la vie et l'expérience de chaque jour. Elle peut être, sans nier la science, puisqu'il y a et qu'il y aura toujours pour nous une portion d'inconnaissable.

Aux seconds, il convient de montrer l'utilité qu'ont les religions dans les sociétés et le progrès, pour qu'ils n'entrent pas en lutte ouverte avec elles, et gardent l'impartialité que doivent tenir ceux qui ont pour but la recherche exclusive du Vrai.

Il faut encore leur dire que l'homme a besoin d'autre chose que la vérité. Celle-ci s'impose, on ne se sacrifie pas pour elle, elle ne développe pas nécessairement en nous l'esprit de solidarité et de sacrifice nécessaire au maintien de la société. Pour cela il faut plus : l'enthousiasme.

C'est par l'enthousiasme, par l'emballement que les sociétés luttent, progressent, se régénèrent. C'est pourquoi dans l'avenir la science et la religion ne sont point incompatibles.

APPENDICE

I

Des Béguins[1].

Au nord-est de Saint-Étienne, dans la vallée du Gier, près des anciennes usines de Terre-Noire, dont le krack fit tant de bruit, existe un modeste village, Saint-Jean-Bonnefond, qui mérite une mention spéciale dans l'histoire des religions.

Là, prit naissance et existe encore la religion béguine.

Si vous allez à Saint-Étienne pour vous renseigner sur elle, vous apprendrez vite que les Béguins vivent à part et portent un insigne particulier très visible, sur lequel nous reviendrons. Demandez-en davantage, aussitôt les contradictions commencent. Tous vanteront leur probité, leur charité, leur horreur du mensonge ; mais l'on vous parlera, à mots couverts, sans affirmer, de saturnales. Les Béguins se réunissent en lieux clos, et là, lumières éteintes, s'unissent à l'aventure. Ils pratiqueraient aussi des ma-

[1] Ce travail a paru dans les bulletins de la Société d'anthropologie, séances du 20 octobre 1890 et du 17 décembre 1891.

riages à terme. Quant aux dogmes et aux rites, on n'en connaît rien, les Béguins se refusant à en parler.

Si le mystère plane dans le peuple, en est-il de même chez les érudits ?



Fig. 51. — Digonnet.
D'après une statuette exécutée par le colonel Duhousset.

En compulsant la bibliothèque de Saint-Étienne, voici ce que l'on trouve sur les Béguins :

1° Les journaux de l'époque relatant les procès de Digonnet, le prophète béguin : *Mémorial de la Loire*, numéros des 14 juin, 6 décembre 1846, 22 mai et 9 juin 1847, et *le Samedi*, journal hebdomadaire de Saint-Étienne, mars 1870 ;

2° Un manuscrit insignifiant, par de la Tour Varan, ancien bibliothécaire ;

4° Un autre manuscrit apologétique de M. Taveau, sur la vie de François Jacquemont, prêtre qui combattit les augustinistes (autrement dit les jansénistes, qui attendaient le prophète Élie) ;

4° Les *Hymnes du bréviaire gallican*, traduites en cantiques français sur des airs existants et assez connus, par un ex-prêtre oratorien (Riom, imprimerie J.-C. Salles, 1800) ;

5° *Le Petit Bon Dieu et les Béguins de la Loire*, (imprimerie Théolier et Cie, Saint-Étienne, 1886), mince opuscule, sans nom d'auteur, qui se fait l'écho de tous les mauvais bruits ;

6° De nos jours, il a bien paru un feuilleton sur les Béguins, dans *la Loire républicaine*, mais ce n'est qu'un roman.

Pas de document intéressant aux archives municipales de Saint-Jean-Bonnefond. En résumé, rien nulle part quant aux dogmes, rites et croyances des Béguins, et des détails contradictoires sur l'historique.

Il n'y a donc qu'à étudier par soi-même ; c'est ce que nous nous sommes efforcé de faire. Nous sommes allé chez différentes personnes de Saint-Étienne, et même de Paris, pour les interroger ; nous avons arpenté la commune de Saint-Jean-Bonnefond, questionnant patiemment les Béguins, et il s'est trouvé que, parmi ces gens muets à l'égard des curieux, certains ont répondu, lorsqu'ils ont su que nous agissions dans un but scientifique. Nous avons comparé les réponses, et il nous en a paru ressortir la vérité.

Historique. — Les Béguins[1] dérivent des jansénistes. Nous ne dirons pas l'histoire bien connue de

[1] Les Béguins ne savent eux-mêmes d'où vient leur nom. Autrefois, dans le Forez, à Pouilly, à Marcelis, on les appelait les bleus, par allusion à leurs opinions politiques. Une Béguine pense que leurs ennemis leur ont donné ce nom parce qu'ils les regardaient comme entêtés, embéguinés. En effet, le mot de

ces derniers : les propositions de Jansénius, la bulle *Unigenitus*, puis la persécution. Qu'il suffise de rappeler que tous les jansénistes ne se rallièrent pas à la papauté, et que, même de nos jours, il en subsiste encore, et en Hollande, où, constitués par le père Quesnel, au XVIIIe siècle, ils forment une Église avec un clergé et des évêques ; et en France, où ils sont surtout nombreux en Dauphiné, à Lyon (petite Église de Lyon) et dans le Forez. Ils vivent sans prêtres [1], et s'assemblent pour la récitation de l'office et les autres exercices de piété. Le congrès de Cologne (1890) leur a permis de s'affirmer, et ils ont envoyé des représentants se joindre aux vieux catholiques et à Hyacinthe Loyson [2].

Au moment de la Révolution, le jansénisme était très florissant. Les miracles des convulsionnaires sur le tombeau du diacre Pâris, les prédications des agités et inspirés [3], avaient détourné de nombreux

béguin signifiait aux XIIIe et XIVe siècles : coiffe. Or, on connaît bien les expressions « être coiffé de quelqu'un » ou « avoir un béguin pour quelqu'un ». Déjà l'expression de béguin ou béghard avait été employée aux XIIIe et XIVe siècles pour une secte religieuse. Ce mot est encore employé en Belgique pour des couvents religieux. Cette appellation n'aurait-elle pas été donnée à cinq siècles de distance, et aujourd'hui dans des pays différents, à titre d'entêté pour une idée religieuse?

[1] Voir le journal *le Temps* du 21 septembre 1890.

[2] En ce qui concerne les jansénistes, lire : *les Derniers Jansénistes*, de Léon Séché, directeur de *la Revue de Bretagne et d'Anjou*, 2 vol. in-8°.

[3] Les agités sont les convulsionnaires ; les inspirés prophétisent au contraire sans convulsions (distinction faite par un Béguin).

membres du clergé de la bulle *Unigenitus*. « Car c'est un principe certain, admis par tous les théologiens, qu'un miracle, opéré sur le tombeau d'un homme mort, prouve de la pureté de la foi de celui par l'intercession de qui le miracle s'opère » (*in* François Jacquemont).

Mais déjà, parmi les jansénistes, se fit une séparation, qui, d'abord légère, devait plus tard aller s'élargissant. Les convulsionnaires, crucifiés et flagellants, avaient, se basant sur un passage de la Bible, prédit la venue prochaine du prophète Élie, « qui doit venir rétablir toutes choses » (Évangile selon saint Mathieu). Certains d'entre les jansénistes se prirent à espérer cette venue. Plusieurs prêtres se firent les propagateurs de cette idée.

Parmi eux, citons d'abord Claude Bonjour, curé à Fareins, dans les Dombes, qui, aidé de son frère, prêcha en ce sens. Des femmes, qui souffraient de violentes douleurs de ventre, furent soulagées par la flagellation [1]. Une même fut crucifiée (en 1787), sur sa demande, et n'en souffrit aucunement. Claude, pour avoir autorisé ces actes, fut emprisonné ; relaxé, il épousa une servante, déjà veuve, sa grande admiratrice. Celle-ci se prétendit enceinte, quatre mois avant mariage, par opération divine ; et bien qu'elle n'accouchât que neuf mois après son union (1792), l'enfant fut regardé par les croyants comme le Saint-Esprit incarné. Il fit des miracles. Un jour il ressuscita un de ses camarades en lui disant simplement :

[1] D'où le nom de *flagellants* donné à la secte.

« Lève-toi. » Mais, devenu grand, il se refusa à réaliser ces espérances, devint un riche négociant et mourut en 1870. Plus tard, Claude Bonjour se rendit à Paris et réussit à se créer une petite Église, que nous retrouverons par la suite. Son tombeau existerait au Père-Lachaise.

Un autre, l'abbé Drevet, aidé de son vicaire Lafay, catéchisa dans ce sens les habitants de Saint-Jean-Bonnefond (1792). Nous voici aux origines du béguinisme. Il réunissait ses fidèles paroissiennes à la sacristie et les enflammait par sa parole, tant et si bien que ses ennemis réussirent à obtenir son expulsion, malgré les réclamations des fervents.

Voilà la partie historique et réelle de la vie de Drevet, telle qu'on peut la voir dans les archives de la commune où l'on trouve :

1° Le serment civique prêté par Drevet ;

2° Une pétition signée de nombreux habitants de la commune, réclamant contre le départ de leur curé ;

3° Une demande de Drevet qui réclame et obtient copie de son certificat de civisme, vu que « des esprits méchants voulaient le faire passer pour suspect à Lyon, où il résidait ».

Mais déjà le public accusait les Béguins de retourner à la religion naturelle. Les Béguins, disait la rumeur, se réunissent tout nus et font en chemise des processions dans les bois. Aucun document sérieux n'autorise pareille accusation ; les Béguins s'en défendent énergiquement, et nulle personne autorisée du pays ne se croit à même de le certifier.

En résumé et jusqu'à l'arrivée de Digonnet, les Béguins sont « des jansénistes attendant l'arrivée du prophète Elie ». Ils sont catholiques, non pratiquants, parce que, par ordre papal, les curés refusent de leur donner les sacrements, s'ils ne font adhésion à la bulle *Unigenitus* et au *Formulaire*.

Le prophète Elie ou le Saint-Esprit pour accomplir sa mission entra dans le corps d'un vieillard. Digonnet, Jean-Baptiste, naquit à Tence le 22 juillet 1780. Il exerça dans cette ville la profession de maçon, se maria et fut père de famille. Il eut en 1836 une vision par laquelle, comme il l'a expliqué aux Béguins, il fut suivant son expression, « ci concy » ou consacré. Il quitta sa famille et mena une vie errante, cherchant son peuple ; il fut domestique, valet de ferme, allant de côté et d'autre, sans jamais s'attacher à personne, regardant comme un devoir de quitter ses maîtres sitôt que sa bonne conduite lui valait d'être traité avec douceur.

Ses actes prouvaient bien sa manie religieuse. Voulant, comme le Christ, faire pénitence, il passa quarante jours dans un bois où il jeûna, ne vivant que d'herbages et de racines, et ne voyant personne. Dans le même ordre d'idées, il garda sa chemise jusqu'à ce qu'elle tombât d'usure sur son corps.

Arrêté une première fois en mars 1846, il fit, en prison, connaissance d'un Béguin. Relaxé comme maniaque religieux, il se réfugia à Saint-Jean-Bonnefond.

Mendiant, couvert de vermine comme le mar-

quaient les Écritures, il se dit le prophète Élie descendu à nouveau sur la terre et possédant l'esprit de Dieu; car le Saint-Esprit parlait par sa bouche, ainsi que pour tous les prophètes.

Les Béguins l'écoutèrent; mais, avant de le croire, ils demandèrent avis à leur inspirée qui résidait à Paris.

Ainsi le Christ fut reconnu comme le Messie par la prophétesse Anne qui « âgée de quatre-vingt-quatre ans, ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière[1] ».

L'inspirée béguine fit de même pour Digonnet dans une révélation. Dès lors presque tous les Béguins se rallièrent à lui. Même la secte béguine de Paris, fondée par Bonjour, sur les affirmations réitérées d'une inspirée, reconnut en lui le vrai prophète Elie[2].

Il portait le Saint-Esprit avec lui et devait accomplir sa mission et son sacrifice comme le Christ avait accompli les siens, chacun conformément aux mœurs du temps : « pour l'un, la croix; pour l'autre, la prison ».

Aussi fut-il arrêté le 17 mai 1846, dans une grange, au milieu de ses fidèles. Le 15 juin, au tribunal correctionnel de Saint-Étienne, on le renvoya, comme atteint d'aliénation mentale, dans une

[1] Evangile selon saint Luc, ch. II, § 36 à 40.

[2] Il existait au Mans et à Nantes et il existe encore à Pontoise et à Château-du-Loir quelques Béguins jansénistes qui n'ont pas reconnu Digonnet.

maison de fous d'Aurillac, d'où il sortit en novembre 1846, sur la réclamation de son fils.

Ses tribulations ne faisaient, du reste, que commencer. Le 16 mai 1847, on l'arrête encore au milieu des fidèles, parmi lesquels se trouvaient des Béguines parisiennes. Il fut condamné à trois ans de prison pour vagabondage, escroquerie et réunion illicite.

L'amnistie de 1848 lui ouvre les portes de la prison. La lettre de libération dit que, bien qu'il ait été condamné pour escroquerie, « il s'est borné à recevoir pour donner aux pauvres, sans aucun esprit de cupidité et sans application à son profit personnel » (1er mars 1848). Un de ses partisans lui cède une maison pour prévenir toute accusation de vagabondage. Digonnet continue ses prédications. Il va d'une ferme à l'autre, paraphrasant la Bible, soutenu par deux jeunes filles, car il est affecté d'un tremblement.

Les fidèles subvenaient à tous ses besoins et le paraient même richement. Couvert d'une calotte brodée d'or par les paroissiennes de Paris, il gardait du reste toujours sa chique et de solides sabots avec lesquels il prétendait écraser « le serpent du mal ».

Les Béguins se réunissaient pour chanter des cantiques et faisaient des processions.

On s'émut, on les chansonna, puis il y eut des rixes.

L'autorité intervint encore et lança un mandat d'amener. Cette fois, mais cette fois seulement, les Béguins voulurent résister ; on réquisitionna la

garde nationale et il y eut deux blessés[1]. Digonnet fut enfermé aux fous à Aurillac, ensuite au Puy, et soigné comme monomane religieux. Les Béguins venaient fréquemment le visiter et ne le laissaient manquer de rien. Il mourut le 13 février 1857, dans sa soixante-dix septième année, d'un caillot des artères iliaques primitives, ayant amené gangrène consécutive des extrémités inférieures[2].

L'autorisation de l'exhumer pour lui donner une sépulture digne de lui fut demandée par les Béguins en 1863 et refusée par le préfet.

Digonnet était surtout un homme de lutte ; il introduisit peu de nouveau dans les dogmes Béguins. Il ne fit que les confirmer, en leur disant : « Vous êtes bien comme vous êtes, je ne viens rien vous changer. » Mais il introduisit quelques changements dans les rites. Presque tous ses discours étaient contre le clergé ; le prêtre représentait pour lui, et représente encore pour les Béguins, la « bête noire de l'Apocalypse ».

Nous retrouverons tout ceci dans les dogmes ; nous nous bornerons dans cette partie à discuter les différentes accusations portées contre lui.

1° Question de dogme. Il se prétendait Dieu, d'où

[1] Le *Samedi*, journal hebdomadaire, ne parle pas, à tort, de cette troisième période et le fait mourir en prison, après sa condamnation de 1847, ce qui montre avec quel peu de soin est rédigé ce long article.

[2] Le moulage de sa figure aurait été exécuté ; il appartient aujourd'hui au journal de Saint-Etienne, *la Loire républicaine*. Son crâne a été conservé par M. le docteur Badoz, médecin de l'asile des aliénés, qui le posséderait encore.

son nom populaire de « petit Bon Dieu des Béguins ». En mai 1846, en effet, au tribunal correctionnel de Saint-Etienne, il dit : « Je suis le Bon Dieu. » On l'accuse même de s'être fait embrasser son bouton de culotte par les fidèles en signe d'adoration ! Néanmoins, en 1847 (17 mai), devant la justice, il se prétend seulement « ministre des Béguins et grand prophète ».

Pourtant par une de ces contradictions si fréquentes chez les fondateurs de religion, il se refusait à être adoré, disant : « Ne m'adorez pas, vous feriez une idole, je ne suis qu'un homme comme vous, je ne suis pas plus que vous, mais je porte l'Esprit et quand je vous parle, c'est l'Esprit qui vous parle. »

Au procès, ses partisans, Et. Sparron et P. Dancer, ne lui reconnaissent pas d'autre titre et ne croient qu'en un seul être suprême. Digonnet est le prophète Elie, descendu sur la terre, et possédé du Saint-Esprit.

Néanmoins, comme au début de toute religion, les idées des fidèles évoluaient vers le théisme. Là comme partout on le croit d'abord un prophète, on le regarde comme ayant l'esprit de Dieu, puis comme incarnation même de Dieu, et on finit par en faire un Dieu.

L'en-tête d'un manuscrit béguin que j'ai pu voir, montre bien cette progression; il était intitulé : « Paroles de notre bon Père Jean-Baptiste Digonnet, notre grand prophète, incarnation du Saint-Esprit sur la terre, notre Dieu même. »

Nul doute qu'au bout de quelques générations, si

cette religion s'était répandue, on eût établi un culte à Digonnet.

2° Question sociale. On l'accuse : de détourner les fidèles du travail.

Comme autrefois les prophètes d'Israël, il annonçait des révolutions, de grandes guerres, des désastres, enfin des fléaux dans les récoltes et dans l'air.

Quand on ne précise pas la date, il est facile que des prophéties vagues se réalisent, et un grand pays ne peut vivre un long laps de temps sans quelques-unes de ces calamités. Aussi les Béguins croient-ils que Digonnet prophétisa :

La révolution de 1848 ;

La guerre de 1870 ;

Le phylloxéra.

Point qui montre comment les fidèles précisent plus tard et adaptent aux événements les prophéties vagues et indéterminées.

Elles pouvaient avoir pour effet de détourner les Béguins effrayés de leur travail. Mais ce n'était là qu'une cause indirecte, et Digonnet se défendit d'avoir « jamais détourné personne de son travail ».

On l'accusa de vendre des places au paradis pour alimenter une caisse de secours béguine, dans laquelle il puisait largement. Ce fait fut toujours nié par ses partisans. Avec l'argent qu'on lui donnait, il fonda une caisse des pauvres et s'il s'opposa à ce qu'on fît l'aumône aux non-adhérents ; le témoin Gouilloux dit que cette décision a été prise en commun, à cause de la misère.

3° Question morale (la plus grave).

Dans les réunions de fidèles, il aurait fait éteindre les lumières en prescrivant de croître et multiplier ; prescription fidèlement suivie. Lui-même aurait usé des deux vierges béguines qui l'accompagnaient partout, pour soutenir sa marche chancelante. Enfin, il aurait béni des mariages à terme ; au bout d'un temps variable, les conjoints se séparaient.

Ces accusations ont cours encore dans le pays ; elles ont pris corps dans plusieurs ouvrages ; on les retrouve dans tous ceux que nous avons cités plus haut, à titre de documents.

Or :

Au procès de 1847, les témoins à charge, Béguins ne reconnaissant pas son caractère prophétique, affirment que les Digonnétistes sont très sévères sur la morale, et que chez eux on respecte le mariage.

Aucune personne, habitant à cette époque Saint-Jean, et nous en avons interrogé de nombreuses, ne peut affirmer d'une façon positive que ces actes se soient commis.

Elles disent simplement que « le fait est possible ».

Actuellement, de l'aveu de tous, la morale béguine est très sévère sur ce chapitre. Les Béguins sont monogames et n'admettent pas le divorce.

Aussi devons-nous voir là plutôt des accusations semblables à celles que l'on porte à toute nouvelle religion. Les fidèles s'assemblent et tiennent leurs réunions cachées, d'où mille hypothèses. Ainsi fut-il aux premiers temps du christianisme.

Bien plus, une accusation inverse fut portée en 1847 par le témoin Gabion ; à savoir que :

« Digonnet empêcha, comme pénitence les femmes de cohabiter avec leurs maris à partir de la Saint-Jean 1846 (24 juin). »

Comme conséquence, d'après le témoin et ses nombreux et fidèles copistes « pas de mariage de Béguins en cette année et consécutivement pas de naissance ».

Pour vérifier ce dire, nous avons consulté les archives de la commune de Saint-Jean-Bonnefond ; nous en extrayons le tableau suivant :

Années.	Naissances.	Naissances de béguins.	Mariages.	Mariages de béguins.
1846	238	4	46	3
1847	264	6	59	1
1848	280	5	53	0 (?)
1849	266	6	53	4
1850	243	5	(?)	(?)

Les chiffres de naissances et mariages de Béguins sont inexacts, en tant qu'au-dessous de la réalité, car nous ne les avons relevés que par les noms de famille ; or, nous avons dû en ignorer quelques-uns. Mais il résulte qu'en 1847, il y eut plus de naissances qu'en 1846, alors qu'une continence prolongée en 1846 eût certainement amené une diminution de naissance l'année suivante.

Après la mort de Digonnet, les Béguins attendirent la venue d'un nouveau Messie. En 1851 douze Béguins de Paris furent cités au tribunal correctionnel pour réunion illégale et furent condamnés à 25 francs d'amende [1].

[1] *Gazette des tribunaux*, 31 janvier et 1er février 1851.

En 1855 un nommé Jean Ponti, dit don Grignaski, ex-curé au Piémont, parut réaliser leurs espérances.

Une inspirée révéla à ce personnage qu'il était Jésus-Christ. Il le crut et il se mit à prêcher en ce sens, ce qui lui valut sept ans de forteresse. Il regardait comme preuve de sa divinité que son sang ne se coagulait pas après une saignée.

Un Béguin, qui vivait à Turin, alla le visiter, fit imprimer ses discours, le nourrit dans sa forteresse et le recommanda à ses amis de Paris.

Aussi don Grignaski, à sa sortie de prison, vint-il à Paris. Une inspirée reconnut qu'il possédait une portion du grand Esprit. Les Béguins subvinrent à ses besoins.

Il resta quelque temps à Paris, puis vécut à Lausanne, toujours chez des Béguins. Il y fit imprimer à dix mille exemplaires un livre intitulé : « la Deuxième Venue d'Elie », qui se vendit au poids du papier, puis disparut.

Mais la même inspirée continua à prophétiser de 1855 à 1857, et le recueil de ses prophéties forme la *Dernière œuvre.*

Depuis lors, les Béguins patientent et attendent le Messie. Ils sont décriés, tournés en ridicule, et c'est pour cela qu'ils n'aiment point parler de leur religion et cherchent encore moins à faire des prosélytes.

Aspect, mœurs. — Les Béguins sont encore au nombre d'environ trois cents, réunis dans la commune de Saint-Jean-Bonnefond, du Fay, du Gabet et

de la Chasotte. Ils sont partout en minorité par rapport au reste de la population. Aussi ne se mêlent-ils pas à elle. A Saint-Jean, les maisons des Béguins forment un groupe en dehors et au-dessus du village. Le Fay est également divisé en deux hameaux ; l'un peuplé surtout de catholiques et de protestants ; l'autre renfermant les Béguins.

Il y a encore quarante à cinquante Béguins à Paris, la plupart passementiers, habitant le quartier du Temple. Ils seraient assez nombreux à Saint-Étienne.

Les Béguins des grandes villes ne se distinguent par aucun signe extérieur. Au contraire, ceux de Saint-Jean en ont un bien caractéristique. Les femmes portent sur la tête une sorte de mirliton en étoffe ; c'est un arc, qui, posé sur le vertex, va d'une tempe à l'autre, s'arrêtant à 2 ou 3 centimètres de l'oreille. Il est de l'épaisseur du petit doigt et formé d'une mousseline blanche sur laquelle s'enroule un ruban rouge grossier, à la façon d'un mirliton (expression du pays). En général, les jeunes filles et les enfants portent directement ce signe sur leurs cheveux, les femmes sur leurs bonnets ; il saute aux yeux d'un observateur, même inattentif. Elles le gardent nuit et jour et ne doivent jamais le quitter. On le met à l'enfant sitôt qu'il commence à marcher. Elles considèrent comme un sacrilège de s'en dessaisir, et nous n'avons pu nous en procurer ni même le photographier. Au contraire, les hommes ne portent qu'un petit cordelet noir à nœud en avant et à bouts tombants, comme ganse à leur chapeau ; il

faut y prêter attention pour le remarquer. Ce signe leur a été donné par Digonnet en mars 1847. Il leur aurait dit : « Vous me ferez plaisir en agissant ainsi, » mais ne l'a pas imposé. Ces insignes furent supprimés à Paris et en partie à Saint-Jean vers la fin de l'année 1856, sur l'ordre d'une inspirée. Seuls quelques obstinés ont refusé de le quitter.

Il est à remarquer, du reste, que comme partout l'enlèvement de l'insigne est ici le premier pas vers l'indifférence religieuse. Plusieurs familles de Béguins sans insigne, notamment au Fay, ont contracté des mariages mixtes, et quelques sujets se sont convertis, surtout au protestantisme évangélique. Dans les grandes villes, pour ne pas avoir à discuter sur leur religion, les Béguins se disent libres-penseurs.

La séparation d'avec le reste de la population, marquée par l'insigne, existe aussi en fait. Ce n'est pas que les rapports avec les non-adhérents ne soient parfaitement cordiaux ; ceux-ci n'ont jamais eu qu'à se louer des Béguins, qui, toujours corrects, payant exactement, charitables et obligeants pour tous, gardent en un mot une conduite parfaite. Mais ils font bande à part, ne participent pas aux mêmes jeux les jours de fête et ont à la Chasotte un jeu de sarbacane (jeu du pays) à eux spécial.

Ils détestent toute discussion, religieuse ou autre, n'entrent jamais à l'église, sous quelque prétexte que ce soit ; mais pour le reste, ils prennent une part active à la vie sociale. Ils votent et sont libéraux ; plusieurs sont membres des conseils municipaux.

Bien que généralement ils se livrent au travail de la terre, néanmoins. il y en a plusieurs employés à la houillère de la Chasotte. Tels sont, en quelques mots, leurs rapports avec les autres ; voyons maintenant la façon dont ils se conduisent entre eux.

Ce qu'il y a de plus remarquable ici est leur extrême solidarité. Travailleurs persévérants, ils sont presque tous aisés ; mais un tombe-t-il dans le besoin, jamais il n'ira demander ou mendier au voisin, les autres le secourront toujours. Il n'y en a pas d'inscrits au bureau de bienfaisance. Au conseil municipal de la Tallaudière, on proposait de secourir un Béguin pauvre ; un membre du conseil municipal, Béguin lui-même, s'y opposa absolument, disant que ses coreligionnaires y pourvoiraient. Au reste, Digonnet avait fondé une caisse de secours mutuels, ce qui lui fut reproché. Cette caisse subsista vingt ans et a maintenant disparu.

La famille est extrêmement sévère ; les enfants très bien élevés et très surveillés. On leur lit la Bible ; le bal et le théâtre leur sont défendus, à cause des tentations. Les instituteurs du pays s'accordent à dire que les enfants les mieux tenus et les plus propres sont ceux des Béguins.

Chez eux, l'ivresse est inconnue ; jamais de disputes, ni de cancans entre voisins ; une discussion est un fait anormal. Jamais de jurons, ni de cris, ni même d'exclamations ; au reste, pas de grandes joies non plus. Ils rient et s'égayent rarement, mais ont une très grande tranquillité d'âme, un calme imperturbable dans tous les actes de la vie. Ils sont supers-

titieux, tout comme les autres ; ils ne cherchent pas à faire de prosélytes, car jansénistes, ils croient à la grâce, et que sert-il, si on ne naît pas avec elle ? Pour cette raison, et aussi parce qu'ils ne veulent pas qu'on tourne en ridicule leurs croyances, ils évitent soigneusement de causer religion.

« Non pour eux, nous ont-ils dit, car ils sont au-dessus de cela, mais de peur de froisser Dieu en agissant ainsi, et de commettre un péché en provoquant pareil acte, par leur conduite. » Pour le même motif, ils se refusent absolument à laisser venir qui que ce soit à leurs réunions religieuses et ne convoquent catholiques et protestants qu'à la sortie du corps, à l'occasion de l'enterrement.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est leur indifférence pour les injures. Le feuilleton de *la Loire*, dont nous avons parlé, renferme mille histoires baroques et peu honorables pour la secte. Celle-ci ne s'en émeut pas et ne s'en plaint à personne. Car « le fidèle doit supporter tout ce que peuvent dire les méchants sur son compte. Tant pis pour eux, le mal qu'ils veulent faire leur retombera un jour sur la tête ».

Ils sont toujours d'accord avec les lois de leurs pays, vont à la mairie pour la naissance, le mariage et la mort, mais ne font pas de politique militante, « pour que les révolutions ne leur cherchent pas noise ».

Ils se marient presque toujours entre eux, ceci surtout depuis 1848 ; aussi les familles de même nom sont-elles nombreuses et n'avons-nous trouvé que

treize noms patronymiques différents. Malgré cela, les enfants sont nombreux, beaux et bien portants.

Rites. — Il est intéressant de voir combien les rites de l'Église catholique se sont modifiés chez les Béguins, qui cependant se prétendent « catholiques, apostoliques, mais non romains ».

Jansénistes, avant Digonnet, ils croyaient aux sacrements de l'Église, mais ne pouvaient y recourir ; la grâce leur suffisait, du reste, et suppléait à tout pour eux. La confession disparut la première. Le Béguin ne se confesse qu'à Dieu ; en récitant un *Pater*, un *Credo*, le pardon lui est accordé.

Le baptême a toujours subsisté, mais on ne met pas le sel dans la bouche ; n'importe qui peut baptiser, néanmoins la famille appelle, pour le faire, le plus ancien du pays. Quelques Béguins, peu fervents du reste, ne baptiseraient plus leurs enfants actuellement.

La communion se fait, à toutes les grandes fêtes, entre adultes. et au moyen de pain ordinaire et de vin que l'ancien prie Dieu de bénir ; on a quelquefois pris du pain d'épices comme se gardant plus longtemps.

Le mariage est civil ; il n'y a pas de cérémonie religieuse.

L'extrême-onction est usitée, mais non constante. L'ancien fait communier le mourant, lui donne les saintes huiles. Celles que laissa l'abbé Drevet durèrent longtemps ; plus tard, on recourut à d'autres ; un ancien consacra même à l'essence de rose.

Il n'y a pas de clergé régulier. Les Béguins ont du reste horreur du clergé catholique, source de tout le mal, « bête de l'Apocalypse, » disent-ils. Chez eux, tous sont égaux, il n'y a pas de chef, pas même de supérieur spirituel ; c'est généralement au plus âgé qu'est dévolu le soin de donner les sacrements, mais il n'en revêt pour cela aucune autorité sacrée.

La messe n'existe pas ; elle est remplacée par des réunions instituées par Digonnet, et qui ont généralement lieu les samedis, les dimanches et les jours de grandes fêtes. Elles se font dans des granges et lieux clos, d'ordinaire chez le plus ancien, et sont interdites aux profanes. Ce sont elles qui ont amené toutes les calomnies sur la secte. Elles seraient cependant bien simples : celui qui parle le mieux, homme ou femme, lit la Bible à haute voix, puis on chante des cantiques et on lit les prophéties. Ces réunions ont disparu à Paris.

Comme prières, ils disent le *Credo* et le *Pater*, mais non *Je vous salue, Marie ;* ils se refusent, bien qu'y croyant, à toute vénération pour Marie et les saints, vénération qui, selon eux, tourne aujourd'hui à l'idolâtrie.

Ils ne font aucune pénitence ; quelques-uns vont visiter les ruines de Port-Royal des Champs ; mais ce pèlerinage ne revêt aucun caractère sacré. Ils font gras le vendredi et le feraient même le vendredi saint, sauf la vieille habitude qu'ils ont de faire maigre ce jour-là.

Ils enterrent vers le soir, invitant les Béguins à la

chambre mortuaire une heure avant la sortie du corps ; là, on lit l'Évangile, puis on chante trois psaumes pris au hasard. Ces psaumes sont alors consacrés au mort et lui deviennent comme personnels ; on entonne ensuite des cantiques. Puis ils portent eux-mêmes le corps au cimetière ; jamais le porteur n'est d'une autre religion.

Une fois la première pelletée de terre jetée sur le mort, rangés en ordre autour de la fosse, les hommes à droite, les femmes à gauche, ils entonnent, pendant vingt à vingt-cinq minutes, trois cantiques, toujours les mêmes, et enfin une action de grâces, composée d'un *Credo*, d'un *Pater* et du pardon que l'on demande à Dieu pour le mort. Cette action de grâces viendrait de Digonnet. Puis ils se dispersent silencieusement.

Cette partie mérite grand intérêt. Tous les Béguins de la région se font enterrer au cimetière de Saint-Jean-Bonnefond. Ils en occupent à peu près le quart, autrefois séparé du reste par une haie. En ce temps de tolérance religieuse, la haie a disparu. Ce terrain a été récemment acheté à frais communs et en concession perpétuelle par tous les Béguins. Il n'y a sur la tombe aucun signe extérieur.

Quand on voit cet espace vide, sans croix, ni aucun signe d'aucune sorte, faisant tache au milieu des pierres tombales et des couronnes voisines, contrastant avec la fastueuse chapelle des seigneurs de l'endroit, les barons de Larochetaillée, une étrange impression vous saisit. Quelle est donc cette religion que personne ne connaît et dont tous

médisent, assez puissante pour établir l'égalité dans la mort? Riches et pauvres reposent là sans distinction, nourrissant tous les herbes grasses et la riche végétation. A votre côté, le fossoyeur vous conte que jamais aucun Béguin ne s'est fait enterrer sous une pierre [1], que les Béguins ne reviennent pas au cimetière pour prier, que les larmes et les grandes douleurs sont bien rares. La religion a supprimé ici un des faits les plus constants dans l'histoire de l'homme : le culte du mort. En effet, pour eux, le corps n'est rien, dépouille méprisable dont l'âme est partie. Pourquoi alors aller le vénérer?

Aussi n'y a-t-il pas d'anniversaire du mort; le deuil n'est pas porté, sauf dans les villes, à cause des considérations sociales, et ils n'ont pas de marque de respect pour le mort étranger. Au passage d'une bière, ils ne font pas le signe de croix, depuis Digonnet.

Dogmes. — « Catholiques, apostoliques, » disent-ils. Ils croient donc à l'unité de Dieu, à la Trinité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, aux deux Testaments.

Digonnet n'a été qu'un grand prophète, le prophète Élie, descendu sur la terre.

Les dogmes béguins rappellent ceux des jansénistes. Comme eux ils croient à la grâce, poussée

[1] Il y en a bien une, mais c'est d'une Béguine qui a épousé un catholique.

aux plus extrêmes limites. On naît ou non avec la grâce ; nul ne l'a entière, mais on ne peut s'en passer, car les vertus n'en sont que la manifestation. La grâce augmente ou diminue après des passages successifs sur la terre. Leur Dieu est tolérant ; avec une tout autre religion, on peut posséder la grâce.

Aussi ne tiennent-ils compte que d'une façon temporelle des vertus d'autrui ; en d'autres termes, ils ne lui en sont pas reconnaissants au point de vue religieux, mais dans l'intérêt social.

Avec de telles doctrines, la volonté se fait bien petite, et le fatalisme s'ensuit. Oui, mais aussi le calme dans les actes, la tranquillité d'esprit, l'absence de tout fanatisme.

Mais ils croient aux prophéties des agitées et inspirées. Ces prophétesses étaient de simples hystériques. Il ne saurait subsister le moindre doute à la description que nous en fit un vieillard béguin :

Elles avaient les mains raides et étendues, une figure transformée ; la voix même avait changé ; on sentait que ce n'était pas elles qui parlaient par leur bouche, mais l'Esprit. L'inspirée de 1855 luttait contre cet esprit et disait d'abord : « Je ne veux pas parler », mais bientôt parlait plusieurs heures d'abondance.

Les fidèles transcrivaient leurs paroles qui forment d'abondants manuscrits dont aucun n'est imprimé. On les a divisés en trois périodes :

1° Ancienne œuvre, de 1750 à 1799. Ce sont les paroles des agitées, inspirées et convulsionnaires, qui annonçaient l'arrivée du prophète Elie. Ces

œuvres sont d'une extrême abondance. Elles pesaient, quand il s'agit de les faire expédier par chemin de fer, 650 kilog.

2° Une œuvre d'une inspirée en trente-sept volumes (de 1799 à 1810).

3° Enfin nouvelle œuvre d'une inspirée en sept volumes (de 1855 à 1857).

Ces livres sont absolument secrets, il est interdit de les montrer au profane.

On comprend à quel point les divagations hystériques ont pu modifier les doctrines jansénistes et y mêler des conceptions enfantines et ridicules.

La croyance à l'immortalité de l'âme s'est compliquée de métempsycose; l'homme passe du corps humain dans celui des bêtes, même les plus inférieures. Le Béguin seul, leur a assuré Digonnet, passe toujours d'un homme dans un autre. « Vous ne savez, leur disait-il, si vous n'êtes pas les enfants de vos enfants. » Il naîtrait aussi des êtres sans âme, issus du diable, prédestinés au mal.

L'ère humaine est divisée en trois règnes :

Le règne de Dieu le Fils a duré jusque vers 1800 ;

Le règne du Saint-Esprit qui doit durer aussi 1800 ans ;

Le règne de Dieu le Père.

Chaque règne débute par l'apparition d'une forme vivante, rappelant par ses manifestations le Fils, le Saint-Esprit ou le Père.

Chacune des trois personnes de la Trinité apparaît suivant les fautes qu'elle doit racheter.

Ainsi, Dieu le Fils, Jésus, est né d'une femme

vierge et pure : il ne devait racheter que le péché originel.

Le Saint-Esprit, devant racheter les hommes de fautes commises durant la vie, eut une origine moins pure : il naquit d'une veuve (voir l'historique).

Dieu le Père rachètera tous les êtres, hommes et animaux ; aussi doit-il se manifester sous la forme d'un être moitié homme, moitié animal, ou bien passer sous la forme humaine et animale successivement.

Ce sera le nouveau Messie qu'attendent les Béguins.

Ces nécessités des passages de la Trinité dans des hommes ou êtres d'origine impure, ont pour raison l'adaptation : il faut, pour les racheter, que la divinité sache les fautes que les hommes peuvent commettre.

On ne sait si la fin du monde viendra après Dieu le Père manifesté.

Mais alors les graciés iront dans le céleste empire, qui, d'après les Béguins, doit ce nom à sa destination ultérieure, et là, ils vivront heureux.

Les non-graciés vivront dans une autre région de la terre, sous la domination du diable.

Les livres religieux, tous écrits en français, sont :

1° La Bible, surtout la traduction de Sacy ;

2° Des chants religieux manuscrits, que les familles se transmettent sous forme d'un petit livre de messe soigneusement relié.

Ils se composent :

1° De cantiques gallicans anciens (seulement deux ou trois) ;

2° De cantiques jansénistes ;

3° De cantiques faits au nombre de cinquante à soixante, vers 1795, par un Béguin lettré ; ce sont surtout des attaques contre le catholicisme. Digonnet aimait à chanter les vers qu'on composait sur lui, mais il n'en a jamais fait.

4° Les manuscrits relatant les paroles des convulsionnaires et des inspirés.

Les tentatives avortées pour fonder une religion précisent bien la façon dont s'établissent de nouvelles croyances. Elles ont toujours pour appui la foi de l'homme au merveilleux. Les phénomènes hystériques ont une grande part pour frapper sa crédulité. Qu'un maniaque religieux se présente ; s'il est aussi homme de génie et que les temps soient favorables, que les peuples soient lassés des exactions de leur clergé, que la multiplicité des dogmes, qui vont toujours s'accumulant, épouvante l'esprit, et que le progrès toujours grandissant ne puisse plus s'accommoder de l'ancienne religion, qui la gêne comme un vêtement trop étroit, alors on aura les Bouddha, les Jésus, les Mahomet : sinon ce ne sera qu'un pauvre misérable dont les paroles auront peu d'écho et qui finira misérablement.

II

Masques.



Fig. 52.
Masque de Taraway. Nouvelle-Guinée allemande.

Le masque éveille en nous des idées de fête. Quel qu'il soit, grotesque ou bizarre, nous le mettons au bal ou au carnaval pour nous amuser sans être reconnu. Les différents auteurs qui s'en sont occupés, ne l'ont guère envisagé autrement. Ils en dénoncent la première apparition sur le théâtre grec et discutent sur son inventeur, Eschyle ou, selon d'autres, le poète Charibus.

Mais si l'on considère son rôle chez les peuples sauvages, la question s'élargit et d'autres idées plus extensives s'imposent. On recourt sans cesse au masque dans les sociétés primitives, et pour combattre et pour célébrer des fêtes, aussi bien que pour guérir, juger et enterrer.

Il semble qu'il n'y ait pas d'acte social qui s'en puisse passer. Il n'est pas ici une amusette comme au carnaval, ou une fiction comme au théâtre. Il personnifie un être, il vit, et cette personnalité et cette vie se communiquent au porteur.

Des préjugés analogues se retrouvent en nos pays, où certains portent l'amulette d'un saint et croient qu'il se tient à leurs côtés et les protège. En mangeant l'œil, le cœur ou les cendres d'un ennemi, le sauvage s'assimile ses qualités. Le masque procure la personnalité de celui dont il reproduit les traits.

Au début, il était fait avec l'individu même dont on ambitionnait les qualités, avec les os de sa figure, séchés et plus ou moins ornés. Pareilles pratiques sont fréquentes chez les peuples les plus divers, sans qu'il y ait pourtant aucun rapport entre eux. Nous pourrions souvent par la suite faire la même remarque, car les masques ont été employés aux mêmes usages dans les pays les plus éloignés. Plusieurs auteurs ont néanmoins voulu en inférer l'existence de relations entre ces pays ; William Dall[1] (pour l'Amérique et l'Océanie) ne pouvait s'imaginer que le processus intellectuel est à peu près partout le même.

Les prêtres mexicains prenaient le crâne de la victime offerte aux dieux et en formaient un masque. D'autres fois, sa peau leur servait de vêtement, ils la gardaient jusqu'à ce qu'elle tombât en lambeaux, croyant ainsi s'identifier en quelque sorte avec leurs

[1] Smithsonian instit., 1881-1882, p. 75.

Dieux. On conserve au British Museum un masque mexicain, rapporté peu après la conquête. Le crâne antérieur seul est conservé, les yeux remplacés par deux hémisphères polis de pyrites. Il porte encore les liens de peau qui servaient à l'attacher.

Les anthropophages de la Nouvelle-Bretagne se font des masques de guerre avec la tête des chefs morts ou des ennemis qu'ils ont mangés. Ils enlèvent les chairs et la cervelle, conservent la peau qu'ils laissent sécher et autant que possible la barbe et les cheveux. Sinon ils en ajoutent en tissu de coco. Les jeunes portent le masque de leurs vieux parents, dans les danses religieuses et les combats, pensant qu'ils acquerront ainsi la force et les vertus du défunt. Masque humain, ou trophée d'une partie du mort, tels que cheveux, calotte cranienne, etc., ces deux coutumes dérivent de la même idée. Les Jivaros (Andes) désossent et momifient la tête du mort, les nègres Soudaniens entourent de toile la tête du chef ennemi et fixent deux cauris à la place des yeux. Aux îles Marquises, chez les Tlinkits d'Amérique, les Dayaks, les Australiens, on conserve le crâne de l'ennemi ou du parent. Ainsi les Gaulois, nos ancêtres, enclouaient à la porte de leurs cabanes les têtes de leurs ennemis ou encore les conservaient dans un coffret avec des aromates.

Les gris-gris, fétiches et amulettes ne se font pas seulement avec des os. Un dessin de l'ancêtre, une sculpture grossière du héros remplit le même but. De même la reproduction des traits d'un saint sur le bois ou la pierre participe de ses qualités. Son image

a la même puissance que lui-même. Il en est du masque en bois qui retrace la figure du défunt, partie la plus précieuse, la plus caractéristique du corps, comme de sa statue, génie protecteur placé à l'entrée des cases ou dans les temples.

Les masques se retrouvent partout, dans les civilisations les plus dissemblables. Les Péruviens en faisaient en bois et en terre cuite; les Mexicains, en cire, en terre cuite, en pierre, en jade et en jadéite. Les sauvages les exécutent avec des matériaux faciles à travailler, d'ordinaire du bois ou des noix de coco, comme en Nouvelle-Irlande. Aussi se détériorent-ils très vite. Souvent, du reste, on les détruit après la cérémonie, et ils sont alors difficiles à trouver. Haddon en a fait la remarque pour la Nouvelle-Guinée[1].

Les masques constituent un chapitre important de l'art primitif; par leur étude, on peut reconnaître le goût et le degré artistique d'un peuple. Souvent, les traits humains ou parfois ceux d'un animal totémique (Nouvelle-Guinée, Haïdah) y sont dessinés d'une façon rudimentaire, schématique; la bouche, le nez et les yeux simplement marqués par des traits horizontaux et verticaux. En d'autres cas, le dessin est plus soigné, parfois correct. Les auteurs assurent même qu'en certains cas la physionomie est bien marquée, comme chez les Aléoutes dont les masques sont très variés. Les masques humains ou animaux des Haï-

[1] Haddon, *Decorat. art. of British N. Guinea Ac. roy. Irl.*, 1893, p. 97.

dahs et des Tlinkits sont taillés à la ressemblance des figures des pieux totémiques ; dans les deux cas, en effet, il s'agit de l'ancêtre protecteur [1]. D'autres fois les artistes exagèrent un des caractères distinctifs de la race. Tantôt le nez a grandi outre mesure et peut se recourber comme une trompe de papillon (Nouvelles-Hébrides). D'autres embellissent le masque des bijoux du vivant. Avait-il une botoque ou des pendants d'oreille, le masque en portera aussi (Tlinkit d'Amérique). De même pour le tatouage. Les masques néo-zélandais par exemple sont remarquablement tatoués de courbes multiples. Parfois encore ils sont ornés de barbe et de cheveux naturels ou imités avec la fibre de coco ou encore peints de rouge, blanc vermillon, couleurs qu'emploient les sauvages aux jours de fête.

La grandeur du masque varie beaucoup. En Nouvelle-Guinée, à la fête de Kaevakuku, certains masques faits de fibres d'arbres sont très hauts et pesants. On en cite qui avaient 20 pieds de haut et étaient maintenus sur la tête par une demi-douzaine de compagnons. D'autres sont petits au point qu'on ne les peut mettre. Les femmes esquimaudes en portent sur les doigts dans les danses. On voit bien ici qu'il ne s'agit pas de déguisement, mais d'amulette sacrée.

Non seulement l'art primitif a reproduit sur le masque les traits de l'homme, mais il en a encore rendu la physionomie et les passions. S'agit-il d'un

[1] Russell. *Masques N. de l'Amérique.* (Smithson. institut., t. II.)

génie qui doit inspirer la crainte, on lui donnera une figure terrible ; il montrera les dents, ouvrira une bouche menaçante. C'est la première manifestation artistique de l'expression. Toutes les cérémonies de la vie sociale du sauvage exigent le masque. Fêtes religieuses ou civiles, cérémonies nuptiales ou mortuaires, festins et danses commémoratives, partout on le retrouve. Ces fêtes s'accompagnent de danses et musique ; souvent, on y représente des événements importants pour la tribu, chasse, guerre heureuse. A ces cérémonies doivent participer les ancêtres ; ils y seront en la personne de leurs descendants, grâce aux masques.

Quand s'échoue une baleine chez les Aléoutes, c'est un événement important, une bombance qu'il s'agit de fêter. Devant le monstre, ils dansent nus, porteurs de grands masques en bois représentant des animaux marins et descendant jusqu'aux épaules.

D'autres cérémonies sont secrètes et rappellent les mystères des anciens.

Il en est ainsi chez les Indiens du cap Flattery et encore chez les Aléoutes. Au mois de décembre, ils exécutaient des danses religieuses. A la lumière de la lune, les femmes dansaient masquées et nues devant les idoles, et les hommes étaient exclus de ces danses sous peine de mort. Mais ils avaient aussi les leurs.

Pendant ces mystères, un esprit descendait dans l'idole. Puis on la brisait, ainsi que les masques, et on jetait les débris à l'eau. Chez les Zunis et les Iro-

quois existaient certaines associations dont les membres ne paraissaient que masqués.

Parfois les masques diffèrent suivant les cérémonies. Ainsi les Papous en emploient de grands pour les solennités religieuses et de petits pour les fêtes. De même les Aléoutes.

Court-on masqué à l'ennemi pour l'effrayer ou pour se protéger comme le voudrait William Dall? C'est plus simplement l'ancêtre protecteur qu'on porte avec soi comme une amulette qui garantit des blessures et assure la victoire. Nos soldats ont rapporté du Dahomey plusieurs masques en bois. Pas n'est besoin de dire qu'ils ne garantissaient nullement des balles; les guerriers noirs y attachaient une idée superstitieuse.

De même, dans l'Amérique méridionale, d'après Lafitau (1724) quelques peuples auraient décharné les corps de leurs guerriers et mangé leurs chairs. Ils gardaient les squelettes dans leurs cabanes et les portaient dans les combats en guise d'étendard.

En Nouvelle-Calédonie, le messager de paix ou de guerre porte un masque. Partout les prêtres et les sorciers en usent souvent. Nous avons vu les prêtres mexicains endosser la peau de la victime. Les sorciers dahoméens sont masqués et aussi les sorciers et danseurs nègres du Maroc. Ils en imposent ainsi bien davantage. Au Trocadéro, on voit un bel échantillon de leurs masques, orné d'une tête d'oiseau de proie.

Le sorcier bambara est couvert de plumes, celui des grands lacs se cache dans une toile, porte un

masque surélevé et paraît gigantesque. Quand il y a vol ou crime, il arrive ainsi au milieu du village assemblé et dénonce le coupable que probablement sa frayeur trahit. Pour le sauvage, l'art médical est mystérieux et tient à la religion. Aussi le médecin a-t-il un masque ; partie intégrante de son accoutrement comme sont les talismans, grisgris, peaux d'animaux ; suggestion puissante pour le malade, persuadé que l'ancêtre lui-même vient prescrire le remède. L'aspect bien spécial des masques médicaux dérive de cette croyance.

En Amérique, ce genre de masque a souvent la langue tirée, car il symbolise la vie et la mort. Chez les Tlinkits, une loutre tirant la langue indique la profession médicale. L'aspirant médecin tlinkit reste et veille dans les bois jusqu'à ce qu'il tue une loutre. Il lui arrache alors la langue avec laquelle il pourra comprendre le langage des objets inanimés, des oiseaux, des animaux et des autres créatures vivantes.

La science médicale primitive a inspiré le dessin des masques cingalais. Le démon de l'hémiplégie a la moitié de la face paralysée et une bouche déviée ; un autre offre un bec-de-lièvre. Une société secrète dite des fausses faces existe chez les Iroquois. Elle a pour but de se rendre propices les démons et d'arrêter les maladies contagieuses. L'initiation est accordée à quiconque rêve être une fausse face, retirée à quiconque rêve ne plus l'être. Les fausses faces sont masquées dans toutes les réunions.

La cérémonie du Duk-Duk est accomplie chez les

Papous pour guérir le chef de famille. Le malade, croit-on, meurt ou guérit sitôt qu'il a vu le duk-duk. Ce dernier est un homme couvert de feuilles, sauf les jambes, et porteur du masque. Il parcourt le pays réclamant des présents. Tous doivent donner, même les blancs. Femmes et enfants se cachent, car ils ne doivent pas le voir, sous peines sévères. Le duk-duk se prétend Turangen, une des divinités célèbres du pays. Mais qu'il se garde de laisser tomber son masque, on le tuerait.

Si le masque est utile pendant la vie, il l'est aussi après. Pour les sauvages, la mort est une autre existence, calquée sur celle d'ici-bas. Le défunt emportera donc son masque, comme il emporte ses amulettes et ses grisgris, et, dans un ordre d'idées semblables, ses armes, ornements et ustensiles nécessaires. Au Mexique et au Pérou, plusieurs momies ont été retrouvées masquées. Après la mort de leur roi, les Péruviens plaçaient sur sa face un masque peint, enrichi de pierres précieuses.

Avant de les mettre dans quelque creux de roc, les Aléoutes recouvraient les morts de masques préservatifs contre les esprits, dans le voyage qu'ils allaient accomplir.

Les défunts de marque en portaient ornés de plumes et de touffes de cheveux. On les plaçait habillés et armés dans l'attitude de la pêche, de la chasse ou de la semaille, avec les effigies d'animaux qu'ils étaient censés poursuivre.

Dans la Grèce primitive, existait la même coutume. Les guerriers dont Schliemann découvrit les

tombes à Tirynthe, héros d'Homère pour cet auteur, portaient des masques d'or : ils furent l'objet de maintes dissertations. Il suffit de rapprocher ces faits de ceux décrits plus haut, pour les éclairer admirablement. Les Carthaginois agissaient de même façon. Le père Delattre a trouvé des masques dans plusieurs tombes puniques.

Le *théâtre* dériva des scènes mimées et représentées par la tribu sauvage. Il eut une origine à la fois religieuse et sociale. Comment s'étonner alors de la longue persistance du port du masque ? Si les acteurs jouaient masqués chez les Grecs, ce n'est pas, comme l'ont assuré les purs littérateurs qui ont eu garde de se livrer à une étude comparée sur ce sujet, à cause des nécessités de la scène, pour que les nombreux spectateurs vissent mieux les traits grossis, pour mieux représenter les passions. Comme si une figure qui a toujours la même expression peut intéresser. Explications à posteriori sans aucune valeur. La cause en est plus générale.

L'acteur s'identifiait ainsi avec le héros disparu dont ce masque était l'image. Les ancêtres revivaient devant les spectateurs et venaient rappeler leur vie. Les Japonais ont aussi conservé le masque au théâtre jusqu'à nos jours. Probablement pour le même motif, car ils l'emploient aussi dans les cérémonies religieuses et aux fêtes de la cour. Le trésor d'Idzoukou-Shima en conserve de fort beaux en bois sculpté et laqué des IXe, XIe et XIIe siècles. D'ailleurs chez nous les danses au théâtre eurent lieu avec des masques jusqu'en 1772.

Et maintenant le tragédien joue figure découverte : le masque n'existe plus que sur les murs du théâtre, pure souvenance. On ne le porte même plus en temps de carnaval, le loup et le grotesque nez en carton l'ont remplacé. Les cérémonies n'exigent plus cet attribut et quand on le retrouve chez les anciens, l'on s'étonne sans comprendre.



AUTEURS CONSULTÉS

1. Auguste Comte. *Cours de philosophie positive*, t. IV, 1840.

2. Herbert Spencer. *Principes de sociologie*, 2 vol., traduct. française, Félix Alcan, Paris, 1886.

3. Letourneau. *L'évolution juridique dans les diverses races humaines*. Lecrosnier et Babé, Paris.

4. Coran, ch. xxviii-xxxix, lvi et lvii.

5. Valentin. *Les religions orientales dans leur rapport avec l'hygiène*. Paris, Th. Doct., 1894.

6. Dr Regnier. *Hypnotisme et croyances anciennes*. Paris, 1891.

7. E. Véron. *Hist. naturelle des religions*. Paris, Doin, 1885.

8. Emile de Schlaginweit. *Annales du musée Guimet*, t. III, p. 158.

9. André Lefèvre. *La religion*. (*Bibl. sc. contemp.*, Paris, Reinwald.)

10. Huc. *Souvenirs de voyage dans la Tartarie et le Tibet*. Paris, 2 vol., 1857.

11. Henry Meige. *Les névroses des nègres*. (*Journal des connaissances médicales*), 20 sept. 1898 et suiv.

12. *Annales de l'œuvre de la Sainte-Enfance*. Père Casset, février 1894. Reproduit par *le Progrès médical*, 1894, p. 253.

13. Dr Michaut. *Bulletin de thérapeutique*, 1893, p. 351.

14. Félix Regnault. *Du rôle de l'hypnotisme dans l'histoire des religions*. (*Médecine moderne*), 1894, nos 80 et suiv.

15. Amelineau. *Les moines égyptiens*. (*Bibl. du musée Guimet*.)

16. Henry Meige. *Les possédées des Dieux dans l'art antique*. (*Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*), 1894, n° 1.

17. Brière de Boismont. *Les hallucinations*, t. V, G. Baillière, 1862.

18. Paul Richer. *Etudes cliniques sur la grande hystérie* Paris, Ad. Delahaye et Lecrosnier, 1885.

19. Jean Finot. *Parmi les saints et les possédés.* (*Revue des revues*, 1895, nos 18, 20, 21.)

20. Henry Meige. *Aliénés et névropathes voyageurs.* Th. Doctorat, Paris, 1889.

21. Kuhn. *Zeitschrift für hypnotismus.* Berlin, mars 1894. et *Annales de psych. et d'hypnol.*, mai 1894.

22. Bouchut. *Des signes qui permettent de reconnaître la mort réelle.* Mémoire, Paris, 1840.

23. *Revue de l'hypnotisme*, 1887, p. 290.

24. *Dict. Larousse*, art. Hibernation.

25. *Recueil de médec. vétér.*, cité par *Journal méd. et chir. pratiques*, 1895, p. 767.

26. Tuchmann. *Le mauvais œil*, in Mélusine, *Recueil de mythologie*, 1895 et 1896.

27. Réville A. *Histoire des religions*, les religions des peuples non civilisés, 2 vol., Paris, 1883-1885.

28. *Revue de l'hypnotisme*, 1892, p. 29.

29. Jean Wier, t. III de la Bibliot. diabolique. Bureaux du *Progrès médical.*

30. Axenfeld. *Jean Wier et les sorciers, conférences hist.*, 1865, Paris, G. Baillière.

31. Legué et P. Surin. *Science expérimentale de l'autre vie.*

32. *Barbe Buvée*, par Dr Samuel-Garnier, édité par le *Progrès médical.*

33. Aubin Gauthier. *Histoire du somnambulisme*, 2 vol. Félix Malteste, 1842.

34. Durand de Gros. *Le merveilleux scientifique*, Paris, 1894.

35. Liébeault. *Suggestions criminelles hypnotiques.* (*Revue de l'hypnotisme*, avril 1895.)

36. Félix Regnault. *Les Béguins.* (*Bulletins soc. ant.* Paris, 2 octobre 1890.)

37. Dieulafoy. *Acad. inscrip. et belles-lettres*, 1895.

38. Skepto. *L'hypnotisme et les religions.* Doin édit., 1888.

39. *Miracles de saint Vincent Ferrier.* (*Rev. scient.*, 1893, t. II, p. 367.)

40. Lombroso. *L'homme de génie*, G. Carré édit. 2e édit., p. 289.

41. J. Huber. *Les Jésuites*, traduit de l'allemand par Marchand, Paris, 1873, 2 vol.

42. Grégoire. *Histoire des sectes religieuses.* Paris, 1814.

43. *Bible.* 1er livre des Rois, ch. xviii, et 1er livre de Saül.

44. *Revue de l'hypnotisme*, 1887, p. 237.

45. *La vérité des miracles opérés par l'intercession* de M. de Pâris, par M. Carré de Montgeron, 3 vol. in-4°, 1736.

46. *Journal du magnétisme*, dirigé par baron du Potet, 1845 et suiv.

47. *Annales de psychologie et d'hypnologie*, 1891, p. 175.

48. Charcot. *New Review*, 1893.

49. Dr Liébeault. *Thérapeutique suggestive.* Paris, Octave Doin, éditeur, 1891.

50. Lloyd Tuckey. *Thérapeutique psychique,* traduit, Société d'éditions scientifiques, 1893.

51. *Revue de l'hypnotisme*, 1896, et *Médecine moderne*, 1896, p. 34.

52. Félix Regnault. *L'hypnotisme dans la genèse des miracles.* (*Revue de l'hypnotisme*, mars 1894, p. 270.)

53. Philostrate. *Vie d'Apollonius de Tyane*, traduit par Legrand d'Aussy, Paris, 1808, 2 vol.

54. Auguste Gautier. *Recherches historiques sur l'exercice de la médecine dans les Temples chez les peuples de l'antiquité.* In-12, Paris, 1844.

55. G. de la Tourette. *Le sein hystérique.* (*Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière*, 1895.)

56. Dr Ph. Tissié. *Les Rêves*, 1890. Félix Alcan.

57. Aristote. *De la divination*, édition Duval, p. 108.

58. *Revue de l'hypnotisme*, 1894, p. 164.

59. *Normandie médicale*, 1893.

60. Félix Regnault. *Utilité sociale des religions. Revue de l'hypnotisme.* Mars 1895.

61. P. Pray Bernadino de Sahagun. *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, traduit par Jourdanet, Paris, 1880, Masson, éditeur, p. 680.

62. Regnault. *Les Masques.* (*Revue encyclopédique*, 1896.)

63. Figuier. *Histoire du magnétisme.*

64. *Méthodes de guerre* de Pierson, t. Ier, p. 55 et t. II, p. 277.

65. *Combat de Jalore.* (*Revue de Paris*, 15 avril 1895.)

66. Henry Meige. *Prophètes et thaumaturges au* xixe *siècle.* (*Journal des connaissances médicales*, avril-mai 1896.)

67. CALMEIL. *De la Folie*, Paris, 1845, 2 vol.

68. CHARCOT et RICHER. *Les démoniaques dans l'art*. Paris. Delahaye et Lecrosnier, 1887.

69. HENRY MEIGE. *Iconographie de la Salpêtrière*, 1888-1896.

70. *La fascination des serpents. Le Naturaliste*, 1893, p. 151.

71. BINET et FÉRÉ. *Le Magnétisme animal*, 1891, p. 155.

72. *Revue de l'hypnotisme*, 1891, p. 92.

73. *Revue de l'hypnotisme*, 1891, p. 155.

74. *Revue scientifique*, 1892, t. I, p. 411.

75. *Union médicale*, 21 octobre 1893.

76. *Revue de l'hypnotisme*, 1885, p. 371.

77. *Médecine moderne*, 1893, p. 1265.

78. *Journal Le Naturaliste*, publié par M. Deyrolle, 1er décembre 1893.

79. FRIEDBERGER et FRÖHNER. *Pathologie des animaux domestiques*.

80. GABRIEL DE MORTILLET. *Histoire de l'hydroscopie*. Chambéry, 1850.

81. BLOCQ. *Bulletin médical*, 1889, p. 93.

82. *Bulletins Académie des sciences*, séance du 18 avril 1859.

83. DECHAMBRE. *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, artic. HYPNOTISME.

84. *Revue de l'hypnotisme*, 1893, p. 16.

85. J.-H. FABRE. *Souvenirs entomologiques*, 1871.

86. *Revue de l'hypnotisme*, 1887, p. 33.

87. CROOKES WILLIAM. *Nouv. expériences sur la force psychique*.

88. *Rev. d'hypn.*, 1890, p. 124. *Cas d'hallucination collective de la vue* et 1893, p. 53.

89. *Dictionnaire de Larousse*. art. MIGNÉ.

90. E.-N. SANTINI. *La photographie à travers les corps opaques*. Paris, Mendel édit., 1896, p. 59.

91. ALLAN KARDEC. *Le livre des esprits*.

92. PAPUS. *Le Spiritisme*. Paris, libr. du Magnétisme, 1890.

93. Dr SÉGLAS. *Leçons cliniques sur les maladies mentales*. Paris, Asselin, 1895, p. 641.

94. Dr BOURNEVILLE. *Louise Lateau ou la stigmatisée belge*, Paris, 1875.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

APPENDICE

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

